This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

LIBRAIRIE
RAYMOND CLAVREUIL
37, RUE S^T ANDRÉ DES ARTS
PARIS VIe

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY

ST. GILES · OXFORD

VOLTAIRE FOUNDATION FUND

Vet. Fr. II A. 1827

Recueil extrêmement rare dont la Bibliothèque Nationale ne possède qu'un exemplaire incomplet du titre et portant sur une page de garde, d'une écriture ancienne, la mention suivante : Ce livre a été supprimé au moment de paraître [Z. 20180]. Cet exemplaire a, comme celui-ci, une erreur de pagination : 184 - 193. — Ex-libris de Jules Janin, à qui on peut attribuer la curieuse note manuscrite qui figure à la fin du poème sur La Chasse : « Pièce à produire au procès ». Quel procès ? Il s'agit sans doute du problème que pose l'attribution des Contes à Charles Perrault ou à son fils Darmancour.

* cf Catalogue de la vente de la Bibliothèque Jules Janin (1877)

Le titre (Œuvres posthumes de Mr Perrault, A Cologne, Chez Pierre Marteau) est entièrement un titre de relais.

* Lot 946

ŒUVRES
POSTHUMES
DE Mr PERRAULT
DE
L'ACADEMIE FRANÇOISE.
AVEC
L'APOLOGIE DES FEMMES

A COLOGNE,
Chez PIERRE MARTEAU.

M. D. CC. XXIX.

LIBRAIRIE
RAYMOND CLAVREUIL
37, RUE S^T ANDRÉ DES ARTS
PARIS VIe

EX
LIBRIS
JULES
JANIN

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY

ST. GILES · OXFORD

VOLTAIRE FOUNDATION FUND

Vet. Fr. II A. 1827

Recueil extrêmement rare dont la Bibliothèque Nationale ne possède qu'un exemplaire incomplet du titre et portant sur une page de garde, d'une écriture ancienne, la mention suivante : Ce livre a été supprimé au moment de paraître [Z. 20180]. Cet exemplaire a, comme celui-ci, une erreur de pagination : 184 - 193. — Ex-libris de Jules Janin, à qui on peut attribuer la curieuse note manuscrite qui figure à la fin du poème sur La Chasse : « Pièce à produire au procès ». Quel procès ? Il s'agit sans doute du problème que pose l'attribution des Contes à Charles Perrault ou à son fils Darmancour.

cf Catalogue de la vente de la bibliothèque Jules Janin (1877)

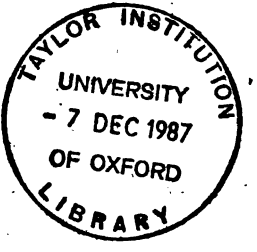
* Le titre (Œuvres posthumes de Mr Perrault, A Cologne, chez Pierre Marteau) est entièrement un titre de relais.

* Lot 946

ŒUVRES
POSTHUMES
DE Mr PERRAULT,
DE
L'ACADEMIE FRANÇOISE.
AVEC
L'APOLOGIE DES FEMMES.

A COLOGNE,
Chez PIERRE MARTEAU.

M. D. CC, XXIX.


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
7 DEC 1987
OF OXFORD
LIBRARY

RECUEIL
DE DIVERS OUVRAGES EN PROSE ET EN VERS.

LETTRE
A MONSIEUR BONTEMPS

Conſeiller, premier Valet de Chambre du Roy, Et Intendant du Chaſteau, Parc & Menagerie de Verſailles, en luy envoyant le preſent Recüeil manuſcrit.

MONSIEUR,

J'ay reſiſté ſans peine à la tentation de faire imprimer tous mes Ouvrages, quoyqu'ils puiſſent compoſer, comme vous le voyez,

un juſte Volume ; mais je n'ay pû reſiſter à celle de les voir en manuſcrit dans la Bibliotheque de Verſailles. Je me ſuis imaginé, Monſieur, que les beautez infinies de cette Maiſon delicieuſe qui inſpirent de la joye à tous ceux qui les voyent, me rendroient les Lecteurs plus favorables. J'ay crû que dans la diſpoſition où la Cour ſe trouve toûjours dans ces beaux lieux, de ne chercher que ce qui peut luy donner de la ſatisfaction, elle ne s'arreſteroit auſſi dans la lecture de mes bagatelles qu'à ce qui peut s'y rencontrer d'agreable & de divertiſſant ; & qu'elle ſe mettroit peu en peine de faire paroiſtre par une critique exacte & ſevere la delicateſſe de ſon gouſt qui ne luy peut eſtre diſputée avec juſtice. J'ay crû auſſi qu'ayant compoſé la pluſpart des pieces de ce Recüeil pendant les frequens voyages que j'ay faits à Verſailles, & plein des idées qu'il m'a fournies, je devois m'aquitter par là de cette obligation que je luy ay. Quoyqu'il en ſoit, Monſieur, je vous prie de vouloir faire placer ce Recüeil en quelque petit coin de la Bibliotheque de Verſailles, & ſur tout de luy donner promptement le plus de compagnons que vous pourrez. Car s'il m'eſt permis de reveler les ſecrets du Parnaſſe, je vous diray que les *Muſes* ſe ſont déja plaintes à Apollon plus d'une fois de ce qu'elles eſtoient les ſeules dont on

ne voit point encore les ouvrages dans un lieu où toutes choſes ſe font ſous ſon nom ; où l'Architecture, la Peinture, & le reſte des beaux Arts donnent tous les jours des chefs-d'œuvres inimitables ; où Flore répand toutes ſes fleurs, où Pomone prodigue tous ſes fruits ; & où meſme les Nymphes des eaux que la Nature ſembloit en avoir bannies pour jamais, ont eſté appellées avec tant de ſoin, & reçuës avec tant d'applaudiſſement. Ces reproches me ſemblent tres-juſtes ; & ſi vous y faites reflexion vous trouverez, Monſieur, qu'en effet les Livres ſont la ſeule choſe qui reſte à deſirer pour le dernier accompliſſement de cette Maiſon Royale, & pour meriter qu'on la regarde comme un petit Monde, qui, ſans avoir l'eſtenduë du grand, en a toutes les beautez & toutes les merveilles : car quelle eſpece de plantes, d'arbres, d'oiſeaux, d'animaux, d'édifices, de fontaines, de lacs, d'eſtangs, de canaux, de navires, ne ſe rencontrent point dans cette demeure agreable. Si l'on veut meſme pouſſer la comparaiſon plus loin, ne trouvera-t-on pas que ce petit Monde a auſſi ſon Paradis terreſtre où regne un printemps eternel ; où les fleurs & les fruits ſe cüeillent en toutes les ſaiſons de l'année, & où la Terre ne porte aucune marque de ſa malediction.

Mais ce qui doit luy faire donner encore

davantage le nom de Monde, c'eſt qu'on peut dire qu'il a eſté en quelque ſorte créé & tiré du neant. A peine le Prince qui luy a donné l'eſtre eut dit qu'il ſoit fait un Palais, qu'on vit ſortir de terre un Palais admirable avec des colonnes, des pilaſtres, des ſtatuës, des bas-reliefs, & le reſte des ornemens de l'Architecture, le tout auſſi ſolide & auſſi magnifique que ſi la main des Ouvriers y avoit travaillé pendant une longue ſuite d'années. Ce meſme Prince veut qu'il ſoit fait une longue allée d'arbres dont la cime ſurpaſſe en hauteur tous les arbres des foreſts voiſines; auſſi-toſt cette allée eſt faite, & l'ouvrage d'un jour égale le travail de la Nature pendant deux ou trois ſiecles. Mais lors qu'il a fallu donner à ces lieux charmans leur derniere beauté, ou pour mieux dire l'ame qui leur manquoit, qui n'a pas eſté ſurpris d'eſtonnement?

A peine le Prince commande
Que les Eaux viennent à leur tour
Faire la beauté la plus grande
De ce delicieux ſejour;
Qu'en foule on voit ſortir cent ſourees jaliſſantes,
Qui montent juſqu'aux cieux, fieres & bruiſſantes;
Puis formant des bouillons, des nappes, des ruiſ-
ſeaux

De mille façons differentes,
Donnent à ces beaux lieux mille charmes nouveaux.

Icy l'on voit une Sireine
Joyeuſe de nager dans l'humide criſtal
D'une fraiſche & claire fontaine,
Oublier ſon pays natal
Et d'un reduit ſi beau paroiſtre toute vaine.
Avecque le Triton que ſes yeux ont bleſſé
La Nymphe innocemment ſe jouë
Et ſonfflant de ſa conque un jet haut élancé;
Rit de l'eau qui retombe & luy moüille la jouë.

Plus loin dans un antre ſacré
Dont les plus ſavantes des Fées,
Ont d'un Art juſqu'icy des mortels ignoré
De Nacre, & de Corail les voutes étoffées,
Mille jets d'eau de tous coſtez
L'enrichiſſent encor de leurs flots argentez
Et rendent à l'envy la demeure ſi belle,
Que Thetis en quitte pour elle

De ſon pere Océan les palais enchantez.

C'eſt là que la Reine de l'onde
Vient attendre parée avec toute ſa Cour,
L'aymable & brillant Dieu du jour,
Lorſque las il finit ſa courſe vagabonde;
Lorſqu'ainſi que Loüis *le plus grand des Heros,*
Après avoir porté dans tous les coins du monde
Les rayons bien-faiſans de ſa clarté feconde,
Il y vient ſe livrer aux charmes du repos.

Mon deſſein eſtoit de pourſuivre en Vers la deſcription de toutes les fontaines de Verſailles; & quoyque l'entrepriſe ſemble très-difficile, je croy que j'en ſerois ſorty à mon honneur, tant les Muſes charmées de ces beaux lieux prenoient de gouſt à mon travail. Elles ſe faiſoient un plaiſir d'avoir à décrire la belle fontaine de la Pyramide accompagnée de celle des Couronnes, & ſouſtenuë de toutes celles de l'Allée d'eau; Enſuite les Berceaux d'eau, le Marais qui ſurpaſſe à mon gré toutes les autres fontaines pour le merite de l'invention; la Cerés, le Theatre, la Montagne, la Salle des Feſtins, la Latone, les Lezards, les Boſquets, le Labyrinthe, l'Apollon, & le Canal, où

elles ſe ſeroient embarquées pour paſſer à la Menagerie, & finir par la demeure enchantée de Trianon. Les Muſes, dis-je, charmées d'une ſi belle & ſi riche matiere, avoient deſia une infinité d'agreables penſées toutes preſtes pour la deſcription de ces chefs-d'œuvres: mais une lettre qui vient de m'eſtre rendüe de la part de Mr. le Febvre a mis tout en deſordre. Il n'eſt preſque point de ſorte d'ouvriers qu'il ne me mande de luy envoyer, pour des choſes toutes plus preſſées les unes que les autres. Il me marque auſſi que vous vous plaignez étrangement de ce qu'il reſte encore quelque choſe à achever dans un des appartemens du petit Chaſteau. Le détail incroyable de cette Lettre a fait froncer le ſourcil aux Dames du Parnaſſe; mais lorſque tous ces Ouvriers me ſont venus trouver, leur mine, & ſur tout leur diſcours peu academique, les a tellement effarouchées, que je ne croy pas qu'elles reviennent me trouver de ſix mois, ſi ce n'eſt que Mrs. Chapelain, Charpentier, & Caſſagnes qu'elles accompagnent toujours, les ramenent au premier jour de conference. Elles reviendront quand il leur plaira, mais j'aimerois mieux ne les revoir de ma vie, que d'avoir manqué pour elles à la moindre des choſes qui regardent Verſailles. En effet, Monſieur, quelle honte ne me ſeroit-ce point de negliger, quoyque ce

ſoit, aprés l'exemple que j'ay devant moy ? Il me ſeroit beau voir alleguer pour excuſe que je fais des Vers, pendant que Celuy dont j'ay l'honneur d'executer les ordres, ne laiſſe pas au milieu du nombre infiny d'affaires qui l'environnent d'y avoir une telle application, que rien n'eſchappe à ſa connoiſſance ny à ſes ſoins. Voſtre exactitude & ce zele toujours ardent qui vous pouſſe & vous fait pouſſer les autres ſi fortement quand il y va du ſervice, ne me confondroit-il pas encore ? Je finis donc, Monſieur, & vous ſupplie qu'aprés avoir regardé l'envoy de ce petit Recüeil comme une offrande reſpectueuſe que je fais à la Bibliotheque de Verſailles, vous vouliez bien auſſi le conſiderer comme une marque de la paſſion avec laquelle je ſuis,

MONSIEUR,

A Paris, ce 8. Mars 1673.

Voſtre tres-humble & tres-obeïſſant ſerviteur.
PERRAULT.

DIALOGUE DE L'AMOUR & de l'Amitié.

L'AMOUR.

IL faut avoüer, ma chere sœur, que nous faisons bien parler de nous dans le monde.

L'AMITIE'.

Il est vray, mon frere, qu'il n'est point de compagnie un peu galante, où nous ne soyons le sujet de la conversation, & où l'on n'examine qui nous sommes, nostre naissance, nostre pouvoir, & toutes nos actions.

L'AMOUR.

Cela me deplaist assez, car il n'est pas possible de s'imaginer le mal qu'on dit de moy. Les serieux me traitent de folastre & d'emporté; les enjoüez de chagrin & de melancolique; les vieillards de faineant & de débauché qui corrompt la jeunesse; les jeunes gens de cruel & de Tyran qui leur fait souffrir mille martyres, qui les retient en prison, qui les brûle tout vifs, & qui ne se repaist que de leurs soûpirs & de leurs larmes. Mais ce qui me fasche le plus, c'est que je suis tellement décrié parmy les femmes, qu'on n'oseroit

preſque leur parler de moy, ou ſi on leur en parle, il faut bien ſe donner de garde de me nommer, mon nom ſeul leur fait peur & les fait rougir, pour vous, ma ſœur, chacun s'empreſſe de vous loüer, on vous nomme la douceur de la vie, l'union des belles ames, le doux lien de la ſocieté; & enfin ceux qui ſe meſlent de pouſſer les beaux ſentimens, diſent tout d'une voix, & le diſent en cent façons, qu'il n'eſt rien de ſi beau, ny de ſi charmant que la belle Amitié.

L'AMITIE'.

Vous vous railliez bien agreablement: je me connois, mon frere, & je n'ay garde de prendre pour moy les douceurs qui s'adreſſent à vous. Quoy qu'il ſoit bien aiſé de me tromper & que je ſois fort ſimple & fort naïve, je ne le ſuis pas neantmoins aſſez, pour ne pas voir qu'on me joüe, & qu'on ſe ſert de mon nom pour parler de vous; mais je ne dois pas le trouver étrange, puiſque vous-meſme vous l'empruntez tous les jours pour vous introduire dans mille cœurs, dont vous ſçavez bien que l'on vous refuſeroit l'entrée, ſi vous diſiez le voſtre.

L'AMOUR.

J'avoüe, ma ſœur, que je me ſers ſouvent de cet artifice qui me reüſſit heureuſement

d'autres fois je m'appelle Reſpect, & j'en imite ſi bien la maniere d'agir, les civilitez & les reverences, qu'on me prend aiſément pour luy. Je paſſe meſme quelquefois pour une ſimple Galanterie, tant je ſçay bien me déguiſer quand je veux. Et à vous dire le vray, je n'ay point de plus grand plaiſir que d'entrer dans un cœur *incognito*. D'ailleurs je ſuis ſi peu jaloux de mon nom, que je prens volontiers le premier qu'on me donne : je trouve bon que toutes les femmes m'appellent Eſtime, Complaiſance, Bonté, & meſme ſi elles veulent une Diſpoſition à ne pas haïr, il ne m'importe, puiſqu'enfin mon pouvoir n'en diminuë pas, & que ſous ces differens noms, je ſuis toujours le meſme ; ce ſont de petites façons qu'elles s'imaginent que leur gloire les oblige de faire.

L'AMITIE'.

Peut-eſtre, mon frere, vous donnent-elles tous ces noms faute de vous connoiſtre.

L'AMOUR.

Je vous aſſeure, ma ſœur, qu'elles ſçavent bien ce qu'elles diſent : je n'entre gueres dans un cœur qu'il ne s'en apperçoive ; la Joye qui me precede, l'Emotion qui m'accompagne, & le petit Chagrin qui me ſuit ſont aſſez connoiſtre qui je ſuis. Mais quoy, elles mourroient

pluſtoſt mille fois que de me nommer par mon nom. J'ay beau les faire ſoupirer pour leurs Amans, les faire pleurer pour leur abſence, ou pour leur infidelité, les rendre paſles, & défaites, les faire meſme tomber malades, elles ne veulent point avoüer que je ſois maiſtre de leur cœur ; cette opiniaſtreté eſt cauſe que je prens plaiſir à les mal-traiter davantage, eſtant d'ailleurs bien aſſeuré qu'elles ne m'accuſeront pas des maux que je leur fais ſouffrir : je ſçay qu'elles s'en prendront bien pluſtoſt à la Migraine, ou à la Ratte, qui en ſont tout-à-fait innocentes, & que ſi on les preſſe de declarer ce qui leur fait mal, elles ne diront jamais que c'eſt moy ; il n'en eſt pas ainſi des hommes, ils crient auſſi-toſt que je les approche, & bien ſouvent meſme avant que je les touche, & pour peu que je les mal-traite, ils s'en plaignent à toute la Terre, & meſme aux arbres & aux rochers ; ils me diſent des injures eſtranges, & font de moy des peintures ſi épouvantables, qu'elles ſeroient capables de me faire haïr de tout le monde, ſi tout le monde ne me connoiſſoit.

L'AMITIE'.

Si quelques hommes ont fait de vous des peintures capables de vous faire haïr, il faut avoüer qu'une infinité d'autres en ont fait de bien propres à vous faire aimer : ils vous ont

dépeint en cent façons les plus agreables du monde ; & vous ſçavez que tous les Amans ne taſchent qu'à vous repreſenter le plus naïvement qu'ils peuvent, & avec tous vos charmes, pour vous faire agréer de leurs Maiſtreſſes. Mais puiſque nous en ſommes ſur les perſonnes qui ſe meſlent de vous dépeindre, ne vous eſtes-vous point aviſé de faire vous-meſme voſtre portrait, à preſent que chacun fait le ſien ? Vous devriez vous en donner la peine, quand ce ne ſeroit que pour deſabuſer mille gens qui ne vous connoiſſent que ſur de faux rapports, & qui ſe forment de vous une idée monſtrueuſe, & tout-à-fait extravagante.

L'AMOUR.

Un portrait comme vous l'entendez, quand meſme il ſeroit de ma main, ſerviroit peu à me faire connoiſtre ; il n'eſt pas que vous n'ayez veu celuy qui fut fait autrefois en Grece par un excellent Maiſtre, & qui depuis a couru par toute la terre, ſous le nom de l'Amour fugitif ; vous avez pû voir encore une copie du meſme portrait de la main du Taſſe. Ce ſont deux pieces admirables, & telles que pluſieurs ont voulu que j'en fuſſe l'Auteur. Cependant quoy que tous mes traits y ſoient fort bien repreſentez, il eſt vray neantmoins qu'il y manque, comme dans tous les autres portraits

qu'on fait de moy, un certain je ne sçay quoy de tendre, de doux & de touchant qui me distingue de quelques passions qui me ressemblent, & qui est en effet mon veritable caractere: les cœurs que je touche moy-mesme le ressentent fort bien, mais ny les couleurs ny les paroles ne pourront jamais l'exprimer. Il faut pourtant que je vous en montre un en petit qui est assez joly, & qui sans doute ne vous déplaira pas, il m'est tombé par hazard entre les mains, & je l'aime pour sa petitesse; le voicy.

L'Amour est un enfant aussi vieux que le Monde,
Il est le plus petit & le plus grand des Dieux,
De ses feux il remplit le Ciel, la Terre & l'Onde,
Et toutefois Iris le loge dans ses yeux.

L'AMITIE'.

Ce portrait me plaist extremement, & je trouve qu'on peut adjouster comme une chose qui n'est pas moins estonnante que les autres, l'adresse avec laquelle il vous renferme dans quatre vers, vous qui rempliſſez tant de volumes. Cependant, mon frere, vous estes bien-heureux de trouver ainsi des Peintres qui fassent vostre portrait. Pour moy je ne connois personne qui vouluſt se donner la peine de travailler au mien; de sorte que pour avoir la sa-

tisfaction d'en voir un, il a fallu que je l'aye fait moy-meſme: vous verrez ſi j'ay bien reüſſi, & ſi je ne me ſuis point flattée, moy qui fais profeſſion de ne flatter perſonne :

J'ay le viſage long, & la mine naïve ;
Je ſuis ſans fineſſe & ſans art,
Mon teint eſt fort uni, ſa couleur aſſez vive ;
Et je ne mets jamais de fard.

Mon abord eſt civil, j'ay la bouche riante ;
Et mes yeux ont mille douceurs,
Mais quoyque je ſois belle, agreable & charmante,
Je regne ſur bien peu de cœurs.

On me cajolle aſſez, & preſque tous les hommes
Se vantent de ſuivre mes loix :
Mais que j'en connois peu dans le ſiecle où nous ſommes,
Dont le cœur réponde à la voix.

Ceux qui je fais aimer d'une flame fidelle,
Me font l'objet de tous leurs ſoins :
Et quoyque je vieilliſſe ils me trouvent fort belle
Et me le confirment toujours.

On m'accuſe ſouvent d'aimer trop à paroiſtre
Où l'on voit la proſperité,
Cependant il eſt vray qu'on ne peut me connoiſtre,
Qu'au milieu de l'adverſité.

J'ay veu le temps que je n'aurois pas eu le loiſir de faire ce Portrait, lorſque j'eſtois de toutes les Societez, & que je me trouvois dans toutes les grandes aſſemblées, mais à preſent que je me voy bannie du commerce de la pluſpart du monde, j'ay taſché de me divertir quelques momens dans cette innocente occupation.

L'AMOUR.

Je trouve, ma ſœur, que vous y avez fort bien reüſſi, ſi ce n'eſt à la verité que vous eſtes un peu trop modeſte, & que vous ne dites pas la moitié des bonnes qualitez qui ſont en vous, puiſqu'enfin vous ne parlez point de cette generoſité deſintereſſée qui vous eſt ſi naturelle, & qui vous porte avec tant de chaleur à ſervir vos amis.

L'AMITIE'.

Vous voyez cependant l'eſtat que l'on fait de moy dans le monde : il ſemble que je ne ſois plus bonne à rien, & parce que je n'ay point cette complaiſance eſtudiée, & cet art deſflatter qu'il faut avoir pour plaire, on trou-

ve que je dis les choſes avec une naïveté ridicule, & qu'en un mot je ne ſuis plus de ce temps-cy. Vous ſçavez, mon frere, que je n'ay pas eſté toujours ſi mépriſée, & vous m'avez veu regner autrefois ſur la terre avec un empire auſſi grand & auſſi abſolu que le voſtre. Il n'eſtoit rien alors que l'on ne fiſt pour moy; rien que l'on ne crûſt m'eſtre deu, & rien que l'on oſaſt me refuſer : l'on faiſoit gloire de me donner toutes choſes, & meſme de mourir pour moy ſi l'on croyoit que je le vouluſſe; & je puis dire que je me voyois alors maiſtreſſe de beaucoup plus de cœurs que je n'en poſſede à preſent, bien que les hommes de ce temps-là n'euſſent la pluſpart qu'un meſme cœur à deux, & qu'aujourd'huy il ne s'en trouve preſque point qui ne l'ait double. Je ne ſçay pas pourquoy l'on m'a quittée ainſi, moy qui fais du bien à tout le monde, & dont jamais perſonne n'a receu de déplaiſir, & que cependant chacun continuë à vous ſuivre aveuglement, vous qui traitez ſi mal ceux qui vivent ſous voſtre Empire, & qui les outragez de telle ſorte qu'on n'entend en tous lieux que des gens qui ſoûpirent & qui ſe plaignent de voſtre tyrannie.

L'AMOUR.

Il eſt vray que la pluſpart de mes ſujets murmurent inceſſamment, ils crient meſme tout

haut qu'ils n'en peuvent plus, & que je les reduis à la derniere extremité, & bien souvent ils me menacent de secoüer le joug; mais tout leur bruit ne m'émeut gueres, je sçay qu'ils font toujours le mal plus grand qu'il n'est, & qu'il s'en faut beaucoup qu'ils soient aussi malheureux qu'ils veulent qu'on les croye.

L'AMITIE'.

Je suis persuadée qu'ils le sont encore plus qu'ils ne le disent, & je ne connois rien dont les hommes reçoivent plus de mal que de vous. La Guerre, la Famine, & les Maladies affligent en de certains temps quelque coin de la Terre, & quelques personnes seulement, pendant que le reste du Monde joüit de la Paix, de l'Abondance & de la Santé, mais il n'y a point de temps, de lieux, ny de personnes, qui soient exemts de vostre persecution. On aime durant l'Hyver comme durant l'Esté, aux Indes comme en France, & les Roys soûpirent comme les Bergers; les Enfans mesme que leur âge en avoit jusqu'icy preservez y sont sujets comme les autres, & par un prodige étonnant vous faites qu'ils aiment avant que de connoistre, & qu'ils perdent la raison avant que de l'avoir. Vous n'ignorez pas les maux que vous causez, puisqu'on ne voit par tout que des Amans qui se desesperent, des Jaloux qui se servent de poison, & des Rivaux qui s'entretuënt.

L'AMOUR.

J'avoüe que je ſuis bien méchant quand je ſuis irrité, & il eſt vray qu'en de certaines rencontres je deviens ſi terrible, que bien des gens ſe ſont imaginez que je me changeois en fureur. Mais s'il m'arrive quelquefois de faire beaucoup de mal, je puis dire qu'en recompenſe je fais beaucoup de bien. La fortune qui ſe vante par tout que c'eſt à elle ſeule qu'il appartient de rendre heureux ceux qu'il luy plaiſt, n'y entend rien au prix de moy; quelques biens, & quelques honneurs qu'elle donne à un homme, il n'eſt jamais content de ſa condition; & on luy voit toujours envier celle des autres, ce qui n'arrive point aux vrais Amans. Pour peu que je leur ſois favorable, ils ne croyent pas qu'il y ait au monde de felicité comparable à la leur; lors meſme que je les maltraite, ils ſe trouvent encore trop heureux de vivre ſous mon Empire; & je voy tous les jours de ſimples Bergers qui ne changeroient pas leur condition avec celle des Roys, s'il leur en couſtoit l'amour qu'ils ont pour leurs Bergeres, toutes cruelles & ingrates qu'elles ſont.

L'AMITIE'.

Ces Bergers dont vous venez de parler font bien voir que vous gaſtez l'eſprit de tous ceux

qui vous reçoivent, mais non pas que vous les rendiez effectivement heureux. Car enfin quelle extravagance d'estre malade, comme ils disent qu'ils le sont, & ne vouloir pas guerir; estre en prison & refuser la liberté; en un mot estre miserable, & ne vouloir pas cesser de l'estre.

L'AMOUR.

Leur extravagance seroit encore plus grande de vouloir guerir, ou sortir de prison, non seulement parceque leur maladie est plus agreable que la santé, & qu'il est moins doux d'estre libre que d'estre prisonnier de la sorte; mais aussi parce qu'il leur seroit fort inutile de le vouloir, si je ne le voulois pas aussi. Je ne suis pas un hoste qu'on chasse de chez soy quand on veut; Comme j'entre quelquefois chez les gens contre leur volonté, j'y demeure aussi bien souvent malgré qu'ils en ayent, & je me soucie aussi peu de la resolution que l'on prend de me faire sortir, que de celle que l'on fait de m'empescher d'entrer.

L'AMITIE'.

Vostre procedé, mon frere, est bien different du mien, je quitte les gens dés le moment que je les incommode, l'on ne m'a qu'autant que l'on veut m'avoir, & l'on ne voit point d'amis qui le soient malgré eux. Quand je suis dans un cœur, & qu'il vous

prend fantaiſie d'y venir pour prendre ma place, vous ſçavez avec quelle douceur je vous la quitte. Je me retire inſenſiblement & ſans bruit; le cœur meſme où ſe fait cet échange ne s'en apperçoit pas, & quelquefois il y a long-temps que vous le bruſlez, qu'il croit que c'eſt moy qui l'échauffe encore, & qui le fais aimer. Vous n'avez garde d'en uſer de la ſorte, lors qu'un pauvre cœur ſe reſout à vous échanger avec moy, parceque la raiſon le commande, & l'y contraint, bien qu'il ait un extreme regret de ſe voir obligé à une ſi cruelle ſeparation, bien qu'il vous conjure en ſoûpirant de le laiſſer en paix, & que vous n'ignoriez pas qu'il ne me veut avoir, que parceque je vous reſſemble, & que c'eſt en quelque façon vous retenir que de m'avoir en voſtre place: Neantmoins avec quelle cruauté ne vous mocquez-vous point de ſes ſoûpirs: vous le pouſſez à bout; & parce qu'il a eu ſeulement la penſée de ſe mettre en liberté, vous redoublez ſes chaiſnes, & l'accablez de nouveaux ſupplices. Que ſi vous le laiſſez en repos quelque temps, en ſorte qu'il commence à croire qu'il s'eſt heureuſement délivré de vous, quel plaiſir ne prenez-vous point à luy faire ſentir qu'il n'eſt pas où il penſe; vous le preſſez de toute voſtre force, & par un ſoûpir redoublé qui luy échappe, ou par quelque pointe de jalouſie qui le pique,

il ne connoiſt que trop que vous eſtes encore le Maiſtre chez luy, mais le Maiſtre plus abſolu & plus redoutable que jamais.

L'AMOUR.

J'en uſe ainſi, ma ſœur, pour montrer que l'on ne peut rien ſur moy, & que pour entrer dans un cœur ou pour en ſortir, je ne dépens de qui que ce ſoit au monde. Quelques-uns ſe ſont imaginé que j'avois beſoin du ſecours de la Sympathie pour m'inſinuer dans les cœurs, & que je m'efforcerois en vain de m'en rendre le maiſtre, ſi auparavant elle ne les diſpoſoit à me recevoir. C'eſt une vieille erreur que l'Experience détruit tous les jours; Et en effet bien loin d'eſtre toujours redevable de mon Empire à la Sympathie, c'eſt moy qui luy donne entrée, & qui l'eſtablis en bien des cœurs, où ſans moy elle ne ſe ſeroit jamais rencontrée. Combien voit-on de gents dont l'humeur & l'inclination eſtoient tout à fait oppoſées, que je fais s'entr'aimer, & qui dés auſſi-toſt que je les ay touchez changent de ſentiment en faveur l'un de l'autre, viennent à aimer & à haïr les meſmes choſes, & enfin deviennent tout-à-fait ſemblables.

L'AMITIE'.

Pour moy, j'avoüe que je ſuis redevable à la

Sympathie de la facilité que je trouve à m'établir dans les cœurs, & je diray mesme qu'il me seroit impossible de les lier estroitement, si auparavant elle ne prenoit la peine de les assortir. Il ne semble pas qu'elle se mesle de quoy que ce soit, on n'entend jamais de bruit, ny de dispute où elle est, & assurément il n'est rien de si doux, ny de si tranquille que la Sympathie. Cependant par de secrettes intelligences qu'elle a dans les cœurs, & par de certains ressorts qu'on ne connoist point, elle fait des choses inconcevables, & sans se remuer en apparence elle remuë toute la terre. Les Philosophes ont souhaitté de tout temps d'avoir sa connoissance, mais il ne leur a pas esté possible d'y parvenir, & elle a toujours aimé à vivre cachée aux yeux de tout le monde. Quelques-uns ont pris pour elle la Ressemblance des humeurs, mais ils ont bien reconnu qu'ils s'estoient trompez, & que si elle a de l'air de la Sympathie elle ne l'est pas effectivement. Il n'est personne qui les connoisse mieux que moy toutes deux, & qui sçache plus précisément la difference qui est entre elles. Autant que j'aime à me trouver avec la Sympathie, autant ay-je de peine à m'accorder avec la Ressemblance des humeurs.

L'AMOUR.

Ce que vous dites là paroist estrange, & l'on

a toujours crû que la Conformité d'humeurs estoit une disposition tres-grande à s'entreaimer.

L'AMITIE'.

Il est pourtant vray que les personnes de mesme profession, & qui reüssissent également ne s'aiment point, cette égalité est toujours accompagnée de l'Envie, mon ennemie jurée, & avec laquelle je ne me rencontre jamais. Ceux mesme qui ont le plus d'esprit ne peuvent vivre ensemble quand ils croyent en avoir autant l'un que l'autre, & principalement lorsque l'ayant tourné de la mesme façon, ils sont persuadez qu'ils excellent dans une mesme chose. On sçait que les Enjoüez, les Diseurs de bons mots, ceux qui font profession de divertir agreablement une compagnie, ne peuvent souffrir leurs semblables, & qu'ils ont bien du dépit quand ils en rencontrent d'autres qui parlent autant qu'eux. Mais sur tout la Ressemblance & la Conformité d'humeurs me nuit parmy les femmes. Deux Coquettes se haïssent necessairement; deux Pretieuses encore plus, quelque mine qu'elles fassent de s'aimer: & mesme c'est assez pour estre asseuré que deux femmes ne seront jamais bonnes amies, si elles dansent, ou si elles chantent bien toutes deux. Je trouve cent fois mieux mon compte lors que leurs humeurs,

meurs, ou leurs perfections ont moins de rapport; lorsque l'une d'elles se pique de beauté, & l'autre d'esprit; l'une d'estre fiere & serieuse, & l'autre d'estre enjoüée & de dire cent jolies choses qui divertissent. La raison de cette bonne intelligence est bien aisée à deviner, c'est que ces sortes de personnes n'ont rien à partager ensemble; les douceurs qu'on dit à l'une ne sont point à l'usage de l'autre, & elles s'entendent cajoller sans jalousie, ce ce qui n'arrive pas lors qu'elles ont les mesmes avantages. A vous dire le vray de quelque humeur que soient les femmes, je ne me rencontre guere avec elles, ou si je m'y rencontre quelquefois, je n'y demeure pas longtemps: Ma sincerité leur déplaist, & elles sont tellement accoustumées à la flatterie, qu'elles rompent aisément avec leurs mielleures amies, dés la premiere verité qu'elles leur disent. Neantmoins ce qui m'empesche d'avoir grand commerce avec elles, ce n'est pas tant parce qu'elles se disent leurs veritez, que parce qu'elles ne le les disent pas; Car enfin, si une femme s'apperçoit que son amie a quelque défaut dont elle pourroit se corriger, si elle-mesme le connoissoit, ne pensez pas qu'elle l'en avertisse, elle aura une maligne joye de voir que ce défaut luy donne avantage sur elle; & mesme si une coëffure ou un ajustement luy sied mal, elle aura la malice

de luy dire qu'il luy ſied admirablement. Cecy n'eſt pas vray neantmoins pour toutes les femmes, j'en ſçay qui obſervent mes loix avec beaucoup d'exactitude & deſoûmiſſion.

L'AMOUR.

Je puis dire auſſi que je connois des femmes qui ſçavent parfaitement aimer, & qui pourroient faire à tous les hommes des leçons de fidelité & de conſtance. Je diray meſme que c'eſt une injuſtice que l'on a faite de tout temps à ce beau ſexe de l'accuſer de legereté, & que je ne ſçay point d'autre raiſon de la mauvaiſe reputation qu'il a d'eſtre inconſtant, que parceque les hommes font les livres, & qu'il leur plaiſt de le dire & de l'eſcrire ainſi. Il eſt conſtant que comme les femmes aiment preſque toujours les dernieres, elles ne ceſſent auſſi preſque jamais d'aimer que lors qu'on ne les aime plus; & que comme il faut un long-temps & de fortes raiſons pour les engager dans l'affection des hommes, elles ne s'en retirent auſſi que pour des ſujets qui le meritent & qui les y obligent abſolument.

L'AMITIE'.

Ce n'eſt pas là l'opinion commune; & ſi la choſe eſt ainſi que vous le dites, je connois bien des gens dans l'erreur, & qu'il ſeroit mal-aiſé de deſabuſer. Quoy qu'il en ſoit, je

ne voy pas que les femmes doivent tirer beaucoup de gloire de cette constance, & de cette fidelité dont vous les loüez, puisqu'il en est si peu qui en sçachent bien user, & que la plus-part ne s'en servent que pour aimer des personnes qu'elles feroient mieux de n'aimer point du tout. En verité, mon frere, c'est une chose estrange, que vous preniez plaisir à mettre la division & le desordre dans les familles, vous qui devriez n'avoir d'autre employ que d'y conserver l'union & la paix; & que ne pouvant durer long-temps où vous avez obligation de vous trouver, vous n'ayez point de plus grande joye que de vous couler adroittement où il est défendu de vous recevoir. Il semble mesme que l'Hymenée que vous témoignez souhaitter quelquefois si ardemment, vous chasse de tous les lieux où il vous rencontre. Car enfin depuis que je vais au Cours je ne me souviens point de vous avoir veu en portiere entre le mary & la femme, au lieu que l'on vous void sans cesse entre la femme & le galand, où vous faites cent gentillesses & cent folies, pendant que le Mary se promene un peu loin de là, entre le Chagrin & la Jalousie qui le tourmentent cruellement, & qui de temps en temps ouvrent & ferment les rideaux de son carrosse. Sa Jalousie les ouvre incessamment pour luy faire voir ce qui se passe, & le Chagrin les referme aussi-tost pour

l'empeſcher de rien voir qui luy déplaiſe.

L'AMOUR.

Il me ſemble, ma ſœur, que toute ſage que vous eſtes, vous ne vous acquittez pas mieux que moy de voſtre devoir, & qu'on ne vous rencontre gueres ſouvent où vous devriez eſtre toujours, je veux dire entre les freres & les ſœurs, & entre les parens les plus proches, qui faute de vous avoir au milieu d'eux ſe déchirent les uns les autres, & ſe haiſſent mortellement.

L'AMITIE'.

J'en ay bien du regret, mais je n'y ſçaurois que faire, ils ſont la pluſpart tellement attachez à l'Intereſt mon ennemy caché, & avec lequel j'ay une horrible anthipatie; car vous ſçavez qu'il veut tout avoir à luy, & qu'au contraire je fais profeſſion de n'avoir rien à moy; ils ſont dis-je, tellement attachez à ce lâche Intereſt, qu'ils m'abandonnent volontiers pluſtoſt que luy. D'ailleurs comme ils tirent chacun de leur coſté, ils rompent tous mes liens & m'échapent ſans ceſſe.

L'AMOUR.

Je vous pardonnerois d'abandonner des Parens intereſſez & déraiſonnables, ſi c'eſtoit pour vous trouver avec des eſtrangers ſages &

vertueux ; mais il eſt certain que le plus ſouvent ce n'eſt que la débauche & le vice qui vous attirent, & qui vous font demeurer où vous eſtes ; & que deux hommes ne ſeront bons amis, que parce que ce ſont deux bons yvrognes, deux francs voleurs, ou deux vrais impies.

L'AMITIE'.

Je ne me ſuis jamais rencontrée avec ces gens-là, j'avoüe qu'il y a entr'eux une certaine affection brutale & emportée qui me reſſemble en quelque choſe, & qui affecte fort de m'imiter : Il eſt encore veritable qu'elle fait en apparence les meſmes actions que moy ; je dis ces actions éclattantes qui eſtonnent toute la Terre, mais ce n'eſt point par le principe de generoſité qui m'anime, & l'on peut dire qu'elle les fait de la meſme maniere que la Magie fait les miracles. Les Sages qui connoiſſent les choſes n'ignorent pas la difference qui eſt entre elle & moy, & ils ont toujours bien ſceu que je ne me rencontre jamais qu'avec la Vertu, & au milieu des Vertueux.

L'AMOUR.

S'il eſt ainſi, ma ſœur, on ne vous trouve pas aiſément, & voſtre demeure eſt bien difficile à trouver.

L'AMITIE'.

Elle l'eſt aſſeurément plus que la voſtre ; puiſque je ne me plais qu'avec les Sages qui ſont fort rares, & que vous au contraire ne vous plaiſez qu'avec les fous, dont le nombre eſt preſque infiny, & dont vous aimez tant la compagnie, que ſi les perſonnes qui vous reçoivent ne le ſont pas encore tout-à-fait, vous ne tardez gueres à les achever.

L'AMOUR.

Je ſçay bien, ma ſœur, qu'il y a long-temps qu'on me reproche de ne pouvoir vivre avec la Raiſon, & qu'on m'accuſe de la chaſſer de tous les cœurs dont je me rends le maiſtre ; Mais je puis dire que fort ſouvent nous nous accordons bien enſemble, & que ſi quelquefois je me vois obligé à luy faire quelque violence, il y a de ſa faute bien plus que de la mienne.

L'AMITIE'.

N'eſt-ce point que la Raiſon a tort, & que vous eſtes bien plus raiſonnable que la Raiſon meſme.

L'AMOUR.

Je ne voudrois pas vous l'aſſeurer ; mais je ſçay bien que ſi elle vouloit ne ſe point meſler

de mes affaires, comme je ne me meſle point des ſiennes, nous vivrions fort bien enſemble. Je n'empeſche point qu'elle ne conduiſe les hommes dans les affaires importantes de leur vie; je veux bien qu'elle les rende grands Politiques, bons Capitaines, & ſages Magiſtrats; mais je ne puis ſouffrir qu'elle s'ingere de contrôller mes divertiſſemens, & mes plaiſirs, ny moins encore de regler la dépenſe des Feſtes, des Bals, & de toutes les Galanteries des Amans: N'a t'elle pas aſſez d'autres choſes plus ſerieuſes pour s'occuper, & pourquoy faut-il qu'elle s'amuſe à mille bagatelles dont elle n'a que faire? Que voulez-vous que je vous diſe, c'eſt une ſuperbe & une vaine qui veut regner par tout, qui critique tout, & qui ne trouve rien de bien fait que ce qu'elle fait elle-meſme; Je la repouſſe à la verité d'une terrible force quand je ne ſuis pas en humeur d'en ſouffrir, & fort ſouvent nous nous donnons des combats effroyables. Mais pour vous montrer que j'en uſe mieux qu'elle en toutes choſes; quand elle eſt la plus forte, & qu'elle a avantage ſur moy, elle ne me donne point de quartier, elle me chaſſe honteuſement, & publie en tous lieux la victoire qu'elle a remportée. Pour moy quand je demeure le vainqueur, ce qui arrive aſſez ſouvent, je me contente de me rendre le maiſtre de la place; & pourveu que le cœur m'o-

beïſſe, je luy laiſſe diſpoſer à ſa fantaiſie de tous les dehors : je ne me vante point de l'avoir battuë, & comme elle eſt glorieuſe elle ne s'en vante pas auſſi, elle fait bonne mine ; & paroiſt toujours la maiſtreſſe.

L'AMITIE'.

On remarque en effet que tous les Amans, quelque fous qu'ils ſoient, veulent paroiſtre ſages, & qu'on n'en voit point qui ne prétendent eſtre fort raiſonnables ; mais de toutes leurs extravagances, je n'en trouve point de plus plaiſante que celle qui leur eſt commune à tous, je veux dire la forte perſuaſion qu'ils ont que la perſonne qu'ils aiment eſt la plus belle & la plus accomplie de toutes celles qui ſont au monde : je me ſuis cent fois eſtonnée de cette extravagance.

L'AMOUR.

Eſt-il bien poſſible, ma ſœur, que vous n'en ſçachiez pas la cauſe, & que vous n'ayez pas encore remarqué que les Amans ne jugent ainſi favorablement de la beauté qu'ils aiment, que parce qu'ils ne la voyent jamais qu'à la lueur de mon flambeau, qui a la vertu d'embellir tout ce qu'il éclaire : C'eſt un ſecret qui eſt fort naturel ; mais cependant que peu de gens ont deviné. Les uns ſe ſont imaginé que j'aveuglois tous les Amans, les autres que

je leur mettois un bandeau devant les yeux pour les empescher de voir les deffauts de la personne aimée ; Mais les uns & les autres ont mal rencontré ; car enfin il n'est point de gens au monde qui voyent si clair que les Amans ; on sçait qu'ils remarquent cent petites choses dont les autres personnes ne s'apperçoivent pas ; & qu'en un moment ils découvrent dans les yeux l'un de l'autre, tout ce qui se passe dans le fond de leur cœur. Je ne comprens pas ce qui a pû donner lieu à de si estranges imaginations, si ce n'est peut-estre qu'on ait pris pour un bandeau de certains petits cristaux que je leur mets au devant des yeux, lorsque je leur fais regarder les personnes qu'ils aiment. Ces cristaux ont la vertu de corriger les défauts des objets, & de les reduire dans leur juste proportion. Si une femme a les yeux trop petits, ou le front trop estroit, je mets au devant des yeux de son Amant un cristal qui grossit les objets, en sorte qu'il luy voit des yeux assez grands, & un front raisonnablement large. Si au contraire elle a la bouche un peu trop grande & le menton trop long, je luy en mets un autre qui appetisse, & qui luy represente une petite bouche, & un petit menton. Ces Cristaux sont assez ordinaires, mais j'en ay de plus curieux, & ce sont des Cristaux qui apetissent des bouches, & agrandissent des yeux en mesme temps : j'en ay aussi

pour les couleurs, qui font voir blanc ce qui eſt paſle, clair ce qui eſt brun, & blond ce qui eſt roux; ainſi de tout le reſte. Mais à qui eſt-ce que je parle, n'en avez-vous pas auſſi bien que moy de toutes les façons?

L'AMITIE'.

Il eſt vray, mon frere, que j'en ay, mais il s'en faut bien qu'ils faſſent un effet auſſi prodigieux que les voſtres; ils ne font qu'adoucir les défauts des objets, & les rendre plus ſupportables, ſans empeſcher qu'on ne les voye. Cependant, mon frere, il me ſemble que nous parlons icy bien plaiſamment de nos petites affaires, & qu'on ſe moqueroit bien de nous, ſi l'on nous entendoit dire naïvement, comme nous faiſons, les nouvelles de l'Ecole.

L'AMOUR.

Je connois à la verité bien des perſonnes qui trouveroient noſtre entretien fort ſimple, & fort commun; mais j'en ſçay d'autres dont le jugement ſeroit plus favorable, & qui le trouveroient aſſez divertiſſant.

L'AMITIE'.

Je ſçay du moins qu'il m'a divertie extremement, & que j'ay bien du regret de ne pouvoir cauſer davantage avec vous; mais je ne

veux pas donner sujet de se plaindre de moy à quelques personnes qui m'aiment plus que leur vie, & qui ne me le pardonneroient jamais, si j'estois plus long-temps sans leur donner des marques de mon souvenir.

L'AMOUR.

Adieu donc, ma sœur, aussi bien ay-je encore plus d'affaires que vous, & qui pressent toutes estrangement. J'ay des Amans à punir, j'en ay d'autres à recompenser, & avec tout cela il faut que je me rende auprés d'Iris qui va partir pour aller au Bal, où je dois luy conquerir le cœur de tout ce qu'il y aura d'honnestes gens dans l'assemblée, & leur faire avoüer qu'Elle est la plus belle, & la plus aimable personne du monde.

LETTRE

A MONSIEUR L'ABBE' d'Aubignac

En luy envoyant le Dialogue de l'Amour & de l'Amitié.

PUisque ce n'eſt pas aſſez que je vous aye leu mon Dialogue, & que vous deſirez encore en avoir une copie, je ne veux pas vous la refuſer. J'avoüe, Monſieur, que j'ay eu bien de la peine à m'y reſoudre; & qu'eſtant perſuadé, comme je le ſuis, que vous eſtes l'Homme du monde qui avez le gouſt le plus fin, & le plus delicat pour toutes choſes, & principalement pour ces ſortes d'Ouvrages; j'ay bien apprehendé qu'une reflexion plus exacte que vous pourrez faire ſur celuy-cy en le liſant, ne vous fiſt diminüer beaucoup de l'approbation que vous luy avez donnée. Le prix de voſtre eſtime & l'apparence qu'il y a que j'en vais perdre une bonne partie, rendent aſſeurément ma crainte tres-raiſonnable: Neantmoins quelque choſe qu'il en arrive, je ſeray ſatisfait. On trouve toujours ſon compte avec vous; & ſi je n'obtiens pas des loüanges, je recevray des avis que j'aime encore

plus que des loüanges ; parce qu'ils me ſont beaucoup plus utiles, & qu'ils me ſeront auſſi des marques plus aſſeurées de voſtre amitié. Mais, Monſieur, avant que vous liſiez cette petite galanterie, il faut que je vous rapporte deux ou trois queſtions, que l'on me fit en une converſation où je me trouvay il y a quelques jours, & que vous ſçachiez auſſi ce que j'y répondis. On me demanda d'abord pourquoy l'Amour & l'Amitié s'appellent frere & ſœur : Je ne penſois pas, à vous dire le vray, que l'on deuſt s'arreſter à cela, & qu'on s'aviſaſt jamais de leur diſputer cette qualité. Car ſi tous les jours mille perſonnes, que ny le ſang, ny l'alliance, n'ont point unies, ſe donnent l'un à l'autre ces noms tendres & doux, parce qu'ils s'aiment, ou ſeulement parce qu'ils ſe le veulent perſuader ; doit-on trouver eſtrange que l'Amour meſme & l'Amitié en perſonne, en uſent de la ſorte ; & qu'ils s'appellent frere & ſœur, quand meſme ils ne le ſeroient pas : mais ils le ſont en effet, & l'on ne peut pas en diſconvenir, pour peu qu'on examine leur Genealogie.

Il eſt conſtant que l'Amour eſt fils du Deſir, & de la Beauté : Platon, qui le connoiſſoit particulierement, nous en aſſeure, il l'appelle meſme le Deſir de la Beauté, & luy donne ce nom compoſé de celuy de ſes pere & mere ;

pour nous marquer son origine. Il est aussi tres-certain que l'Amitié est fille du Desir & de la Bonté, parceque si le Desir s'attachant à la Beauté, a donné l'estre à l'Amour, on ne peut pas douter que le mesme Desir & la Bonté s'estant unis ensemble, n'ayent donné naissance à l'Amitié. En effet, nous voyons encore aujourd'huy que si nous aimons une Maistresse, parce qu'elle est belle, nous aimons un Amy, parce qu'il est bon : Cela ne pouvant pas estre contesté, il paroist que l'Amour & l'Amitié sont frere & sœur du costé de leur pere, bien qu'à la verité ils ayent des meres differentes.

Ensuite de cette question, on en fit une autre qui me sembla fort jolie, & qui venoit aussi d'une femme d'esprit que vous connoissez : Elle demanda qui estoit l'aisné des deux de l'Amour ou de l'Amitié. Quoyqu'il soit mal-aisé de dire précisément ce qui en est, à cause du long-temps qu'il y a qu'ils sont au monde, je ne douray pas neantmoins d'assurer que l'Amour estoit l'aisné. Je ne me fonday point sur ce que les Poëtes disent qu'il a démeslé le Chaos, & qu'il est plus vieux que le Monde, bien loin d'estre le cadet de l'Amitié ; parce que c'est du premier & grand Amour, pere de toutes choses, que les Poëtes ont voulu parler, & non pas de celuy-cy qui n'est que son petit fils. Je ne m'arrestay point non plus

sur la difference que quelques-uns ont mise entre l'Amour & l'Amitié, que celle-cy est toujours reciproque, & que l'autre ne l'est jamais; & qu'ainsi l'Amour precede l'Amitié, puisqu'en effet il faut que l'affection naisse premierement de l'un des deux costez, avant que d'estre mutuelle: Je ne m'arrestay pas, dis-je, à cette difference, parce que je la trouve absolument fausse. On sçait que l'Amour & l'Amitié sont quelquefois reciproques, & que quelquefois ils ne le sont pas: je ne me reglay que sur la Genealogie que j'ay desja avancée, & sur l'histoire de leur naissance, que je leur contay en la maniere qui suit.

La Beauté & la Bonté estoient deux sœurs si accomplies & si charmantes, qu'on ne pouvoit les voir, ny les connoistre sans les aimer. Quelques-uns les trouverent si semblables, qu'ils les prirent souvent l'une pour l'autre, & leur donnerent aussi le mesme nom, mais ceux qui les observerent plus soigneusement, remarquerent une tres grande difference entr'elles: la Beauté avoit beaucoup d'éclat & d'apparence, qui donnoit dans la vuë d'abord; & l'on pouvoit dire que pour la conqueste d'un cœur, elle n'avoit besoin que d'estre regardée: Aussi estoit-elle extrémement imperieuse & fiere; & quoyqu'elle n'eust ny gardes, ny soldats autour d'elle, il n'estoit point de Rois sur la Terre qui se fissent obeïr &

promptement, & dont l'empire fuſt plus abſolu que la tyrannie qu'elle exerçoit ſur tout ce qui avoit un cœur & des yeux. Elle eſtoit fort coquette & aimoit paſſionnément à ſe produire dans le grand monde, afin de s'attirer des loüanges dont elle témoignoit ne ſe ſoucier pas beaucoup, mais qui neantmoins luy plaiſoient tellement, qu'elle obligeoit & forçoit meſme toutes ſortes de gens à luy en donner. La Bonté au contraire eſtoit fort modeſte & fort retirée ; & quoy qu'elle fuſt d'une humeur aſſez ſociable & aſſez communicative de ſon naturel, elle fuyoit pourtant la foule autant qu'elle pouvoit, & ne haïſſoit rien tant que de ſe faire de feſte mal à propos. Il eſt vray qu'elle n'avoit pas ce brillant & cet abord ſurprenant de ſa ſœur ; mais quand on s'eſtoit donné le loiſir de la conſiderer avec attention, & de la pratiquer quelque temps, on demeuroit perſuadé, qu'elle eſtoit infiniment aimable, & que ſes charmes eſtoient bien plus ſolides & plus veritables que ceux de la Beauté.

Le Deſir jeune & boüillant qui voyageoit preſque toujours pour ſatisfaire ſon humeur prompte & inquiete, ſe promenant un jour, & cherchant quelque avanture, rencontra la Beauté aſſiſe à la porte de ſon logis, où elle ſe tenoit preſque toujours oyſive, & ſeulement pour eſtre veuë, pendant que la Bonté ſa ſœur eſtoit dans la maiſon qu'elle gardoit ;

& où elle ne se tenoit pas à rien faire : le Desir, dis-je, ayant rencontré la Beauté, se sentit émeu & tout hors de soy en la voyant, & comme il estoit assez hardy de son naturel, il l'aborde, quoyqu'il ne la connust pas ; il la cajole, & luy fait cent galanteries qu'elle receut avec joye. Le procedé brusque & enjoüé du cavalier luy plut extremement, elle crut voir en luy quelque chose de noble & de genereux, capable des plus hautes entrepriſes, & qui témoignoient une illustre naissance : elle s'imagina mesme que le Ciel l'avoit destinée pour luy, & qu'asseurément il les avoit faits l'un pour l'autre ; de sorte qu'aprés quelques recherches de la part du Desir, leur mariage s'accomplit assez promptement. De ce mariage naquit l'Amour, qui donna bien de la satisfaction à ses pere & mere durant les premiers jours de son enfance : Car au lieu que les autres enfans ne font que crier & pleurer en venant au monde ; celuy-cy ne faisoit que chanter & danser. Il ne demandoit qu'à rire, & à se rejoüir ; il discouroit de toutes choses agréablement ; il faisoit mesme de petits vers & des billets doux les plus spirituels qu'on eust jamais veus : Enfin son pere & sa mere en estoient si contens qu'ils rompoient la teste à tout le monde des jolies choses qu'il avoit dites ou qu'il avoit faites. Mais lorsqu'il fut un peu plus grand, il changea si fort qu'il n'es-

toit pas reconnoiſſable ; il devint reſveur & chagrin ; il ne vouloit ny boire ny manger ; il ſoûpiroit ſans ceſſe ; il ne dormoit point & ne faiſoit que ſe plaindre, ſans ſçavoir le plus ſouvent ce qu'il luy falloit, car on ne luy avoit pas pluſtoſt donné une choſe qu'il en eſtoit las, & qu'il en demandoit une autre, qui ne le contentoit pas plus que la premiere : Enfin c'eſtoit bien le plus cruel enfant qui fut jamais, & qui donna le plus de peine à eſlever. Mais revenons à noſtre Hiſtoire.

Le Deſir aprés quelques jours de mariage, ayant jetté les yeux ſur la Bonté ſa belle ſœur, qu'il n'avoit pas encore bien conſiderée à cauſe de la grande paſſion qu'il avoit euë d'abord pour ſa femme ; mais qui commençoit un peu à ſe refroidir ; l'ayant, dis-je, regardée de plus prés, il remarqua en elle mille agrémens & mille perfections qui le toucherent ſenſiblement : ſur tout il fut charmé de ſon humeur douce, complaiſante & officieuſe, qui n'aimoit qu'à faire du bien, & dont il y avoit lieu d'attendre bien plus de ſecours dans les beſoins & dans les rencontres fâcheuſes de la vie, que de la Beauté ſa ſœur, qui ſembloit n'eſtre née que pour la joye, & qui en effet ne ſe connoiſſoit point du tout à prendre part aux afflictions. Il la reconnut patiente & genereuſe, juſqu'à obliger ceux-meſmes qui l'avoient offenſée ; en quoy elle eſtoit fort differente de la

Beauté, qui bien loin de souffrir des mespris, se fâchoit quand on ne la cajolloit pas assez galamment. Enfin il jugea que si dans la possession de la Bonté, on ne gouſtoit pas des plaisirs si sensibles ny si touchans qu'en celle de la Beauté, on en recevoit asseurément de plus tranquilles & de plus durables ; Epris de tant de perfections & de tant d'aimables qualitez, il luy découvre les sentimens qu'il avoit pour elle ; la Bonté qui estoit facile, & qui ne pouvoit refuser ceux qui la prioient de bonne grace, luy accorda volontiers ce qu'il souhaitoit, & le receut pour son mary. De leur alliance naſquit l'Amitié, qui fut les delices & la joye de tout le monde ; il est vray que durant son premier âge elle ne fut pas si gentille, ny si agréable que l'avoit esté l'Amour ; mais lors qu'elle commença d'estre un peu grande elle parut si belle, qu'elle fut desirée & recherchée de tous ceux qui la virent. On taschoit de la mettre de toutes les parties que l'on faisoit, & une compagnie ne sembloit pas complette, ny en disposition de se bien divertir, si elle manquoit à s'y rencontrer : les Philosophes mesmes ne faisoient pas difficulté de dire que sa presence diminuoit toutes les afflictions & redoubloit tous les plaisirs, & que la vie estoit ennuyeuse sans elle. Il est vray qu'elle donnoit sujet à toutes sortes de personnes de se louer de sa conduite, & qu'elle estoit auſſi

ſage, & auſſi diſcrette que l'Amour eſtoit fou & emporté : auſſi ſon pere qui le reconnut dans pluſieurs rencontres ſe plaignoit ſouvent à elle des déplaiſirs que ſon frere luy donnoit, & luy en faiſoit confidence pour en recevoir du conſeil, & de la conſolation.

Voilà, Monſieur, comme je leur en fis l'hiſtoire, qui fait voir non ſeulement que l'Amour & l'Amitié ſont frere & ſœur ; mais auſſi que l'Amour eſt l'aiſné. Ce qui paroiſt encore aſſez dans leur maniere d'agir enſemble, car il ne faut que conſiderer comment l'Amour gourmande ſa ſœur, comment il la fait paſſer par où il veut, & de quelle ſorte il luy fait ſa part, pour remarquer qu'il la traitte en cadette, & que ſouvent il uſe de ſon droit d'aiſneſſe. Tout cela fut aſſez bien receu de la compagnie, & l'on n'y trouva rien à redire, ſinon que le Deſir euſt épouſé deux femmes en meſme-temps, & encore les deux ſœurs ; mais je ne penſe pas que l'on doive chicaner là deſſus, ny que l'on veüille luy faire ſon procez à la Tournelle ou à l'Officialité comme à un Bigame : il y a long-temps que toute cette intrigue eſt découverte, ſans que perſonne en ait jamais formé la moindre plainte ; & de plus cela s'eſt paſſé dans le premier âge du monde, où il n'eſtoit pas défendu d'épouſer les deux ſœurs. On ſçait d'ailleurs que le Des-

sr. n'eſt pas d'humeur à ſe contenter d'une femme; & qu'enfin outre la Beauté & la Bonté, il a encore l'Utilité, l'Honneſteté, & la belle Joye, en qualité de femmes legitimes, ſans compter les Maiſtreſſes qu'il entretient en ville, comme la Richeſſe, la Vaine gloire, & la Volupté, dont il a meſme des enfans; qui ſont l'Avarice, l'Ambition, & la Débauche ſes filles naturelles. On n'ignore pas non plus qu'il conſerve d'autres petites Inclinations qu'il aime éperduëment: car c'eſt la couſtume de ſe porter avec plus d'empreſſement & de chaleur aux choſes qui luy ſont défenduës, qu'à celles qui luy ſont permiſes.

Vous pouvez maintenant, Monſieur, lire le Dialogue de l'Amour & de l'Amitié, & voir comment ils s'entretiennent. Je ſçay bien que vous leur avez oüy dire cent fois les meſmes choſes d'une maniere bien plus galante, & que ſi vous vouliez nous en faire le recit, nous y remarquerions ſi bien leurs veritables caracteres, qu'il nous ſembleroit les entendre diſcourir eux-meſmes, mais chacun rapporte les choſes à ſa façon. Je leur ay oüy faire encore quantité d'autres converſations aſſez jolies, que je pourrai vous eſcrire quelque jour, ſi je voy que celle-cy ait eu le bon-heur de vous plaire, à vous, dis-je, que je puis nommer l'arbitre des bonnes choſes, & le grand Maiſtre des Allegories. En cette qualité vous pouvez

faire tout ce que vous voudrez de ce Dialogue, & penser ce qu'il vous plaira de ce que je fais dire à l'Amour & à l'Amitié, pourveu que vous croyez que l'Amitié dit vrai quand elle vous asseure que je suis passionnément,

MONSIEUR,

Vostre tres humble & tres-obeïssant serviteur, PERRAULT.

PORTRAIT D'IRIS.

De mon incomparable Iris
L'objet le plus parfait qui ſoit en la Nature ;
Et de ſes charmes qui m'ont pris
J'entreprens de tracer une vive peinture.
Amour mon aimable vainqueur,
Du plus beau de tes feux viens échauffer ma veine ;
Et dépeins dans mes vers cette belle inhumaine
Comme tu l'as dépeinte au milieu de mon cœur.

Sa taille noble, riche & belle,
Et qui n'eſt point d'une mortelle ;
Attire le reſpect de tous ;
Mais de ſon geſte aiſé la grace naturelle
A quelque choſe de ſi doux,
Que l'amour auſſi-toſt fait reſſentir ſes coups ;
Et ſe joint au reſpect que l'on avoit pour elle.

Ses cheveux longs & noirs, luiſans & délicats

Par boucles épandus & galamment liez
Ombragent doucement la fraiſcheur de ſa joüe ;
Là, de jeux, de ris & d'amours
Un Eſſein follaſtre ſe joüe ;
Et dans leurs beaux anneaux fait mille jolis tours.

Son teint blanc, rehauſſé d'un leger incarnat,
Eſt plus vif & plus frais encore
Que celuy de la belle Aurore,
Et Venus l'a moins delicat.

Ses yeux grands, doux & noirs ne ſe peuvent décrire,
Et l'on ne les peut voir que le cœur n'en ſoupire ;
Puiſqu'enfin il mourroit accablé de plaiſir,
S'il ne ſe ſoulageoit du moins par un ſoupir.
Qu'on aime à reſſentir les beaux feux qu'ils allument.
Lorſque par leur preſence ils charment tous nos ſens !
Mais helas ! dés qu'ils ſont abſens,
Que le pauvre cœur qu'ils conſument

Eſprouve que ces feux ſont cruels & cuiſans !

Sa bouche petite & vermeille
Eſt d'un rouge animé qui n'eut jamais d'égal ;
Ny les rubis, ny le coral
N'ont point une couleur pareille ;
Auſſi comme on le peut juger,
La Nature judicieuſe
La fit ainſi petite, afin de ménager
Une couleur ſi précieuſe.

Si quelquefois elle s'ouvre en riant ;
On voit deux beaux filets de perles d'Orient ;
Egales, blanches & luſtrées,
Et dont l'œil avare eſt épris ;
Elles ſont, il eſt vray, petites & quarrées,
Mais elles n'en ſont pas pourtant d'un moindre prix.

Pour vous trop injuſtes oreilles ;
Qui refuſez d'oüir le recit de mes maux ;
Encor que vous ſoyez petites & vermeilles

Et ſans aucuns defauts ;
Puiſqu'enfin vos rigueurs étranges
Sont cauſe de tous mes malheurs,
Vous n'entendrez point vos loüanges
Que vous n'écoutiez mes douleurs.

Sa gorge où le deſir s'égare,
En deux petits monts ſe ſepare,
L'un de l'autre aſſez éloignez ;
Un importun voile les cache,
Qu'ils repouſſent fort indignez,
Il ſemble que cela les faſche.

Ses bras ronds fermes & polis
Font honte à la blancheur des lis :
Ses mains ſont plus blanches encore,
Si ce n'eſt toutefois
Que vers le petit bout des doigts
Un peu de rouge les colore.
Telles les a la jeune Aurore,
Quand de couleur de roſe elle peint le Levant
Ou bien quand au matin ſur le rivage Mor

Elle les lave en se levant.

Je sçay bien que ces mains sont un peu larronesses;
Et que pour dérober des cœurs
Elles ont d'étranges adresses;
Qu'elles n'attendent point que l'on regarde ailleurs,
Pour faire leurs tours de soupleſſes:
Mais pour s'en garantir tous soins sont superflus;
Et quel moyen de s'en défendre?
Lors que l'on a les yeux dessus,
C'eſt dans ce moment là qu'elles sçavent mieux prendre.

Pour les autres beautez dont Iris eſt pourveuë,
Et qui composent son beau corps,
Ce sont de précieux treſors
Qu'elle tient cachez à la veuë;
Avec le même soin que sous ſes beaux habits
La Terre cache les rubis,
L'or & les diamans pour qui l'on l'importune;
Que sans beaucoup de peine on ne peut enlever.

Mais auſſi qui font la fortune
De celuy qui les peut trouver.

De toutes les beautez cet illuſtre modelle,
Ce chef-d'œuvre accompli de la terre & des cieux;
Ce beau corps le plaiſir des yeux
Eſt le riche palais d'une ame encor plus belle;
Mais d'une ame ſemblable aux Dieux,
D'une ame toute de lumiere,
Qui connoiſt toute choſe & ſçait tout enflammer;
Et dont le ſeul défaut eſt d'être un peu trop fiere,
Et de ne ſçavoir pas aimer.

Si vous eſtes jaloux, grands Dieux, de voſtre gloire,
Ne ſouffrez plus en elle une tache ſi noire,
Qui gaſte de vos mains l'œuvre le plus parfait:
Qu'Iris ceſſe d'eſtre inhumaine;
Et pour rendre accomply ce que vous avez fait,
Rendez-la ſenſible à ma peine.

Voila de mon Iris la charmante peinture,

Mais l'ouvrage imparfait de mon foible pinceau,
Puiſqu'enfin je luy fais injure,
Et que l'original eſt mille fois plus beau;
Il reſte ſeulement qu'à ce riche tableau
Je faſſe une digne bordure,
Ca, Muſe prenons le cizeau.

De cet objet vainqueur il faut que tu t'apreſtes,
A tailler en relief les illuſtres conqueſtes:
Icy la priſe de Tyrſis,
Là celle de Sylvandre;
Icy la défaite d'Alcandre;
Et là l'embraſement du malheureux Acis,
Dont le cœur fut reduit en cendre.

Sur un pompeux char de victoire
Il faut placer Iris éclatante de gloire,
Qui mene aprés elle enchaiſnez
Une troupe d'Amans que ſes beaux yeux captivent,
Qui tous de roſes couronnez
Chantent ſes beautez & la ſuivent:

Qui loin de regretter leurs cheres libertez,
Ne voudroient pas changer avec des diadêmes
Les aimables liens dont ils ſont arreſtez,
Et dont ils ſont plus fiers, que s'ils eſtoient eux-
meſmes
Vainqueurs de mille autres beautez.

Je ne croy pas eſtre blaſmable,
Si, plein d'un noble orgueil, & de mon rang jaloux,
Je marche le premier de tous,
Parmy cette troupe honorable,
Tous ces Amans ſont courageux,
Galans, liberaux, genereux,
Et je ſçay que je vaux moins qu'eux;
Mais quand l'Amour rangè ceux de ſa ſuite,
Ce n'eſt pas ſelon le merite,
Mais ſelon qu'ils ſont amoureux.

BILLET

A MADEMOISELLE ***

En luy envoyant le Portrait de ſa Voix.

LOrſque j'ay fait voſtre Portrait, je n'ay pas eu deſſein d'y repreſenter tout ce qui eſt d'aimable en vous; cette penſée auroit eſté trop temeraire, & c'étoit bien aſſez que j'entrepriſſe une choſe au deſſus de mes forces, ſans m'engager encore à l'impoſſible. Vous vous plaignez, Mademoiſelle, de ce que je n'ay rien dit de voſtre voix, comme ſi effectivement il ne manquoit rien que cela à vôtre Portrait, & que ce fuſt la ſeule de vos perfections que j'euſſe oubliée. Cependant, je veux bien vous avertir que vous en avez cent autres que j'eſtime infiniment davantage, & que j'euſſe loüées avant que d'en venir à voſtre voix, bien qu'elle ſoit une des plus belles & des plus charmantes du monde; car enfin ay-je rien dit de la douceur de voſtre converſation, qui ne touche pas ſeulement l'oreille, mais qui va juſqu'à l'ame & qui la charme? ay-je loüé voſtre bonté, voſtre generoſité, voſtre conduite la

plus belle & la plus ſage qui fut jamais ? Avec tout cela, Mademoiſelle, j'avouë ingenument qu'aprés avoir eſté ſi ſouvent charmé par voſtre belle voix, j'ay tort de l'avoir oubliée ; auſſi pour reparer entierement ma faute, voicy ſon Portrait que je vous envoye ; il eſt en grand, & il n'eſt fait que pour elle ſeule.

PORTRAIT DE LA VOIX D'IRIS.

JE chante les beautez d'une voix ſans pareille,
Pour qui mon cœur eſt enflammé,
D'une voix qui m'ayant charmé
M'a ravy l'ame par l'oreille :
Doctes Sœurs qui ſçavez chanter,
Il faut icy faire merveille,
Rien ne peut mieux le meriter.
Mais vous ne dites mot, vous m'abandonnez,
Muſes !
Je connois voſtre eſprit jaloux,
Vous ſeriez ſans doute confuſes
De loüer une voix qui chante mieux que vous.

Cependant vous ſçavez, ingrattes que vous eſtes,
Combien avec ſon air charmant,
Elle ſcait donner d'agrémens
Aux belles chanſons que vous faites ?
Muſes, vous le ſçavez & vous eſtes muettes :

Mais quoy ! j'ay tort de m'emporter ,
Allez vous ne ſçauriez mieux faire ;
Quand on a de la voix & qu'on en fait myſtere ,
Aprés l'avoir ouy chanter ,
On fait ſagement de ſe taire.

Pourtant ne croyez pas qu'il demeure imparfait
Cet aimable & charmant portrait ;
Bien que vous me quittiez , bien que la main me
tremble ,
Dans la crainte où je ſuis de n'y reüſſir pas ;
Car enfin j'y mettray tant de beautez enſemble ,
Tant de douceurs , & tant d'appas ,
Qu'il faudra bien qu'il luy reſſemble.

Ainſi qu'Iris ſa voix eſt belle ,
Elle touche d'abord , elle charme comme elle
Par cent doux agrémens qu'on découvre à la fois ,
Elle eſt petite , & toutefois
L'on ne connoiſt que trop par la noble aſſurance
Dont elle ſe ſouſtient , & paſſe une cadance ,

Qu'il n'eſt point dans le monde un plus beau port de voix.

Elle joint l'Art à la Nature,
Et dans les divers mouvemens
Dont elle change à tous momens,
On luy voit obſerver une exacte meſure;
Elle ſçait quand il faut s'élever, s'adoucir,
Ne dire mot, faire un ſoupir,
Quand il eſt à propos qu'elle ſoit ſerieuſe,
Ou quand de cent fredons elle peut ſe joüer,
Enfin quoy qu'elle ſoit tout-à-fait amoureuſe,
On ne ſçauroit aſſez loüer
Sa conduite judicieuſe.

Pourroit-on n'aimer pas cette douce langueur,
Tendre & paſſionnée
Dont elle plaint la deſtinée
Des Amans que l'on traite avec trop de rigueur,
Pour eux elle gemit, pour eux elle ſoupire,
Et meſme quelquefois il ſemble qu'elle expire,
Pour mieux exprimer leur douleur.

Ny de deux Roſſignols l'un de l'autre jaloux
Le concert agreable & doux ;
Ny d'un Cygne mourant la muſique plaintive ;
Ny le murmure d'une eau vive
Qui roule en gazoüillant ſur de petits cailloux
N'ont point cette douceur naïve ,
L'oreille n'entend rien de ſi delicieux ,
Et telle eſt ſeulement la douceur infinie
Des airs qu'Apollon chante à la table des Dieux ,
Ou l'inconcevable harmonie
Du juſte mouvement des Cieux .

Sur le moite gazon d'un grand demy rond d'eau ,*
Où cent claires fontaines
D'un Palais enchanté l'ornement le plus beau
Viennent ſe repoſer & terminer leurs peines ,
Iris eſtoit aſſiſe & ſa charmante voix
Faiſoit chanter l'Echo cachée au fond du bois ;
L'Echo ſuperbe & fiere
De s'entendre chanter tout d'une autre maniere ,
Que les jeunes Bergers dont elle avoit apris ,

* C'eſt une fontaine de Fromont.

Sembloit luy disputer le prix,
Et chantoit toujours la derniere.

. . . . . .

Lorsque la voix d'Iris poussoit quelque chanson
Avec une douceur extrême,
L'Echo tout aussi-tost la repetoit de mesme,
Et charmoit à son tour de la mesme façon.
Entre Elles demeura la victoire incertaine;
Et ce fut la premiere fois,
Qu'Iris oüit une autre voix
Chanter aussi bien que la sienne.

Cependant les Nymphes des eaux
Retenant par respect leurs ondes fugitives
Dans un profond silence écoutoient attentives
Et regardoient Iris au travers des roseaux,
D'entr'elles la plus respectée, *
De l'excez du plaisir vivement transportée,
S'élança tout à coup dehors,

* Le jet de la fontaine vint à joüer dans ce temps-là, & cessa un moment aprés, ce qui a donné lieu à cette fiction.

Afin de mieux ouyr de ſi charmans accords ;
Et parut ſur l'onde agitée,
Juſques à la moitié du corps.

A la voix qui chantoit ſur ſon heureux rivage ;
La Nymphe ſembla rendre hommage ;
Puis ſe plongeant dans l'eau, courut ſans s'arreſter
Dire à la mer que ſes blondes Syrenes
Que leurs voix ont rendu ſi vaines
N'ont jamais ſceu ſi bien chanter.

LE MIROIR
OU LA METAMORPHOSE d'Orante.

JE me trouvay il y a quelques jours dans une Compagnie, où la converſation s'eſtant tournée inſenſiblement ſur ces deſcriptions galantes & ingenieuſes que pluſieurs perſonnes ont faites d'elles-mêmes, ou de leurs amis, & qui ont couru par le monde ſous le nom de Portraits, il s'en dit cent choſes jolies & curieuſes. On parla de la difference des bons, & des mauvais; des qualitez neceſſaires à ceux qui ſe meſlent d'en faire; & enſuite de ceux qui avoient reuſſi dans ce genre d'eſcrire. Ce fut un bonheur à l'illuſtre Sapho de ne s'eſtre pas rencontrée dans cette converſation; Car de la maniere que chacun ſe mit à dire du bien de ceux qu'elle a faits, ſa modeſtie euſt eu bien à ſouffrir. Je ſçay qu'on ne s'aviſe gueres de dire rien de ſemblable où elle eſt; Mais je ne ſuis pas aſſuré que la crainte de luy déplaire euſt pû nous empeſcher de la loüer en ſa preſence de ces ſortes de choſes. Quoy qu'il en ſoit, ce qui fut dit me plut infiniment, & ſur tout je fus charmé d'une petite hiſtoire qu'un homme de la

compagnie nous fit sur ce sujet le plus à propos, & le plus galamment qu'il est possible.

Voyez-vous ce grand faiseur de portraits, nous dit-il, en nous montrant le miroir de la Chambre où nous estions? Ce fut en son temps un des hommes du monde qui excella le plus en cette sorte d'ouvrages, & qui eut assurément la plus grande reputation avant qu'il fust metamorphosé. C'est dommage qu'on n'ait pû conserver jusqu'à nous aucun des portraits qu'il fit durant sa vie; mais on n'a jamais pû en garder un seul: Il se contentoit de les montrer aux personnes qu'il dépeignoit, & soit qu'il fust trop paresseux, soit aussi qu'il apprehendast de passer pour Auteur, il observoit exactement de n'en donner jamais de copie.

Cette vision nous parut plaisante, & chacun tesmoignant souhaiter d'apprendre les particularitez d'une telle Metamorphose, toute la compagnie le conjura d'en faire le recit.

Il y a peu de personnes, poursuivit-il, qui puissent mieux que moy satisfaire vostre curiosité, & vous conter exactement l'histoire que vous me demandez, parce qu'il n'y a pas encore trois jours que je l'ay leuë. Elle est d'un Auteur Venitien, peu connu à la verité, mais qui ne le cede assurément à pas un autre de sa Nation, pour avoir des imagina-

tions plaisantes & extraordinaires. Cette histoire est écrite en Prose, meslée de quelques Vers que j'ay pris plaisir à traduire en nostre Langue, & dont je pourray bien me souvenir. Voicy comment il la raconte.

Le Miroir que nous avons aujourd'huy parmy nous, fut autrefois un homme fort galand, fort propre, & fort poly, qui se nommoit Orante, & qui se rendit considerable dans le monde par le talent extraordinaire qu'il avoit de faire des descriptions naïves, & agreables de toutes choses. Les loüanges qu'il en reçut, firent qu'il s'occupa avec plaisir à faire le portrait de beaucoup de personnes qui ne pouvoient assez admirer comment il pouvoit composer des Ouvrages si beaux & si finis en si peu de temps: Car bien loin d'y employer des mois entiers, comme la plusparr de ceux qui s'en meslent, il les composoit tous sur le champ, & sans aucune premeditation, tellement que ceux qui vouloient avoir leur portrait, n'avoient qu'à se montrer à luy, & c'estoit fait en un moment. Il avoit encore une adresse admirable, & toute singuliere; c'est qu'il faisoit le portrait du corps & de l'esprit tout ensemble: Je veux dire qu'en dépeignant le corps il en exprimoit si bien tous les mouvemens & toutes les actions, qu'il donnoit à connoistre parfaitement l'esprit qui l'animoit. En representant

les yeux d'une femme, il en remarquoit si exactement la maniere de se mouvoir & de regarder, qu'on jugeoit sans peine si elle estoit prude, ou coquette; stupide, ou spirituelle, mélancolique, ou enjoüée, & enfin quel étoit le veritable caractere de son esprit.

Cette perfection qu'avoit Orante de bien representer, estoit asseurément inconcevable: Mais l'on pouvoit dire que hors ce talent particulier, il n'estoit bon à rien. Ceux qui l'examinerent soigneusement trouverent que cette estrange inégalité venoit de ce qu'ayant l'imagination excellente, il n'avoit ny memoire, ny jugement; & en effet il ne se souvenoit jamais de rien, & si-tost que les choses estoient hors de devant luy, elles s'effaçoient entierement de sa memoire. Pour le jugement c'estoit encore pis; il ne pouvoit rien celer de ce qu'il sçavoit: quelque personne qui se presentast devant luy, il luy rompoit en visiere, il luy disoit à son nez toutes ses veritez; & sans faire aucune distinction de celles qui sont bonnes à dire, d'avec celles qu'il faut taire, il appuyoit aussi fortement sur les choses du monde les plus outrageantes que sur celles qui pouvoient le plus obliger.

Orante avoit trois freres, qui se mesloient comme luy de faire des portraits & des descriptions de toutes choses, mais il s'en falloit beaucoup qu'ils fussent si bien faits, ny si

habiles que leur aiſné. Deux de ces freres eſtoient tout ronds & fort boſſus, l'un pardevant, & l'autre par derriere ; & le troiſiéme eſtoit tellement contraint dans ſa taille, qu'il ſembloit avoir un baſton fiché dans le corps. Celuy qui eſtoit boſſu par derriere faiſoit toujours les choſes plus grandes qu'elles n'eſtoient, & comme il eſtoit d'un naturel fort ardent, il prenoit feu tout à l'heure, & s'emportoit étrangement dans l'hyperbole ; ſi bien qu'on pouvoit dire de luy avec juſtice, qu'il faiſoit un Geant d'un Pigmée, & d'une Mouche un Elephant. Le boſſu pardevant eſtoit d'une humeur toute contraire, & n'avoit point de plus grand plaiſir que d'appetiſſer tout ce qu'il dépeignoit. Il y avoit encore cette difference en leurs manieres, que le premier eſtoit un peu confus & tomboit ſouvent dans le galimatias pour vouloir trop exagerer, & que le ſecond eſtoit fort exact, & repreſentoit tout avec une netteté admirable. Pour le troiſiéme, il eſtoit encore plus bizarre que ces deux-cy : Quand on luy donnoit à tirer le portrait de quelque choſe de fort regulier, il en faiſoit un monſtre, où l'on ne connoiſſoit rien ; & quand on luy preſentoit quelque choſe de bien difforme, il ſe mettoit ſouvent en humeur de l'embellir, & s'y mettoit quelquefois à tel point, qu'il en faiſoit un Portrait tout-à-fait

agreable. Ces trois freres quoy que fort adroits & fort singuliers en leurs ouvrages, n'estoient neantmoins bons à voir qu'une fois ou deux, par curiosité, & leur entretien devenoit ennuyeux quand on demeuroit longtemps en leur compagnie. Comme ils estoient assez éclairez tous trois, ils s'apperceurent aisément qu'ils n'estoient pas bien venus dans le beau monde, tellement qu'ils se retirerent chez les Curieux, qui les avoient en grande estime, & qui les receurent dans leurs cabinets avec bien de la joye. Là ils s'appliquerent entierement aux Mathematiques, ou en peu de temps ils firent des merveilles, & apprirent mesme aux plus sçavans mille secrets admirables.

Pendant que ces trois freres devenus Mathematiciens frequentoient les cabinets des Curieux, où ils demeuroient nuit & jour attachez, leur aisné ne bougeoit des cabinets des Dames, de leurs alcoves, & de leurs ruelles, où il occupoit toujours la plus belle & la meilleure place. On s'estonnoit assez de le voir si bien venu chez elles, veu l'estrange liberté qu'il se donnoit de leur dire toutes choses; mais il estoit en possession d'en user de la sorte, & elles souffroient de luy ce qu'elles auroient trouvé mauvais de tout autre. Elles eussent veritablement bien souhaité qu'il se fust corrigé de cette naïveté trop

grande avec laquelle il leur reprochoit leurs defauts ; mais il n'estoit pas en son pouvoir de rien dissimuler, ou du moins c'estoit une faveur qu'on obtenoit si rarement de luy, qu'une femme s'estimoit tout-à-fait heureuse quand elle pouvoit le rencontrer en humeur de la flatter un peu. Ce qui estoit assez surprenant, c'est que ces mesmes femmes qui le connoissoient pour avoir peu de jugement, le consultoient neantmoins sur mille choses, dont elles auroient esté bien faschées de rien resoudre sans son avis. Elles se remettoient entierement à luy de leur contenance & de leur geste, du choix de leurs habits, & de leurs coëffures, dont il ordonnoit souverainement ; de sorte qu'elles n'auroient pas attaché un ruban, ny mis une mouche qu'il ne l'eust approuvé : Il decidoit si pertinemment de la bonne grace, & des ajustemens, qu'on remarquoit une notable difference entre les personnes qui s'estoient servies de ses conseils, & celles qui [illegible]voient negligez. Malgré son peu de jugement, il estoit encore fort raisonnable en une chose où les plus sages manquent souvent : c'est que lors qu'il entretenoit une Dame, il la cajolloit selon sa beauté : Il ne s'emportoit point dans la derniere flatterie, & jamais il ne s'avisoit de persuader à une personne mediocrement belle, qu'elle l'estoit infiniment

Cette maniere de s'exprimer, ſimple & naïve, luy reüſſiſſoit ſi bien qu'on demeuroit d'accord de tout ce qu'il diſoit; & comme il n'avançoit rien que de vray-ſemblable, il n'avoit point le deplaiſir d'entendre une femme luy reprocher qu'il la prenoit pour une autre ou qu'il ſe moquoit d'elle. Il avoit avec cela une excellente qualité pour plaire à celles qui le voyoient; c'eſt qu'il les entretenoit toujours d'elles-mêmes, & jamais de la beauté des autres; mais rien n'eſtoit plus agreable que luy, lors qu'il ſe trouvoit auprés d'une perſonne parfaitement belle. Il la repreſentoit ſi bien avec tous ſes attraits & tous ſes charmes, que l'on croyoit la voir; & certes de la ſorte qu'il avoit ſoin d'en remarquer les moindres traits, & les plus petites actions, on euſt dit qu'il en eſtoit paſſionnément amoureux, & que l'image de cette aimable perſonne eſtoit profondement gravée dans ſon cœur. Cependant elle n'eſtoit pas pluſtoſt [redacted] de devant luy, qu'il ne s'en ſouvenoit plus, & ſi une autre femme également belle ſe preſentoit un moment aprés, il luy diſoit les meſmes choſes, & n'en paroiſſoit pas moins paſſionné, quoy que peut-eſtre il ne l'euſt jamais veuë que cette fois-la. La verité eſt qu'il eſtoit fort inconſtant, & que perſonne n'a jamais eſté ſi ſuſceptible que luy de differentes & nouvelles impreſ-

sions. Cette mauvaise qualité n'empescha pas neantmoins qu'il ne fust fort consideré de beaucoup de Dames qui se soucioient peu de ce qu'il disoit aux autres, pourveu qu'il ne leur dist rien que d'obligeant. Sur tout il fut aimé tendrement d'une jeune Personne fort galante, & qui estoit sans doute une des plus belles de son siecle.

On tient que les personnes qui s'aiment beaucoup elles-mesmes, n'ont jamais de fortes passions pour les autres; parce que le cœur n'ayant qu'un certain fond d'amour précis & limité, il ne peut pas fournir à la poursuite de deux differens objets en mesme temps. Cette maxime qui se trouve si veritable en mille rencontres, ne le fut point en celles-cy; & la belle Calliste, qui est celle dont nous parlons, quoy qu'elle eust pour elle-mesme tout l'amour & toute la complaisance imaginable, ne fut pas exempte neantmoins d'une autre affection tres-violente: au contraire cette complaisance qu'elle eut pour sa personne, augmenta celle qu'elle eut pour son Amant; & l'on peut dire que l'amour propre qui destruit ordinairement tous les autres amours, fist naistre dans son cœur celuy qu'elle eut pour Orante. Il seroit mal-aisé de remarquer précisément la naissance de cette affection; tout ce qu'on en peut asseurer, c'est qu'elle commença dés son enfance, & qu'elle

s'accrut avec l'âge, & à meſure que ſa beauté s'augmentoit. Ce qui la diſpoſa davantage à l'aimer, c'eſt qu'il fut un des premiers qui la cajolla, & qui dans un temps où peu de gens la regardoient encore, luy fceura qu'elle eſtoit aimable, & qu'on avoit tort de ne luy en rien dire : mais ce qui acheva de la gagner entierement, ce fut un portrait admirable qu'il fit de ſa jeune Maiſtreſſe, un jour qu'elle ſe trouva beaucoup plus belle qu'elle ne l'avoit encore eſté. Depuis ce temps-là elle rechercha tellement toutes les occaſions de le revoir, que chacun s'apperçut de l'empreſſement qu'elle avoit pour s'entretenir avec luy; ce qui confirma davantage l'opinion qu'on avoit conceuë de cette amitié naiſſante, fut qu'un jour Caliſte eſtant entrée dans une chambre où eſtoit Orante, & où il avoit pris ſa place entre deux feneſtres, qui eſtoit une place qu'il affectoit fort, ſoit que la lumiere luy fiſt mal, ſoit qu'il fuſt aſſez coquet pour chercher l'ombre, elle s'alla mettre vis-à-vis de luy ſans ſonger qu'elle s'expoſoit elle-même au grand jour qu'elle avoit évité juſqu'alors, avec un ſoin qui n'eſt pas concevable; mais elle ne penſoit qu'à ſe placer en un lieu d'où elle pût bien voir ſon cher Orante, & le contempler à ſon aiſe. Depuis qu'elle fut entrée juſques à ce qu'elle ſortiſt, elle ne leva pas les yeux de deſſus luy, & bien que quelque

quelques personnes luy en fissent la guerre, elle ne put s'en empescher; il luy arriva mesme bien des fois de respondre hors de propos à ce qu'on luy demandoit, parce qu'elle estoit trop attentive à luy parler des yeux, & à escouter en mesme temps ce qu'il luy disoit. Cependant leur entretien estoit pour lors assez commun, & à dire le vray:

Ce n'estoit qu'une bagatelle
Qu'il repeta plus de cent fois,
Mais, qui la charmoit toutefois,
Et luy sembloit toujours nouvelle:
Il luy disoit qu'elle estoit belle.

La passion de l'aimable Caliste s'accrut si fort avec le temps, qu'elle ne pouvoit plus abandonner son cher Orante; elle voulut qu'il s'attachast à elle absolument, & qu'il la suivist par tout où elle iroit, de sorte que bien des gens disoient assez plaisamment qu'elle l'avoit toujours pendu à sa ceinture. Quoy qu'il en soit, il est constant qu'on les a trouvez cent fois seuls, & teste à teste dans une chambre, où ils passoient des jours presque entiers à s'entretenir, sans qu'il parust que la Dame se fust ennuyée. Un de ses Amans fort jaloux, & fort emporté de son naturel en pensa mourir de dépit, un jour qu'il les

surprit ensemble. La porte de la chambre estoit entr'ouverte, & ils estoient placez de telle maniere, qu'il voyoit sa Maistresse sans qu'il pust voir celuy qui estoit avec elle; il jugea seulement qu'elle estoit en conversation galante avec quelqu'un, & quoy qu'il n'oüist pas ce qu'elle disoit, parce qu'il estoit trop éloigné il le conjectura ainsi par les differens mouvemens de son visage, de ses mains, de ses bras, & de toute sa personne.

Quelquefois paisible & tranquille
Elle se tenoit immobile,
Et sembloit écouter avec attachement;
D'autrefois on eust dit, en la voyant soûrire,
Qu'elle approuvoit obligeamment
Les galantes douceurs qu'on venait de luy dire.

Tantost ses beaux yeux adorables
A tous les cœurs si redoutables,
D'un noble & digne orgueil paroissoient animez:
Tantost ces mesmes yeux quittant leur humeur fiere,
Languissans & demi fermez,

Jettoient negligeament de longs traits de lumiere.

Quelquefois ſa bouche incarnate,
D'une maniere delicate,
Exprimoit de ſon cœur les tendres mouvemens;
Et tâchoit de ſe rendre encore plus aimable
Par mille petits agréemens
Que formoit tout autour un ſouſris agreable.

Tantoſt ſon front chaſte & ſevere
Se monſtroit émû de colere,
Comme ſi ſon Amant en euſt un peu trop dit;
Tantoſt s'adouciſſant elle ſembloit ſe rendre,
Et d'un air aſſez interdit:
Commander qu'il ſe teuſt, & ſouhaiter l'entendre.

D'une honte diſcrette & ſage
Le feu luy montoit au viſage,
Qu'elle vouloit cacher en y portant la main:
Mais un petit ſoûpir vray témoin de ſa flame
S'eſtant échappé de ſon ſein,
Découvroit en paſſant le ſecret de ſon ame.

Quoy que toutes ces actions tendres & paſſionnées ne vouluſſent rien dire, & que l'aimable Caliſte n'entretinſt de la ſorte Orante, que par pur divertiſſement, & ſeulement pour ſçavoir de luy ſi elle s'y prenoit de bonne grace. Le Jaloux neantmoins qui creut que c'eſtoit tout de bon, ne peut ſe tenir d'éclatter, & tout impatient de voir ce fortuné rival qu'il haïſſoit déja ſans le connoiſtre, entre bruſquement dans la chambre, le viſage en feu, les yeux égarez, & avec la demarche d'un homme furieux, & tout hors de ſoy; mais il fut bien ſurpris lors qu'il vit qu'Orante eſtoit le Galand avec qui ſa Maiſtreſſe s'entretenoit ainſi. Il n'en fut pas faſché, à dire le vray: Car bien qu'Orante fuſt tres-aimable, & de tres-bonne mine, on ne s'alarmoit pas de le voir ſeul avec une Dame: Il diſcouroit aſſez, mais c'eſtoit tout, & dans l'obſcurité même où les Amans ſont le plus dangereux & le plus entreprenans, on ſçavoit qu'il n'eſtoit pas capable de rien oſer; de ſorte qu'il paſſoit bien ſouvent les nuits dans la chambre des Dames, ſans que neantmoins on en ſoupçonnaſt rien à leur deſavantage.

Orante ſans s'eſtonner le moins du monde ſe moqua plaiſamment de l'incartade du jaloux: il en fit une deſcription naïve & ridicule, & luy fit voir en meſme temps que cela

estoit de fort mauvaise grace, d'entrer ainsi tout effaré dans la chambre d'une Dame qu'il faisoit profession d'aimer, & à qui d'ailleurs il ne pouvoit rendre trop de respect. Le Jaloux en demeura honteux, & Caliste de son costé parut fort interdite. Elle quitta donc la conversation qu'elle avoit avec Orante, pour en commencer une autre avec le nouveau venu, qui tout galand & tout spirituel qu'il estoit, n'eut garde de la cajoller si agreablement que luy. Aussi quittoit-elle volontiers toute autre compagnie pour celle d'Orante, qui asseurément ne l'entretenoit jamais que de choses agreables, si ce n'estoit aux jours qu'elle estoit moins belle qu'à son ordinaire: car alors il ne pouvoit s'empescher de luy dire, où qu'elle estoit passe, ou qu'elle avoit les yeux battus, ou du moins qu'elle n'avoit pas bon visage. Cette façon d'agir n'estoit pas à la verité fort galante, aussi en fut-il puni, & tres-severement, puis qu'enfin, il luy en couста la vie qui luy fust ostée par cette mesme personne dont il estoit aimé.

Dans le temps que Caliste avoit le plus de passion pour Orante, & qu'elle luy en donnoit mille preuves obligeantes par les assiduitez qu'elle avoit pour luy, elle tomba malade d'une grosse fievre qui l'obligea de se mettre au lit. Les Medecins ayant recon-

nu ſa maladie qui eſtoit quelque choſe de plus qu'une fievre, & qui eſtoit ſans doute la maladie la plus faſcheuſe que puiſſe avoir une belle perſonne, non ſeulement pour le peril qu'il y a de la vie; mais auſſi pour les atteintes cruelles & funeſtes qu'en reçoit la beauté, firent retirer d'auprés d'elle tout ce qui pouvoit l'incommoder, & commencerent par Orante, avec deffenſes expreſſes de le laiſſer entrer, quelque priere qu'en fiſt la Malade. Cet ordre ne fut pas difficile à obſerver dans le commencement, & dans le fort du mal qui ne luy permettoient pas de ſonger à autre choſe qu'à elle-meſme; mais lors qu'elle ſe vit hors de danger, on eut bien de la peine à reſiſter à l'empreſſement qu'elle eut de voir ſon cher Orante, elle le demanda cent fois à ſes femmes. Elle les preſſa, & par prieres & par menaces de le faire venir, mais inutilement: On voyoit trop le peril qu'il y avoit de luy donner cette ſatisfaction; Elle eſtoit tellement changée qu'elle n'eſtoit pas reconnoiſſable, & ceux qui l'abordoient ne pouvoient preſque s'empeſcher de témoigner leur eſtonnement & l'horreur qu'elle leur faiſoit. On ſe gardoit bien neantmoins de luy rien dire qui la puſt faſcher, & l'on taſchoit de luy perſuader que hors qu'elle eſtoit un peu bouffie, & un peu rouge, elle eſtoit auſſi belle que jamais. Cependant elle jugeoit

bien qu'on la flattoit, & qu'on craignoit de l'affliger, & enfin qu'il n'y avoit au monde que son fidelle Orante, qui fust assez sincere pour luy dire franchement la verité.

Un jour qu'elle se trouva seule, & que malheureusement aucune de ses femmes n'estoit demeurée auprés d'elle, pressée d'impatience, elle se leve, & n'ayant mis sur elle qu'une juppe, elle passe dans son antichambre, où elle croyoit trouver Orante, & où en effet elle le rencontra appuyé sur la table, où il attendoit toûjours qu'on le fit entrer. Transporté d'une extrême joye de le voir, & en mesme temps saisi d'une horrible crainte qu'il ne luy apprist de mauvaises nouvelles, elle s'approche. Mais helas, qu'elle entrevoit ! & qu'elle fut cruelle à tous les deux, elle ne fut pas plustost devant luy, que par une indiscretion estrange, il luy dit qu'elle faisoit peur. On ne peut pas exprimer le depit ny la douleur qu'elle en ressentit, ny la precipitation avec laquelle elle se retira. Neantmoins comme elle ne pouvoit croire une chose si estrange & si surprenante, & que d'ailleurs elle vouloit voir si son insolence iroit jusqu'à redoubler, elle s'avance toute tremblante & toute enflammée de colere : Luy sans s'émouvoir repete distinctement ce qu'il venoit de dire, & adjoute seulement qu'elle avoit tort de s'émouvoir ainsi, & que

la grande alteration qui paroiſſoit ſur ſon viſage, ne ſervoit qu'à la rendre encore plus laide & plus épouvantable. Ha ! c'en eſt trop, s'écria l'infortunée Caliſte, tu t'en repentiras, & voicy la derniere fois qu'il t'arrivera d'en uſer ainſi. En prononçant ces mots, elle prit un poinçon qui eſtoit ſur la table, & en frappa de toute ſa force le malheureux Orante. Quoy que l'arme dont elle ſe ſervit ne ſoit pas de ſoy fort dangereuſe, & qu'elle fuſt conduite par la main d'une femme, elle fit neantmoins une telle bleſſure que le coup ſe trouva mortel, le pauvre Orante ne ceſſa pas neantmoins de luy dire ſes veritez tant qu'elle fut devant luy. Il eſt vray qu'il ne s'expliquoit pas ſi nettement qu'à l'ordinaire, & qu'il eſtoit un peu confus pour vouloir s'exprimer en trop de manieres ; mais il ne ſe rendit point tant qu'il put ſe faire entendre. L'Amour qui ſuit par tout la Beauté, & qui ne peut vivre un moment ſans elle, avoit quitté Calliſte depuis quelques jours. Mais parce qu'il ne pouvoit pas oublier entierement une perſonne, dont il avoit tiré de ſi grands avantages, & qui l'avoit rendu Maiſtre de tant de cœurs, il venoit la voir de temps en temps pour apprendre de ſes nouvelles.

Ce petit Dieu qui aimoit Orante, & qui ſans doute luy euſt ſauvé la vie s'il euſt eſté

preſent à cette avanture, n'arriva malheureuſement qu'aprés que le coup fut donné, & lors qu'il n'eſtoit plus temps de le ſecourir. Déja ſa belle ame s'eſtoit envolée, & lors qu'il approcha de luy, il ne trouva plus que ſon corps, ſans couleur, ſans mouvement, & froid comme glace. A la veuë d'un ſi triſte ſpectacle, l'Amour fut touché de douleur, & ſoupira de la perte qu'il venoit de faire. Il ſe ſouvenoit que c'eſtoit de luy que mille perſonnes avoient appris l'art de ſe faire aimer. Que ſouvent une femme mediocrement belle qu'il avoit aidée à s'ajuſter, avoit bleſſé des cœurs que ſans ſon ſecours, elle n'auroit pas ſeulement touchez; Et enfin qu'il perdoit en luy un de ſes plus importans miniſtres, qui avoit travaillé le plus utilement pour la gloire & pour l'agrandiſſement de ſon Empire, & qui ſans doute s'entendoit le mieux à bien ranger des attraits, & à mettre des charmes & des appas en eſtat de vaincre, & de conquerir. Il eut à la verité quelque joye de la juſte punition d'Orante qui avoit outragé ſi cruellement une femme dont il eſtoit aimé, & qui avoit contrevenu avec tant d'inſolence à la premiere & la plus inviolable de toutes ſes loix, qui eſt de ne jamais parler mal des femmes, & ſur tout en leur preſence. Neantmoins il euſt bien ſouhaitté pouvoir luy redonner la vie; mais on ne ſçait

que trop que c'eſt une choſe au de là de ſes forces. Tout ce qu'il put obtenir des deſtinées, fut que le corps d'Orante ſeroit incorruptible, & qu'il auroit les meſmes qualitez que ſon ame avoit poſſedées. A peine l'Amour l'eut-il ainſi ordonné, que le corps d'Orante perdant inſenſiblement la figure d'homme, devint poly, clair & brillant, capable de recevoir toutes ſortes d'images, & de les exprimer naïvement, ſi bien que dans le meſme temps on luy vit repreſenter tous les objets qui ſe trouverent devant luy. L'Amour qu'il depeignit avec ſon arc & ſon carquois, & tel qu'il eſtoit alors en parut tout ſurpris. Il s'approche avec admiration, il ſe regarde de tous coſtez, & remarque avec bien de la joye que depuis qu'il eſt au monde, il n'a rien veu de ſi beau ny de ſi charmant que luy.

Comblé de plaiſir & de gloire,
Il contemple ſon front d'yvoire,
Ses yeux étincelans & doux,
Ses yeux qui font trembler le plus ferme courage,
Et de qui le muet langage
Eſt le plus eloquent de tous.

Il voit de ſa bouche divine,

Les ris & la grace enfantine,
Dont luy-meſme il ſe trouve épris.
Il voit de ſes cheveux les treſſes vagabondes,
Qui mollement tombent par ondes,
Sur ſon teint de roſe & de lys.

Il voit de ſes plumes changeantes
Les couleurs vives & brillantes;
Il en admire les apas;
Et ſemble s'étonner en les voyant ſi belles,
Pourquoy l'on ſe plaint de ſes aiſles,
Juſqu'à vouloir qu'il n'en euſt pas.

TAYLOR INST. OXFORD

Il voit ſa trouſſe où ſont ſerrées
Ces petites fleches dorées
Qui par tout le rendent vainqueur:
Dont les coups font languir d'un aimable martyre,
Et dont quelque part qu'il les tire,
Il ſçait toujours fraper au cœur.

Le Dieu volage de Cithere,
Qui ſe mire & ſe con[illegible]

Eſt amoureux de ſon tableau ;
Et ſon cœur enflammé ſent un plaiſir extrême
Qui le rend la moitié plus beau
En voyant un autre luy-meſme.

Ainſi lorſque deux belles ames
Bruſlent de mutuelles flâmes,
L'amour en a plus d'agrément.
Il reſpand dans les cœurs une joye incroyable
Et jamais il n'eſt plus charmant
Que quand il trouve ſon ſemblable.

La ſatisfaction que receut l'Amour en ſe mirant fut ſi grande qu'elle diſſipa entierement le chagrin que luy avoit donné la mort d'Orante, ſur tout quand il le vit metamorphoſé de la ſorte : Parce qu'il jugea bien qu'il pourroit à l'avenir luy eſtre auſſi utile que jamais, & luy rendre en cet eſtat les meſmes ſervices qu'il en avoit receus durant ſa vie.

Ainſi finit l'hiſtoire que ce galant homme nous conta. Elle plut fort à la compagnie, & luy fournit un ample ſujet de converſation. Chacun fit ſa reflexion ſur l'aventure du malheureux Orante, & nous demeurerent d'accord

qu'il avoit eſté veritablement un grand faiſeur de portraits ; mais qu'il n'eſtoit pas arrivé neanmoins à la derniere perfection de ſon art, qui ne demande pas ſeulement une imagination vive & prompte comme la ſienne, pour dépeindre indifferemment toutes choſes, mais qui deſire encore un jugement ſolide, qu'il n'avoit pas pour ſçavoir faire le choix de ces meſmes choſes, & pour bien connoiſtre la belle maniere dont il les faut repreſenter : parce, dirent-ils, qu'en faiſant un portrait, ou quelqu'autre deſcription, il s'offre mille petites veritez, ou inutiles ou deſagreables que l'on doit ſupprimer ; qu'il s'en preſente d'autres qu'il ne faut toucher que legerement, & enfin que comme il n'eſt rien qui ne puiſſe eſtre regardé de pluſieurs biais, l'addreſſe principale de celuy qui travaille, eſt de les tourner toujours du plus beau coſté. Cette maxime fut appuyée par l'exemple de pluſieurs belles deſcriptions, & ſur tout de celles qui ſont dans Clelie, & dans Celinte, qui furent admirées de toute la compagnie, & deſquelles il fut dit d'une commune voix, que ſi juſques à ce jour elles ont eu peu de ſemblables, elles ſeront à l'avenir le modelle de toutes les autres.

LA CHAMBRE DE JUSTICE DE L'AMOUR.

IRis orgueilleuſe & cruelle
Je vais vous dire une nouvelle
Qui pourra bien vous affliger,
Mais qui n'eſt pas à negliger;
C'eſt que ce Dieu de qui l'Empire,
S'eſtend ſur tout ce qui ſouſpire,
Voulant corriger les abus
Que ceux qui levent ſes tributs
Commettent en leur exercice,
Fait une Chambre de Juſtice,

J'aurois continué ma Lettre en Vers, ſi je n'apprehendois d'eſtre trop long à l'achever, & ſi je ne ſçavois cependant qu'il vous eſt de la derniere conſequence d'apprendre promptement les particularitez de cette nouvelle, afin de mettre ordre à vos affaires.

Le courier de qui je l'ay ſceuë ne faiſoit que d'arriver du pays des Metamorphoſes, où il dit

que la chose s'est passée ainsi que je vous le vais dire.

Venus s'entretenant un jour avec son fils des affaires les plus importantes de son Estat, & le voyant en disposition d'escouter les remontrances qu'elle meditoit depuis long-temps, luy parla de cette maniere. Vous estes mon Fils le plus puissant des Dieux, tout le monde obeit à vos loix, & il n'est point de peuples si barbares qui ne vous reconnoissent pour leur Souverain. Mais tant que vos sujets seront aussi miserables qu'ils le sont, vous ne pouvez pas tirer beaucoup de gloire de la vaste étenduë de vostre Empire. Croyez-moy la grandeur d'un Monarque ne se mesure pas toujours à celle de son Royaume, & l'on regarde bien moins au nombre des sujets qui luy obeïssent, qu'à la felicité qu'il leur a procurée. Cependant on ne voit que des malheureux dans vos Estats; que des gens qui se plaignent sans cesse, qui gemissent, qui soupirent, & qui souhaitent la mort à tous momens pour estre delivrez de leurs peines. Dans le dernier voyage que j'ay fait à Amathonte, & aux autres terres de mon apanage, j'ay veu tant de miseres parmy le pauvre peuple, qu'il n'y a point de cœur qui n'en fust attendry. Je sçay tout cela, luy répondit l'Amour, & la liberté que je donne à tous mes sujets de m'addresser leur plainte, m'instruit assez de

l'estat où ils sont. Je sçay de plus qu'elle est la cause de leurs maux, & j'espere y remedier dans peu de temps. Mon Empire est sans doute le plus riche, & le plus agreable qu'il y ait au monde, on peut dire que c'est le pays des Jeux, des Ris, & des Plaisirs; & si tous les biens qu'il renferme estoient bien dispensez, le moindre de mes sujets pourroit disputer de sa felicité avec les Dieux: Tout le mal & tout le desordre ne vient que de l'injustice & de la mauvaise foy des personnes qui reçoivent mes droits & mes revenus. Vous sçavez que si je mets des impositions sur mes peuples, & si j'oblige tous les hommes, dés le moment qu'ils commencent d'entrer en l'âge de raison, de me payer quelque tribut, c'est plus pour leur propre utilité que pour la mienne; Que mon intention est que ces aimables & charmantes Personnes qui en font la recepte en mon nom, les distribuent à ceux que j'assigne sur elles, & qui par leurs services assidus, & leur exacte fidelité ont merité quelque recompense. En un mot que ce qu'elles reçoivent d'une main, elles le donnent de l'autre: cependant elles en usent le plus injustement du monde. Elles sont à la verité fort diligentes à recueïllir ce qui leur est deu, mais de tres-difficile convention à ceux qui ont quelque chose à leur demander. Il leur semble que tous ces

droits ne leur ſont payez que pour contenter leur vanité dereglée, & qu'elles ne ſont point tenuës d'en rendre compte. J'en ſçay qui ont receu pour une année plus d'un million de ſoupirs, de proteſtations, & de vœux qui n'ont pas encore ſatisfait à la moindre aſſignation, & à qui l'on arracheroit pluſtoſt l'ame du corps que d'en tirer un ſeul ſoupir. Elles ont une dureté effroyable, reprit Venus, & c'eſt une choſe honteuſe que des gens couchez ſur voſtre Eſtat depuis pluſieurs années, aprés mille ſervices rendus, & autant de ſolicitations inutiles, ſoient auſſi avancez que le premier jour & n'ayent encore rien touché. J'y mettray ordre, luy répondit l'Amour, & pour cet effet je veux eſtablir une Chambre ardente qui connoiſſe des abus & des malverſations qu'elles ont commiſes dans la recepte & deſpenſe de mes revenus. Et afin de mieux connoiſtre ce qu'elles ont volé, je les obligeray d'abord de rapporter un eſtat des biens qu'elles avoient avant qu'elles ſe meſlaſſent de mes affaires. Quelques-unes à la verité feront voir qu'elles ont eu en partage de la Nature deux beaux yeux, un beau teint, une belle bouche, une taille avantageuſe, & quelqu'autres talents ſemblables. Mais ces biens-là tous ſeuls ſont-ils conſiderables? Et que leur auroient ils rapporté, s'ils n'y avoient ajouſté mes charmes, & mes attraits, &

agréemens? Ils en auroient tout au plus retiré quelques loüanges froides & languissantes; telles qu'on en donne aux belles peintures, & aux belles statuës. Mais quand on examinera ce nombre infiny de soupirs enflammez, de fleurettes galantes, d'empressemens respectueux, de protestations tendres & passionnées, il faudra qu'elles demeurent d'accord que c'est en mon nom qu'elles en ont profité & qu'elles ne sont riches que de mes biens. Je veux ensuite pour mieux éclaircir la verité qu'il soit permis à toutes sortes de personnes de les dénoncer, & principalement touchant le commerce de billets, où je sçay qu'elles ont fait des gains incroyables; parce que bien loin d'en payer la valeur, elles les avoient presque pour rien, & encore sembloit-il qu'elles fissent beaucoup de grace à ceux de qui elles les recevoient.

Voila, belle Iris, ce que j'ay peu apprendre du Courrier qui avoit haste, & qui m'a dit que dans peu de jours il paroistroit une declaration qui nous instruiroit plus amplement de toutes choses.

Je vous avoüeray franchement que cette nouvelle m'a donné d'abord de la joye, & que je n'ay pû apprendre sans quelque plaisir, qu'on alloit ranger dans le devoir des gens qui n'avoient point de bornes ny dans leur vanité ny dans leur injustice. Sans mentir les

personnes de vostre sorte s'en faisoient trop accroire, & leurs grands biens leur donnoient un orgueil & une fierté insupportable. Si elles paroissoient au Cours, ou dans les assemblées, c'estoit toujours avec un tel éclat & une telle pompe, que les autres personnes de quelque qualité qu'elles fussent, n'osoient presque se presenter auprés d'elles, & n'auroient fait que de vains efforts pour les imiter.

Les Jeux, les Ris, les Charmes, les Appas,
Marchoient en foule sur leurs pas,
D'un air imperieux leur faisoient faire place
Au travers de la populace;
Mesme l'homme le plus puissant,
Pour les saluër s'empressant,
Humble & soûmis tenoit à grande grace
D'en recevoir un regard en passant.

Ce sera justice de les humilier un peu, de les faire souvenir de ce qu'elles sont, & de leur apprendre une fois que l'on ne vole pas l'Amour impunément. Ce n'est pas pourtant, belle Iris, que je n'en aye ressenty quelque douleur en vostre consideration, & que je ne souhaitasse bien vous servir en cette rencontre.

Depuis que j'ay sceu la nouvelle, je n'ay songé à autre chose qu'à trouver quelque expedient pour vous tirer d'affaire, mais je m'y voy bien empeſché ; Les deux moyens qui ſe preſentent d'abord, qui ſont de s'enfuir ou de ſe cacher, me ſemblent également mauvais; Le premier parce qu'il eſt defendu de ſe deſemparer ſous peine de conviction. Le ſecond parce que je ne le tiens pas poſſible, & en effet.

Iris où vous cacheriez-vous,
Ces yeux ſi brillans & ſi doux,
Cet air à nul autre ſemblable,
Cette bouche ſi remarquable,
Par les aimables agrémens
Qu'elle ſe fait à tous momens,
Et qui n'eut jamais ſa pareille,
Pour eſtre petite & vermeille.
Ces fines perles d'Orient,
Que vous decouvrez en riant.
Ces mains, ces belles laronneſſes,
Qui par mille tours de ſoupleſſes,
Qu'on ne pratique point ailleurs,
Ont volé mille & mille cœurs ;

Sitoſt qu'on les verroit paroiſtre,
Vous feroient par tout reconnoiſtre.

Outre cela vous n'ignorez pas, belle Iris, que voſtre portrait a couru en tant de lieux, & qu'on le voit en tant de cabinets, que vous ſeriez reconnuë entre cent autres par ceux-meſmes qui ne vous ont jamais veuë; Ainſi je croy que le mieux que vous puiſſiez faire, eſt d'attendre paiſiblement ce qui arrivera. Quelques-uns croyent que toute cette affaire ſe reſoudra en taxes, & que vous en ſerez quittes pour quelques paroles obligeantes, quelques douceurs & quelques petites amitiez; les autres aſſeurent que la choſe ira plus loin, & que l'on s'en prendra non ſeulement aux biens, mais aux perſonnes meſmes. Quoy qu'il en ſoit, je crains extremement pour vous; Car s'il faut que l'on ajouſte foy aux denonciateurs qui ne manqueront pas d'eſtre en grand nombre, de quels crimes ne vous trouvera-t'on point coupable. On verra que vous avez fait des exactions horribles dans tous les lieux où vous avez eſté; que vous y avez tiré juſqu'au dernier ſoupir, & que peut-eſtre pluſieus ont peri de miſere & de langueur dans les priſons, où par une inhumanité effroyable, vous les teniez arreſtez depuis pluſieurs années.

Par tout où vos yeux ont passé,
Ils ont fait un degast qu'on ne sçauroit comprendre;
Ils ont brusté, saccagé, fracassé,
Et de tout ce qu'ils ont pû prendre,
Les francs voleurs n'ont rien laissé.

Il est vray que de tant de gens qui peuvent déposer contre vous, il n'y en a point que vous deviez plus craindre que moy; non seulement parce qu'il n'y en a point qui sçache plus de vos nouvelles, mais aussi parce que j'ay peut-estre moy seul plus souffert de vostre cruauté que tous les autres, & que si je veux garder le silence quelque chose qu'on dise contre vous, on ne sçaura pas la moitié des maux que vous avez faits. Mais en verité j'auray bien de la peine à me priver du plaisir que j'aurois de declarer à toute la terre vos injustices & le nombre infini de vos larcins, veu principalement qu'on en promet le tiers au denonciateur. Voyez combien de paroles tendres, de protestations & de vœux vous seriez obligée de me fournir, & combien je serois heureux si je recevois de vous tant de biens: Neanmoins je vous promets de ne vous point deferer si vous voulez entendre à quelque composition honneste & vous accommoder avec moy. Je ne veux point me trop prévaloir de la conjoncture fa-

cheuſe où vous eſtes, & pour vous témoigner combien je ſuis raiſonnable, je me contenteray ſi vous me payez entierement de mes ſervices paſſez, & ſi vous promettez de me tenir compte à l'avenir de tous ceux que je vous rendray.

Quittez donc, belle Iris, cette rigueur extrême,
Qui rend l'Amour irrité contre vous;
Aimez autant que l'on vous aime,
Par un moyen ſi facile & ſi doux,
Vous faiſant juſtice vous-meſme,
Vous deſarmerez ſon courroux.

DISCOURS SUR L'ACQUISITION de Donkerque par le Roy, en l'année 1663.

SI l'on a dit autrefois de Carthage, qu'elle sembloit n'avoir esté bastie que pour la gloire des Romains; On peut dire que Donkerque a un destin semblable à l'égard de la France, & qu'elle nous a fourny une moisson toujours renaissante de victoires, & de triomphes. Mais si ces deux villes fameuses ont ce rapport ensemble, qu'elles ont toutes deux exercé long-temps la valeur des plus grands Heros, & donné lieu à des exploits qui vivront eternellement aussi bien que leurs noms, il y a cette difference entre elles que celle-là fut ruinée par ses vainqueurs, & que celle-cy est comblée de bienfaits par le Prince qui l'a conquise; que celle-là fut changée à une affreuse solitude, & que celle-cy va devenir une des plus florissantes villes du monde.

C'est l'avantage qu'il y a de tomber entre les mains d'un Prince qui fait toute sa gloire de la felicité de ses sujets; qui n'employe jamais ny le fer ny le feu que pour le salut mes-

me

me de ceux qui le forcent de s'en servir ; qui dans le plus fort de la guerre, n'a eu des pensées que pour la paix, & enfin qui n'aime à prendre des villes, que pour satisfaire à la belle ambition qu'il a de les rendre heureuses.

Aussi quand il paroit pour conquerir une seconde fois Dunkerque, qui nous avoit esté enlevée durant nos troubles domestiques, & dans un temps où la France estoit toute occupée à se défendre contre elle-mesme, il est constant que le noble desir de la gloire, qui flatte si puissamment le cœur d'un Prince jeune & vaillant, ne fut pas la plus forte passion qui le porta à cette entreprise. La paix qu'il vit au bout de la carriere, & qui devoit estre le fruit de la Victoire, fut le puissant motif qui l'attira. Ce fut pour parvenir jusqu'à elle qu'il donna la bataille, qu'il tailla ses ennemis, & qu'il se rendit maistre de la place.

Ce grand & genereux dessein de donner à ses peuples un bien qu'ils souhaitoient depuis tant d'années, ne luy permit pas de negliger aucune chose qui en pust avancer l'execution. Quelques forces qu'il eust, & quelque redoutable que soit une Armée lors qu'elle est animée de la presence, il crut qu'il estoit important d'avoir de son costé les Anglois, qui pour lors s'estoient rendus en quelque sorte les Maistres de la mer. Ce coup qui fut sans doute un

chef-d'œuvre de sa politique, ne servit pas seulement à conquerir Donkerque & les autres places de la frontiere, mais empescha peut-estre la perte de celles qui nous restoient; détourna l'orage dont la Guienne estoit menacée, par le secours qu'on eust donné à la rebellion, tourna contre nos ennemis les armes qu'ils marchandoient pour nous perdre; rompit tous leurs projets, & nous garantit d'un deluge de maux: qui estoit presqu'inévitable, s'ils nous eussent prévenus dans cette alliance.

Il est vray que pour satisfaire au traité, le Prince remit la place en des mains étrangeres, & qu'ayant pris pour sa part l'honneur de la Victoire, il laissa tout le profit à ses alliez. Mais comme son but principal n'estoit que d'affoiblir les Espagnols, & de leur oster une ville dont la possession les rendoit trop fiers, & les empeschoit d'entendre à des propositions raisonnables, il estoit assez doux de payer tous ces avantages du bien mesme de ses ennemis.

Mais qui peut asseurer que nostre Monarque à qui le Ciel a donné tant de lumieres ne prevît pas dés ce temps-là, ce qui vient d'arriver? Il connut sans doute que ce n'estoit pas une alienation qu'il faisoit, mais un simple dépost qu'il pourroit retirer aprés l'accompliſſement de son grand dessein. Que c'estoit un cimet qui devoit servir à la construction du Temple de la Paix, mais qui se pourroit facilement

oster, aprés l'heureux achevement de l'édifice, & qui seroit admiré de tous les maistres, bien qu'il deust d'abord blesser les yeux de ceux qui ignorent ce bel art de bastir, & qui ne pouvant pas demesler ce qui doit demeurer toûjours, d'avec ce qui n'est élevé que pour un temps, blasment souvent l'Architecte en l'endroit mesme où il a le plus montré sa suffisance.

Il faut avoüer neantmoins qu'il vit avec bien du regret passer sous une domination étrangere un Peuple qui auroit fait tout son bonheur de vivre sous son obeïssance, & sur tout qu'il ressentit une douleur tres-vive, & digne d'un Roy tres-Chrestien, lors qu'il penſa que les Catholiques auroient à obeïr à des Maistres qui ne l'estoient pas. Certes quelques asseurances qu'il eust qu'il ne leur seroit fait aucune violence en l'exercice de leur Religion, il eut bien besoin de se representer que ce depost si necessaire en cette conjoncture, estoit un acheminement à la Paix generale, que ce sujet d'inquietude qui regardoit un petit nombre de Catholiques donneroit le repos à toute la Chrestienté, & qu'il est enfin de la nature de tous les grands evenemens d'estre meslez de quelque desavantage pour les particuliers, mais qui est abondamment recompensé par l'utilité publique.

Dieu qui connoist le cœur des Rois, & que

voyoit les diuines intentions de sa Majesté, a bien monstré qu'il les approuvoit par les heureux succez qu'il leur a donnez. Il ne s'est pas contenté de nous accorder cette paix, si long-temps attenduë & si long-temps refusée à nos vœux : mais voulant finir la sainte inquietude qui restoit dans son ame & qui le solicitoit sans cesse de retirer le gage qu'il avoit donné, il luy en a fait naistre les moyens les plus glorieux qu'il pouvoit souhaiter, & l'a fait dans un temps où il ne sembloit pas que les causes secondes fussent encore disposées pour l'accomplissement de ce chef-d'œuvre.

Si l'on considere en effet que les Anglois qui viennent de quitter cette ville, sont ces mesmes Peuples qu'on a esté plus de cent ans à faire repasser la mer, & qui se sont maintenus avec tant d'opiniastreté dans ce Royaume, qu'ils eussent abandonné le leur plus volontiers que la derniere place qui leur restoit en celuy-cy. Si l'on considere, dis-je, que ces mesmes Anglois viennent de rendre une ville dont ils estoient paisibles possesseurs, & qui leur donnoit un passage chez nous, on verra bien que ce n'est pas là un pur ouvrage de la main des hommes ; que le doigt de Dieu y a touché, & que c'est luy qui a mis dans leur cœur ces dispositions favorables où nos negociateurs les ont trouvez.

L'extréme contentement que le Roy en a

teſmoigné & ſur tout la diligence incroyable dont il a preſſé cette affaire, montre bien qu'elle luy tenoit au cœur, & qu'elle avoit toujours eſté un de ſes plus ardens ſouhaits : mais ce qui doit cauſer une joye publique, c'eſt de remarquer dans cette noble impatience, qu'il veille continuellement au bien de ſes ſujets, & que le deſir de les rendre heureux fait ſa plus grande inquietude.

Qui n'euſt penſé qu'un jeune Prince aprés avoir donné tant de marques de ſa valeur durant la guerre, & tant de preuves de l'amour qu'il a pour ſes Peuples, en leur donnant la paix, ne vouluſt enfin gouſter les charmes du repos, & joüir pleinement du fruit de ſes victoires? Ne pouvoit-il pas ſans peril ſe delaſſer de ſes travaux à l'ombre des palmes & des myrthes, & laiſſer aller quelque temps les affaires à la puiſſante impreſſion qu'elles ont receuë de ſa main? Mais il ne connoiſt que trop que ſi la valeur & la force ſont des vertus qui font les Heros, la vigilance eſt celle qui fait les bons Princes, & qui en eſt le veritable caractere. Il ſçait que ſi les Peuples peuvent ſe repoſer quelquefois, ceux qui les conduiſent doivent veiller toujours ; qu'ils ſont les Pilotes de leur Eſtat dont ils ne quittent jamais le timon ; & qui pendant que les matelots dorment, ſe conſeillent avec les aſtres.

Ceux qui ont dit que les bons Princes eſtoient

l'ame de leurs Estats, ont voulu faire entendre deux choses bien considerables ; l'une qu'ils doivent avoir en eux-mesmes le principe de leur mouvement, & communiquer ensuite la vie & l'action aux membres du corps politique, & l'autre qu'il faut non seulement qu'ils se donnent tous entiers au soin general de leurs Royaumes, mais que par une vigilance heroïque ils s'appliquent immediatement eux-mesmes aux choses les plus particulieres ; & qu'ils soient, s'il se peut, comme l'ame, tous entiers en chaque partie. S'il y eut jamais un Monarque qui possedast cet avantage en un parfait degré, c'est sans doute celuy que le Ciel a donné à la France. Personne n'a jamais regné par soy-même plus souverainement ; la source de l'autorité est toute entiere en luy ; il voit, il entend luy-mesme toutes choses : mais s'il est veritablement l'ame de son Royaume par cette vertu agissante qui se meut d'elle-mesme & n'est meuë de personne, il l'est encore plus admirablement par sa vigilance qui le fait s'appliquer à cent affaires differentes tout à la fois, & qui le rend present presque en mesme temps en tous les lieux où l'utilité publique l'appelle.

Quoy qu'il se trouve occupé à regler le dedans de son Royaume, & que là il s'employe tantost à reparer les parties foibles que le travail a trop attenuées, tantost à retrancher l'ex-

ces des alimens à celles qui sont trop fortes, & qui pechent par trop de repletion, bien qu'un nombre infini d'affaires l'environnent de toutes parts ; à peine a-t'il avis de ce qui se passe sur la frontiere, qu'il y est aussi-tost en personne. Les injures du temps & l'inclemence de la saison ne peuvent arrester l'ardeur de son zele. Il s'y transporte tout entier, & l'on le voit paroistre dans Dunkerque avec le mesme éclat, & la mesme pompe, que s'il faisoit son entrée dans la Capitale de son Royaume.

Il ne faut pas s'imaginer que cette vigilance heroïque consiste dans le seul mouvement impetueux qui vient de la vigueur de l'âge, & de la chaleur du sang. Ce feu subtil qui agite le cœur des jeunes gens, ne les porte avec rapidité qu'à la recherche des plaisirs ; leur diligence ne paroist qu'à passer promptement d'un divertissement à un autre, & si cette malheureuse activité n'est pas un vice en elle mesme, elle est ce qui y mene presque toujours.

Aussi la vigilance veut-elle quelque chose de plus que de la promptitude & de la chaleur ; il luy faut du bon sens & de la prudence, elle ne demande pas moins de la maturité des vieillards, pour bien choisir l'objet qu'elle recherche, que la vigueur des jeunes gens, pour le poursuivre avec ardeur, & c'est mesme cette maturité de jugement, & cette prudence qui luy donnent la nature & le nom de vertu.

Si nous considerons ce que le Roy vient de faire, nous trouverons sans doute que si la diligence presqu'incroyable dont il a usé, merite nostre admiration, les justes & pieux motifs qui l'y ont porté sont mille fois encore plus dignes de loüange.

Ce n'est point le desir de porter plus loin les limites de son Royaume, puis qu'en signant la Paix, il a renoncé volontairement à tant d'autres moyens qu'il en avoit par la guerre & par la force ouvertes.

Il est persuadé que la grandeur d'un Monarque, se mesure bien moins à celle de son Estat, que la felicité de ses Peuples; & c'est cette felicité qui est le seul & digne objet de sa vigilance. Il veut que si Donkerque a eu le regret quelque temps de se voir soumise à une puissance estrangere, elle se rejoüisse desormais de vivre sous la sienne. Il veut pour repater le dommage qu'elle a receu, la combler de tant de graces, & de tant de bienfaits, que son bonheur soit envié de tous ses voisins: mais ce n'est pas la seule utilité de cette ville qu'il a considerée, il a travaillé pour le bien de toute la France; puisque d'une Place par où la guerre & tous les malheurs qui la suivent, pouvoient entrer dans ce Royaume, il en a fait un passage par où l'abondance s'y répandra de toutes parts. Au lieu des vaisseaux de guerre chargez de canons, & de soldats qui pou-

voient entrer dans son port, on n'y verra surgir que des navires marchands, qui étalleront sur son rivage les riches dépoüilles de l'un & de l'autre Monde: de sorte que toute la Terre sera contrainte de confesser que comme elle n'a point de Prince plus accomply, ny plus digne de commander que LOVIS quatorziéme; Elle n'a point aussi de Peuples plus heureux que ceux qui vivent sous son obeïssance.

LE PARNASSE POUSSÉ A BOUT.

A Monsieur Chapelain.

JE suis au desespoir de n'avoir pû rien faire sur la Conqueste de la Franche-Comté. J'ay medité, j'ay invoqué, mais inutilement, & il n'a pas plû aux Muses de m'aider de la moindre de leurs inspirations. Cela, Monsieur, vous estonne sans doute, vous qui les avez toujours éprouvées si civiles, & si favorables en toutes rencontres; mais vous serez encore plus étonné quand vous sçaurez les diligences que j'ay faites auprés d'elles.

Aussi-tost que j'eus appris la nouvelle de cette merveilleuse Expedition, je formay le dessein d'en chanter la gloire selon mes forces, & de tenir ma partie dans ce grand concert de loüanges qui retentit par toute l'Europe.

Je me recueillis donc & taschay de former une idée generale de toute l'action, j'y trouvay bien de la difficulté, & je vous avouë que l'amas de tant de circonstances glorieuses qui l'accompagnent, ne peut tenir dans l'étenduë de mon imagination. Je ne perdis pas neanmoins courage, & je crus que j'en viendrois à

bout avec le secours des Muses que j'appellay, conjuray par tout ce qu'il y a de plus sacré sur le Parnasse : mais elles ne vinrent point, & je ne pus faire un seul vers qui me satisfist. Pour m'éclaircir de ce qui pouvoit obliger ces aimables sœurs à m'abandonner ainsi au besoin, elles qui ne viennent que trop souvent me trouver d'elles-mesmes, & quelquefois jusques dans mon lit, où elles m'empeschent de dormir fort mal-à-propos, je montay au Parnasse en intention de me plaindre, & mesme de les quereller. Il seroit inutile de vous dire icy par quel chemin j'arrivay sur cette montagne ; puisque c'est vous-mesme, Monsieur, qui me l'avez montré, ainsi qu'à beaucoup d'autres qui ne le reconnoissent pas comme moy. Je trouvay les Muses fort embarassées, & comme elles ne croyoient pas estre entenduës d'aucun Mortel, elles s'entredisoient franchement qu'elles estoient poussées à bout, & que le Roy en leur donnant trop de matiere, les reduisoit dans une impuissance où elles ne s'estoient point encore trouvées depuis qu'il y a des Heros sur la Terre. Dans ce moment Calliope m'aperçut, & je m'approchois pour luy parler, lors qu'élevant un peu les yeux, elle vit la Victoire qui s'avançoit à tire d'aisles, & qui venoit comme moy luy demander des vers. Les Muses sont assurément belles, & je ne me repens pas de les servir : mais en verité

il y a une grande difference de leur beauté à celle de la Victoire telle qu'elle me parut alors; il sortoit de ses yeux brillans, de ses ailles dorées, & de toute son illustre personne une lumiere si vive, & si douce que tout le Parnasse en fut éclairé & tressaillit de joye. Calliope dans l'impatience de sçavoir au vray les grandes nouvelles dont elle estoit en peine luy parla de cette maniere.

Fille de la Valeur, & Mere de la Gloire,
Unique amour des Demi-dieux,
Et de tous leurs travaux le prix delicieux:
Illustre, & charmante Victoire,
De grace, dites-nous, ce que nous devons croire
Du bruit qui s'épand en tous lieux.
La diligente Renommée,
Qui vient de passer dans nos bois,
Pour LOUIS de zele animée,
Nous a raconté tant d'exploits,
Tous si fort au dessus de ceux, dont autrefois
Elle a dans l'Univers la nouvelle semée,
Que nous doutons un peu, si la Nymphe aux cent voix,
Avec trop de chaleur ne s'est point exprimé

Elle dit qu'en dix jours des plus courts, des plus
froids,
LOUIS a rangé sous ses loix
Une Province toute entiere,
Et que de la meſme maniere,
Que ſi dans ſes Eſtats il avoit fait un tour,
Ou qu'il n'eût achevé qu'un combat de barriere,
Il retourne ſans bruit dans ſa paiſible Cour.
Sur le marbre éternel du Temple de Memoire,
Où de tous les Heros qu'éclaira le Soleil,
Se lit en lettres d'or ou la fable ou l'hiſtoire,
Nous ne voyons rien de pareil.
Meſme nos jeunes Sœurs, dont le ſtile agreable
S'occupe à faire des Romans,
De peur de violer la loy du vray-ſemblable
N'oſeroient avancer de tels evenemens.
Je ſçay que de LOUIS la valeur admirable
A rendu deſormais toute choſe croyable;
Mais d'un fait ſi prodigieux,
Qui remplit de merveille & la Terre & les Cieux,
Je vous dis, aimable Victoire,
Que c'eſt, vous ſeulement que nous en voulons
croire.

La Renommée, mes cheres sœurs, répond la Victoire, vous a dit la verité, & si vous avez quelque chose à luy reprocher, c'est que n'ayant pas esté presente à toutes les belles actions qui se sont faites, à cause de son employ qui l'oblige d'en porter la nouvelle de tous costez, elle aura oublié sans doute à vous informer de plusieurs circonstances memorables qu'il est important que vous sçachiez, pour les apprendre à la Posterité; c'est pour cela que je viens moy-mesme vous en faire le recit, moy qui ne m'éloigne jamais de LOUIS tant qu'il est sous les armes. Ecoutez moy donc, s'il vous plaist, & preparez-vous à faire des vers dignes de ce que vous allez entendre.

A l'ombre des Lauriers que durant la Campagne,
LOUIS le plus grand des Heros,
Acueillis de sa main dans les champs de l'Espagne,
Je goustois les douceurs d'un glorieux repos.
Là, songeant que devois l'Hégale couvrieuse,
Par trois fois dans les Cieux fournir sa carriere,
Avant qu'il se remist au dur mestier de Mars,
J'attendois le retour de la saison premiere,
Pour suivre avec ardeur ses victorieux estendars.

Je ne sçay, poursuivit la Victoire en sou-

riant, si c'est l'air du Parnasse qui me fait rimer, mais ces vers me sont échappez sans peine, & je prevoy même que quelque temerité qu'il y ait d'en user ainsi en presence des Muses, il m'arrivera plus d'une fois d'en faire pour peu que la rime se presente.

Je goustois, dis-je, le repos & attendois à faire mon devoir que le temps en fust venu, lorsque je vis nostre Heros qui endossoit le harnois. La saison me fit croire que c'estoit une mascarade ou un carrousel qu'il vouloit faire, & que j'en serois quitte au plus pour un prix de course de bague que j'aurois à luy preparer.

Mais le son vigoureux des tambours bruïssans,
Joint aux cors enrouez des trompettes aiguës,
Qui des ames moins resolues,
Ont fait plus d'une fois des Lions rugissans:
L'ardeur des chevaux hennissans,
L'odeur de la meſche allumée,
Des soldats réjouis la valeur enflammée,
Le lourd attirail du canon,
Et le tumulte affreux d'une puissante armée,
Que pour vaincre ou mourir un Heros,
Marche de courage animée,
Me fit connoître assez que c'estoit tout de bon.

Je pris aussi-tost mon vol vers l'endroit où je jugeay que devois estre le rendez-vous, m'imaginant bien que je n'y serois pas long-tems sans employ; je n'eus jamais tant de joye que de voir les troupes dans le bon ordre où elles estoient rangées. J'en fus surprise, quoy que celles où je prens party, soient ordinairement bien disciplinées. J'y remarquay un respect, & une obeïssance pour les Chefs qui n'est pas concevable, un amour pour le mestier & pour la gloire qui me charma; & sur tout un desir ardent de combattre, joint à une esperance de vaincre aussi ferme que si je les eusse déja couronnez. Aprés quelques jours de marche on découvrit les murs de Bezançon, & les troupes s'en estant approchées à une distance raisonnable, s'arresterent pour commencer les travaux du siege. La Terreur qui avoit marché toujours à la teste de l'armée ne s'arresta pas, mais passa outre, & entra dans la ville, où se saisissant du cœur de tous les habitans, elle ne contribua pas moins à la prise de la place par les alarmes qu'elle donnoit au dedans, que la Valeur mesme par les assauts qu'elle livroit au dehors. De là elle courut dans toutes les villes de la Province, & y fit elle seule plus de progrez que cent mille hommes n'auroient sceu faire. Je ne l'ay jamais veuë s'acquitter si bien de son devoir; C'est tout vous dire, qu'elle alloit aussi vîte

que la Renommée & que rien preſque ne luy reſiſtoit.

Bezançon s'eſtant rendu, on tira vers Salins; qui ne fit gueres davantage de reſiſtance. De Salins on alla à Dole, où il ſe trouva un vaillant & intrepide Gouverneur digne de ſervir le Maiſtre qu'il refuſoit d'avoir. Les troupes inveſtirent auſſi-toſt la Place & commencerent les travaux. Dans ce meſme temps il me ſembla que les forces de l'Armée s'accrurent tout à coup de la moitié. Les cris de joie que j'entendis de tous coſtez me firent connoiſtre que ce changement prodigieux eſtoit un effet de la preſence de Louis qui arrivoit avec toutes les vertus d'un Monarque, d'un Conquerant, & d'un Heros.

Quand toute la fleur de la Grece
Autrefois d'Aulide partit,
Pour Ilion qu'Elle abbatit,
On remarqua moins d'allegreſſe.
L'Euphrate vit moins de valeur,
Moins de cette noble chaleur
Qui brave les dangers & fait tout entreprendre
Lorſque ſes bords furent couverts
Des fameux Combattans que menoit Alexandre,
Et qui ſous ſes drapeaux conquirent l'Univers.

Ce fut devant cette place que je vis l'abregé de toutes les vertus militaires, en la personne de ce Prince inimitable, soit à supporter les fatigues du cheval, & des veilles, aprés une marche la plus penible qui se soit jamais faite; soit à donner jusqu'aux moindres ordres dans toute l'Armée, avec une prudence & une activité inconcevables; soit à se trouver aux occasions, quoy que perilleuses, où il jugeoit que sa presence seroit utile. Je vous avouë qu'il me fit trembler plus de quatre fois, sur tout lors qu'estant à decouvert aux pieds des murs pour voir, & animer ses troupes à l'assaut, je le vis exposé entierement à l'artillerie des assiegez. Il est vray que dans le mesme temps je vis une action qui me donna bien du plaisir. Une compagnie de ses Mousquetaires sortant d'un fonds où elle estoit en seureté se montra sur une éminence pour attirer sur elle les coups des ennemis, & à l'exemple du brave Chef * qui la conduisoit, courut avec ardeur, & avec joye, où le peril estoit le plus grand pour diminuer par cette diversion celuy où elle voyoit son Prince.

Des Abeilles ainsi la vaillante milice,
Au fort d'un assaut dangereux,
Pour leur Prince trop valeureux,

* M. Colbert de Vandieres.

En affrontant la mort signale son service.
On les voit, luy faisant un rempart de leurs
corps,
Malgré des Ennemis les funestes efforts,
En attirer les traits sur elles;
Et pleines d'un courage invincible aux combats,
Par mille blessures mortelles,
Chercher un glorieux trepas.

Cependant, l'attaque se faisoit si vigoureusement & si avantageusement de tous costez, que je ne sçavois presque où aller pour avoir à me trouver par tout. Un drapeau que les ennemis avoient planté par bravoure sur une demy-lune, fut emporté par une autre bravoure plus veritable & plus effective.* Entre tant de vaillans Guerriers qui se faisoient remarquer par leur courage, & par des exploits dont le moindre meriteroit l'occupation de tout le Parnasse; j'en apperceus** un que je connois il y a long-temps, & que j'eus neanmoins quelque peine à reconnoistre, non point à cause qu'il estoit dans le plus fort de la meslée, ayant accoustumé de l'y voir: mais parce qu'il me parut encore plus brave, & plus ardent au combat qu'il ne l'avoit jamais esté. Car enfin il me sembla autant élevé

* M. le Marquis de Villeroy. ** Monsieur le Prince.

au dessus de luy-mesme, que jusqu'icy il l'a esté au dessus des autres. Je connus que l'œil du Maistre produisoit cet effet merveilleux, & augmentoit dans son ame le beau feu dont il estoit animé.

Ainsi quand l'Aigle carnaciere
Va livrer à sa proye un combat furieux :
Si le brillant Astre des Cieux,
De ses puissans rayons luy frappe la paupiere,
La vive ardeur de la lumiere
Redouble de son cœur le courroux glorieux ;
Et l'on voit éclatter son audace guerriere,
Par le feu qui sort de ses yeux.

Les assiegez que la Prudence n'avoit pas abandonnez, demanderent à parlementer, & se rendirent aux conditions que l'on voulut. Il ne restoit plus que Grey à reduire, ce qui n'arresta pas long-temps les armes de nostre Heros. Car cette place s'estant contentée de l'honneur qu'on luy fit de l'investir, de l'assieger, & de dresser la batterie, ouvrit les portes à son Vainqueur, & mit fin à la plus belle, la plus prompte & la plus surprenante de toutes les conquestes. Voilà, mes cheres sœurs, le recit que j'avois à vous faire ; c'est

à vous maintenant de donner à cette expedition si merveilleuse les louanges qu'elle merite.

La Victoire ayant finy son discours, les Muses demeurerent long-temps dans le silence, & Calliope la regardant avec étonnement & avec joye luy parla de cette sorte :

Qu'heureuses sont vos destinées
De suivre ce Heros dans son rapide cours!
Pendant qu'il nous faut dix années
Pour dire les Exploits qu'il a faits en dix jours.
La grave Polymnie a creu le devoir prendre,
Pour répondre au sujet & se mieux faire entendre,
D'un ton encor plus élevé,
Qu'elle ne fit pour Alexandre,
Quand sur les bords de l'Inde on le vit arrivé :
Mais sa lyre sçavante est tellement tenduë,
Que déja plus de quatre fois,
Sous le doux effort de ses doigts,
La chanterelle s'est rompuë.
Pour toucher dignement & de l'air qu'il le faut,
Une chanson si peu commune,
Je doute qu'elle en rencontre une,

Qui puisse monter assez haut.
Quand il n'estoit que comparable
Aux Heros des siecles passez,
L'entrepriſe estoit raiſonnable.
Et les vers faits pour eux avec ſoin ramaſſez,
Pour peu que ſous la lime on les euſt repaſſez,
Nous tiroient galamment d'une affaire ſemblable.
Aujourd'huy ce n'eſt plus aſſez ;
De ce Roy ſans égal, l'idée inconcevable
Veut des vers bien plus forts, & bien mieux
compaſſez.
De plus quel moyen de ſuffire
A tant de fameux nourriſſons
Qui nous demandent des chanſons,
Et qui tatonnant ſur leur lyre,
Ne peuvent rencontrer d'aſſez vigoureux ſons.
Déeſſe, cependant, gardez-vous bien de croire
Que nous voulions nous excuſer,
Ny que tout ce diſcours tende à vous refuſer
Ce que l'on doit à voſtre gloire ;
Nous allons commencer nos merveilleux concerts,

pouſſé à bout.

Pour l'Auguſte LOUIS, des Her

Et ſur les aiſles de nos vers,

Porter ſa loüange immortelle

Dans tous les coins de l'Un

La Victoire remercia les Muſ
meſſe qu'elles luy faiſoient, & l
quittant qu'elle n'oſoit pas de
long-temps en leur compagnie
Louis n'euſt beſoin d'elle, aya
ſa derniere expedition qu'il n'y a
temps ni de ſaiſon où elle ne d
preſte, & ſur ſes gardes. Si-toſt c
quittées, Terpſicore, Polymnie
demanderent à Calliope comm
tendoit de promettre ce qu'elle
ne pouvoir pas tenir, à quoy
qu'il avoit bien fallu ſe défaire l
de la Victoire ; & que ſi ce le
honte de ne pouvoir rien faire d
né à l'action qu'elle propoſoit
matiere de leurs vers, ce leu
core une bien plus grande de
bliquement. Pour moy qui com
que les Muſes eſtoient trop o
m'écouter, je me le tins pour d
qu'il eſtoit de la prudence de
refus en face, je quittay la ſai
& m'en revins dans ce bas mon

de rien n'eust esté. Voila, Monsieur, mon avanture dont j'ay crû devoir vous faire part; afin que vous sçachiez que je n'ay point manqué de zele, & qu'il n'a pas tenu à moy que je n'aye celebré dignement la grande & admirable Conqueste de la Franche-Comte. Je suis,

MONSIEUR.

Vostre &c.

A MONSIEUR

A MONSIEUR CONRART,

Conseiller Secretaire du Roy.

MONSIEUR,

De toutes les Epistres du Chancelier de l'Hospital, je suis persuadé que celle-cy est la plus belle, & qu'elle doit estre regardée, comme son Chef-d'œuvre, quelque applaudissement qu'on ait donné aux autres : Cependant, Monsieur, je vous avoüeray que la beauté de l'ouvrage n'a pas esté ce qui m'a engagé principalement à le traduire : mais bien la consideration du sujet, & le plaisir qu'on ressent de voir dans les auteurs des siecles passez, l'image des choses de son temps. Lorsque j'ay jetté les yeux sur le portrait que cet illustre Chancelier fait d'un bon Prince ; j'ay eu tant de joye de remarquer que nous possedions en nos jours, ce qui n'estoit que l'idée & le souhait de ce grand homme, que je n'ay pû m'empescher de mettre en nostre langue ces endroits admirables qui ne semblent pas moins des propheties de ce que nous voyons, que des instructions pour un jeune Prince.

Vous ſçavez, Monſieur, que ce fut par là que je commençay, & que cet eſſay vous ayant plû vous me donnaſtes le courage de pourſuivre: J'apprehendois que le ſtile n'en fuſt un peu trop ſimple, & trop familier; mais depuis que j'eus remarqué qu'il vous agréoit, j'ay eu l'eſprit en repos de ce coſté-là. Vous m'avez, Monſieur, entierement confirmé dans la penſée où j'eſtois que le genre epiſtolaire, & ſur tout cette ſorte de Poëſie, qu'on appelle Diſcours, tels que ſont ceux d'Horace, devoit affecter le ſtile mediocre, ſi loüé des Anciens, ſi facile en apparence, & ſi difficile en effet. Ceux qui aiment paſſionnément les expreſſions emphatiques & les figures ſurprenantes, & à qui le galimatias meſme ne déplaiſt pas, parce qu'il reſſemble au ſtile ſublime & magnifique, auront de la peine à gouſter cette verité, & attribuëront toujours à foibleſſe le ſoin qu'on aura eu de ſe tenir dans les bornes d'une mediocrité raiſonnable: mais aſſeurément ceux qui s'y connoiſſent mieux, ceux qui ne regardent pas moins au bon ſens de la poëſie qu'à l'éclat de la diction, & qui ſçavent que les paroles ſont aux penſées, ce que l'or eſt aux pierreries dont les bons ouvriers n'employent que le moins qu'ils peuvent, & qu'autant qu'il en faut préciſément pour les mettre en œuvre; ceux-là, dis-je, en feront un jugement plus avantageux

& le vostre, Monsieur, m'en est une asseurance indubitable. Je ne prétens pas que je me loüe d'avoir atteint à cette mediocrité si souhaitable & si recherchée; il faut plus de force que je n'en ay pour y arriver, & sur tout pour s'y maintenir: mais je prétens qu'on ne doit pas me blasmer si je me la suis proposée, & si quelquefois j'ay refusé de m'élever pour ne me pas escarter de cette route moyenne que j'ay choisie. Quoy qu'il en soit, Monsieur, c'est à vous d'en répondre & de garentir pour bon l'ouvrage que vous avez approuvé pour moy. Il ne me reste autre chose à faire qu'à vous l'offrir & à vous supplier de le recevoir comme une marque de la passion avec laquelle je suis,

Vostre, &c.

TRADUCTION,

D'UNE EPISTRE

DU CHANCELIER DE L'HOSPITAL

Au Cardinal de Lorraine.

Sur le Sacre de François II. & sur la maniere dont il doit gouverner son Royaume.

D'Un heros incomparable & descendu des Cieux

On a sacré le Prince, ainsi que ses Ayeux,
Qu'une telle Onction eslevant son courage,
Luy soit d'un regne heureux le fortuné presage,
Et que sa belle vie en son paisible cours,
Du sage & vieux Nestor, puisse égaler les jours:
Qu'il fasse, cependant, durant son premier âge,
Du bel art de regner l'illustre apprentissage
Sous de tels gouverneurs, que pour leurs bons conseils,
Aucun siecle avant nous n'en ait veu de pareils;

Non pas mesme celuy que Thetis, entre mille,
Choisit heureusement pour enseigner Achille;
Qu'il apprenne sous eux, des arts le plus prisé,
Mais des arts le plus long & le plus mal-aisé:
Qu'il mette tous ses soins à regir ses provinces,
Sans vouloir envahir celles des autres Princes.
Que des Rois ses voisins il se voye honoré,
Qu'il soit de leurs sujets comme un Dieu reveré,
Qu'il soit choisi par eux arbitre de leurs guerres,
Et de tous les debats qu'ils auront pour leurs
Terres:
Qu'il aime à preferer le solide au brillant,
Et le beau nom de Juste à celuy de vaillant;
Qu'il n'ait que de l'horreur pour ces vains noms
de gloire
Qu'on acquiert dans le sang d'une affreuse vic-
toire,
Que coustent tant de morts, & qui ne sont donnez
Que pour un nombre affreux de païs ruinez,
Qu'exempt de toute feinte, & de toute foiblesse,
Mesme à ses ennemis il garde sa promesse.

Et qu'enfin le premier, il ne parle jamais
De terminer la guerre, ou de rompre la paix.

On n'a point du Sauveur un disciple fidele,
Si son ame a quelque trait de ce divin modele,
Et celuy qui des Rois doit mieux estre imité,
Est l'amour excessif qu'aux siens il a porté,
Qu'un Roy dans, pour son Peuple, ait un amour sincere
Tel que pour ses enfans le reste un bon Pere;
Qu'il soit prompt à punir les crimes averez,
Mais qu'il differe un peu, s'ils sont mal asseurez:
Que selon l'équité les affaires jugées,
Par son ordre absolu ne soient jamais changées,
Que les grands Criminels justement condamnez,
Subissent la rigueur des tourmens ordonnez,
Et que les saintes Loix une fois establies,
Par sa facilité ne soient point affoiblies.

S'il trouve que l'Eglise ait besoin de Prelats,
Ou qu'il faille nommer de nouveaux Magistrats,

Que long-temps en luy-meſme il voye & conſidere
Qui remplira le mieux ce digne miniſtere ;
Sans égard au credit, moins encore à l'argent
Qu'en offre le plus riche ou le plus diligent :
Mais que ſuivant les loix du vieil & bon uſage,
Avant qu'à rien encor ſa parole l'engage,
Il propoſe les noms, & s'informe en tous lieux
De ceux ſur qui d'abord il a jetté les yeux :
Et qu'alors il écoute, afin de mieux élire,
Ce que pour ou contr'eux chacun viendra luy dire :
Le temps qu'à ſe reſoudre il aura differé,
Luy permettra de faire un choix plus aſſeuré,
Et de ne pas ſentir le regret incroyable
Que produit une erreur qui n'eſt plus reparable :
Que l'on voit peu de Rois qui ne ſe ſoient trompez,
Pour trop aveuglément s'eſtre préoccupez,
Et qu'il eſt mal-aiſé que toujours leur prudence
Diſcerne heureuſement le vray de l'apparence :
Puiſqu'enfin dans le Trône où le ciel les a mis ;
Parmi tant de flatteurs ils ont ſi peu d'amis !

Cependant il eſt vray qu'au jour épouventable
Où de tout l'Univers le Juge inexorable,
D'un œil plein de courroux verra ſous meſmes
Loix
Trembler également les peuples & les Rois:
Ceux dont les fronts ſacrez ſont ceints de dia-
deſmes
N'auront pas ſeulement à répondre d'eux-meſ-
mes:
Mais des Juges pervers, mais des mauvais
Prelats,
Et de tous ceux enfin, à qui dans leurs Eſtats
Par d'injuſtes motifs, ou bien par ignorance,
Ils auront confié la Royale puiſſance.
Ces Princes malheureux, rongez d'un vif ennuy,
Se verront tourmentez pour les crimes d'autruy,
Ou confeſſons pluſtoſt que de leurs propres crimes
Ils ſouffriront alors les peines legitimes;
Puis qu'ils devoient prévoir ſi ceux qu'ils ont
choiſis
Pour eſtre avec honneur aux tribunaux aſſis,

Ou qu'ils ont appellez aux sacrez ministeres,
Répondroient dignement à leurs saints caracteres.

Or il ne suffit pas pour ces nobles emplois,
De posseder à fonds la doctrine des loix,
Ou de faire éclatter une vaine science:
Il faut de bonnes mœurs & de la conscience;
Il faut soigneusement rendre justice à tous,
Aux petits comme aux grands estre équitable & doux,
Des revenus sacrez faire un parfait usage,
En aider l'indigent, dont ils sont le partage;
Et se monstrer pourveu des rares qualitez,
Qui doivent soustenir ces grandes dignitez.
Car à quoy sert l'éclat d'une haute naissance,
Et le faste pompeux d'une vaine eloquence;
Si l'illustre Prelat n'a point de pieté,
Si le Juge sçavant est sans integrité;
Et si tous deux poussez d'une égale avarice,
L'un vend les dons du Ciel, & l'autre la justice?
Ny celuy qui pourvoit, ny ceux dont on fait choix

Ne doivent profiter de ces ſacrez emplois.

Des grands biens qu'il poſſede & de ceux que
luy donne
A prendre ſur les ſiens le droit de la Couronne,
Le Roy ſe monſtrera juſte diſpenſateur :
Et ſans en faire part à l'indigne flatteur ;
Sçachant qu'il doit à Dieu compte de ſes finances,
Il ne les employera qu'en d'utiles deſpenſes.
Il ſçaura retrancher par de ſages Edits
Le luxe des feſtins, le luxe des habits :
Et voyant les impoſts dont les dernieres guerres
Autant que le fer meſme ont deſolé ſes terres,
Maintenant qu'en tous lieux regne une heureuſe
Paix,
Il en moderera l'inſupportable faix ;
Il fera trébucher ces infames ſangſuës
Que des troubles paſſez le deſordre a conceuës,
Qui du peuple malade ont épuiſé le flanc,
Mais qui ne doivent plus s'engraiſſer de ſon
ſang.

Assez & trop long-temps cette cruelle en-
geance,
D'une langueur mortelle a consumé la France;
Le Prince, de ses biens n'a que la moindre part,
Et par leurs mains à peine il en reçoit le quart.
De ces voleurs publics, dont le nombre effroyable
Pille de toutes parts le peuple miserable;
On ne peut reprimer l'infame avidité,
Avec trop de rigueur & de severité:
Mais pour exterminer cette race maudite,
Et que toute faveur leur estant interdite
On ne deguise point leurs crimes malheureux,
Chacun doit éviter leurs presens dangereux;
Sur tout ceux qu'on commet à juger leur offense,
Et qui pour les punir ont en main la puissance,
Puisqu'il n'est point de cœur si remply de vertu
Qui frappé de traits d'or n'en demeure abbatu;
Et d'ailleurs que ce don n'estant point legitime,
En partageant la proye on partage le crime.
Quand ton discours flateur excuse auprès du Roy
Celuy dont les presens ont corrompu ta foy,

Et que malgré les loix, ton credit luy fait rendre
La place d'où n'aguere on l'avoit fait deſcendre;
Que fait l'injuſte employ de ton autorité,
Sinon qu'il vole encore avec impunité?
Mais quand loin de blaſmer ſon avare licence,
Tu pretens que ſes ſoins meritent recompenſe,
Et que le grand amas du bien qu'il a ravi,
Montre qu'il a du zele & qu'il a bien ſervi,
Le dis-tu ſans rougir? mais quittons ce langage,
Moy-meſme je rougis d'en dire davantage,
Ainſi donc que le Roy faſſe tous ſes efforts,
Pour en de dignes mains remettre ſes treſors:
Qu'à cette fonction peu de gens il appelle:
Mais de ceux dont le cœur ſoit reconnu fidelle;
Le nombre en eſt petit, & les plus vertueux
Ont encore beſoin que l'on veille ſur eux.

Par d'injuſtes moyens que l'avarice invente,
Qu'il ne ſouffre jamais que ſon treſor s'augmente;
Que de crimes d'Eſtat méchamment ſuppoſez,
Ses fideles ſujets ne ſoient point accuſez:

Et qu'à son favory qui conspire leur perte,
Leur dépoüille trop tost par luy ne soit offerte;
Puisqu'enfin c'est assez pour perdre un innocent
Que d'estre poursuivy d'un ennemy puissant:
Ses terres, ses maisons sont cause qu'on l'opprime,
Et quelque charge illustre est souvent tout son crime,
Il faut donc que le Prince évitant les Flateurs,
Ne preste pas l'oreille à tous Accusateurs,
Que les tenant suspects toujours il se deffie
De ce que luy diront ou la Haine ou l'Envie.
Quand un Prince cruel oste à des citoyens,
Par pure violence, ou la vie ou les biens,
C'est un crime honteux dont il ternit sa gloire:
Mais il la soüille encor d'une tache plus noire,
Lorsque leur suscitant des témoins achetez,
Et des Juges atteints de mille laschetez,
Il couvre en les perdant sa profonde malice
Du voile specieux d'une exacte justice.
Quand celuy qu'on veut perdre & que l'on a traby,

Des favoris du Prince ou du Prince eſt hay ;
Le Juge qui manie à leur gré la balance ,
N'a pour le condamner que trop de vigilance.
Ainſi peche celuy qui ſans regle & ſans choix,
De tous Accuſateurs veut écouter la voix ,
Et qui ſouffre en ſa Cour que leur noire licence
De tous impunément attaque l'innocence ;
Sur tout quand le forfait eſt un laſche attentat,
Commis contre le Prince ou contre ſon Eſtat :
Car l'Impoſteur alors tenant ſa preuve preſte,
Rend le crime averé dés la premiere enqueſte ,
Et l'Innocent ſurpris du coup inopiné ,
Eſt à peine en ſes mains qu'il ſe voit condamné.
Auſſi-toſt qu'une fois l'Impoſture & l'Envie ,
De leur ſouffle ont noircy la candeur de ſa vie,
Il a beau faire voir qu'on l'accuſoit à tort ,
Pour ſe juſtifier il fait un vain effort ;
Le Prince trop credule & d'une humeur altiere,
Pourſuit juſques au bout ſa démarche premiere,
Uſe en toute rigueur du pouvoir abſolu ,
Et veut ſa perte enfin , parce qu'il l'a voulu.

En de tels jugemens avant qu'un Roy prononce,
Il doit peſer les mœurs de celuy qui denonce,
Examiner de près quel motif eſt le ſien,
Et lequel eſt des deux le plus homme de bien,
Que ſi le malheureux que l'on charge de crime
D'un fidele ſujet a toujours eu l'eſtime,
Un Prince bien ſenſé croira malaiſément
Qu'il ait pu devenir perfide en un moment:
S'il paroiſt toutefois quelque preuve confuſe,
Il le faut confronter à celuy qui l'accuſe,
Et pour mieux s'éclaircir ne luy pas dénier
Ce facile moyen de ſe juſtifier;
Car le traiſtre impoſteur voyant ſon aſſeurance,
Ne pourra ſans trembler ſouſtenir ſa preſence,
Et ſera combattu d'un remors ſi preſſant
Qu'il avoüera qu'à tort il charge un innocent.

On croit qu'au maniment des affaires civiles
Souvent les Delateurs ſont perſonnes utiles,
Que des noirs attentats, des crimes dangereux,
Le Prince heureuſement eſt averti par eux,

Et que ſur leur raport avec plus d'aſſurance,
Des Bons & des Mechants il fait la difference,
Par eux, je le confeſſe on previent de grands maux,
Mais qu'ils ſoient donc punis s'ils accuſent à faux:
Deux fois, Charles, deux fois, ta main ſage & puiſſante
A ſceu me retirer de la gueule beante
Du lion rugiſſant qui conſpiroit ma mort,
Mais de qui deſormais je ne crains plus l'effort.
Que ne puis-je en mes vers peindre la Calomnie,
Telle que la peignit ce merveilleux genie,
Apelle, qui jadis dans un docte tableau
Se vengea de ce monſtre au gré de ſon pinceau?
Je dirois ſa naiſſance & comme elle eſt ſuivie
De la paſle Avarice & de la noire Envie,
Et comme ſous l'apas d'un langage flateur
Elle verſe en ſecret ſon poiſon dans le cœur;
Je dépeindrois prés d'elle un Roy laſche & ſtupide,
Qu'elle meine en tous lieux & que ſeule elle guide:

Le traiſtre Délateur qui ne s'endort jamais,
Garderoit cependant les portes du Palais,
De crainte qu'un amy lui parlant à l'oreille
Ne troublaſt le repos dont ſon ame ſommeille,
Et ne vint éclaircir l'épaiſſe obſcurité
Dont on a méchamment couvert la verité.
C'eſt ainſi que perit l'Innocent miſerable,
Sans ſçavoir de quel crime on veut qu'il ſoit coupable,
Sans ſçavoir ſeulement de qui ſe deffier,
Et ſans avoir le temps de ſe juſtifier;
Soit que pour ſa pareſſe ou ſon inſuffiſance,
Le Roy ne veuille pas en prendre connoiſſance,
Soit que le voulant bien il en ſoit détourné,
Par les laſches Flateurs qui l'ont environné,
Et qu'ayant negligé l'occaſion offerte
Il ne puiſſe jamais en reparer la perte.

Mais noſtre Prince aux ſiens donnera libre acoez,
Et de ſa propre main recevra leurs placets;

En tout temps, en tous lieux, d'une oreille atten-
tive
Il prendra ſoin d'oüir leur requeſte plaintive;
Et ſans trop differer, d'un cœur plein de bont
Luy-meſme il leur dira qu'elle eſt ſa volonté.
D'un fidelle ſujet le plaiſir eſt extréme,
Quand il peut s'aprocher de ſon Prince qu'il aime;
Et dans ce doux moment, rien ne peut égaler
L'heur qu'il a de le voir & de l'ouir parler.
Un refus n'eſt point rude & n'a rien qui le touche,
Pourveu que ce refus luy vienne de ſa bouche;
S'il obtient ſa demande il trouve que l'honneur
De la tenir du Roy redouble ſon bonheur:
Meſme ſi ſa requeſte eſt de luy rejettée,
Il ſe conſole au moins qu'un Roy l'ait écoutée;
Ainſi chacun le louë, ainſi d'auprés de luy
Perſonne ne s'en va le cœur ſerré d'ennuy,

On a veu des Flateurs infidelles & traiſtres,
Qui par de vains diſcours ont fait croire à leurs
Maiſtres

Qu'il eſtoit de leur gloire & de leur Majeſté
De vivre dans le luxe & dans l'oiſiveté ;
Que c'eſtoit faire honte à la grandeur ſuprême,
Et ne pas ſouſtenir l'honneur du diadéme
D'avoir aucun commerce aveque leurs ſujets,
Et de jetter les yeux ſur de ſi bas objets,
Que jamais le travail, dont le Ciel les dégage,
Et qui des malheureux eſt le triſte partage,
Ne devoit alterer l'excez de leurs plaiſirs,
Ny faire violence à leurs moindres deſirs ;
Comme ſi cet orgueil & cette nonchalance
Eſtoient le plus doux fruit de la toute-puiſſance.
Tels des Aſſyriens furent les derniers Rois ;
Et tels eſtoient jadis les Monarques François,
Lorſque de leur devoir negligeant de s'inſtruire,
Aux Maires du Palais ils ſe laiſſoient conduire.
Les uns ſe ſont perdus par trop de laſcheté,
Les autres peu jaloux de leur autorité,
Pour l'avoir confiée en des mains infidelles,
Ont de leurs Favoris fait autant de Rebelles.

Croyons donc qu'un sujet n'aime pas bien son
Roy,
Et donne ouuertement à douter de sa foy;
Lors que par ses trauaux souuent imaginaires
Feignant de soustenir le grand poids des affaires,
Il se fait craindre en Maistre, il mépriſe les loix,
Et reçoit les honneurs qui ne sont deus qu'aux
Rois.
Un Perſan qui du Trône eust occupé la place,
Eust veu punir de mort son indiscrette audace.
Quelle honte en effet qu'un sujet déloyal
Hors la seule Couronne & le Bandeau royal,
Se voye insolemment en pleine joüissance
Des droits les plus sacrez de la toute-puissance!
Mais que n'entreprend point l'aveugle ambition,
Et des riches tresors l'avare passion;
Combien une puissance & juste & moderée
Est-elle plus tranquille & de plus de durée?
Donc, que jamais un Royne soit effeminé,
Ny trop à ses plaisirs laschement addonné;
Qu'il évite avec soin la molle nonchalance,

Et soit Prince en effet autant qu'en apparence :
Que ceux qu'il a choisis pour estre auprés de luy,
De son Trône sacré soient le plus ferme appuy,
Et que l'autorité qu'il leur aura donnée,
Dans leurs divers emplois soit prescrite & bornée.

Ce n'est pas que le Prince au gré de ses desirs
Ne puisse innocemment gouster quelqües plaisirs,
S'exercer à la course, à la paulme, à la chasse,
Où le corps s'endurcit & l'esprit se delasse :
Qu'il ne puisse en passant se plaire aux plus beaux arts,
Et sur tout s'addonner au dur mestier de Mars,
Dont les nobles emplois, & les forts exercices
Feront de son grand cœur les plus cheres delices.
Pour prendre toutefois ces divertissemens,
Il doit garder quelque ordre & choisir les momens
Qu'il n'ait point sur les bras de fâcheuses affaires,
Et que ses soins ailleurs ne soient pas necessaires ;
Car enfin si par trop il s'accoustume aux jeux,
Lors qu'il faudra reprendre un employ vigoureux,

Et de l'Estat branlant tenir les fortes resnes,
Son esprit amolly souffrira mille gesnes,
C'est pourquoy de bonne heure, & dés ses jeunes ans,
On formera le Prince aux travaux les plus grands,
De peur que l'exercice en fust trop difficile,
Lorsqu'un âge plus mur le rendra moins docile.

Par la force du fer l'injuste & fier Anglois
Avoit presque rangé sous le joug de ses lois
Du François abatu le florissant Empire,
Quand l'illustre Pathon & le vaillant la Hyre
Voyant de tant de maux le déplorable cours,
Et que tout perissoit sans espoir de secours,
Abandonnent la guerre, & vont trouver le Prince,
A qui restoit à peine une seule Province:
Ils le trouvent dançant & couronné de fleurs,
Qui, le cœur insensible à ses propres malheurs
Se mesloit aux ébats d'une troupe de filles,

Et consumoit le temps en des jeux inutiles,
Si-tost qu'il appercent ces deux braves Heros,
D'un visage riant il leur tint ce propos ;
Comment, mes chers amis, trouvez-vous que je
dance,
D'un air assez galand marquay-je la cadance ?
A ce discours du Prince enyvré de plaisir,
L'un & l'autre Heros fit un profond soupir ;
Et l'ame de douleur tristement attendrie
De voir l'estat affreux de leur chere patrie :
Quoy ! Sire est-il bien vray (luy répondit l'un
d'eux)
Qu'ainsi parmy les ris, les dances & les jeux,
Où libre de tous soins vostre cœur s'abandonne,
Vous laissez sans regret perdre vostre Couronne ?
Un si sage discours ne se fit pas en vain ;
Le jeune Roy confus en fut changé soudain,
Et depuis ce moment son ame détrompée
Aux grandes actions fut toujours occupée.

Le Pilote sçait l'art de guider les vaisseaux,

Avec art le Berger sçait mener les troupeaux,
Le Laboureur s'entend à cultiver les plaines,
Enfin chaque science a ſes regles certaines;
Meſme les animaux de ſens abandonnez,
Peuvent avec le temps eſtre diſciplinez:
Que ſi c'eſt un reproche à des hommes vulgaires,
D'ignorer de leur art les emplois mercenaires,
Quelle honte à des Rois, ſi faute de ſçavoir
Ils ne s'acquittent pas de leur ſacré devoir,
Ou ſi par un excez de laſche negligence,
Ils ne veulent pas meſme en prendre connoiſſance!

Ainſi qu'au jeune Prince on ait ſoin d'enſei-
gner
Tout ce qui peut l'inſtruire en l'art de bien
regner,
Afin que dignement orné du diadéme,
Il ſoit capable un jour de gouverner luy-meſme;
Car bien qu'il ſoit utile, & qu'il ſoit d'un bon
Roy
D'avoir des Conſeillers toujours auprés de ſoy,

Et qu'aux évenemens d'une haute importance
Il doive avec grand ſoin conſulter leur prudence,
Il ne faut pourtant pas que ſur eux s'appuyant,
Et de ſon propre ſens par trop ſe defiant,
Il ſoit ſi peu hardy que quelquefois il n'oſe
Luy ſeul, & de ſon chef hazarder quelque choſe.
Il doit ſecrettement en ſon cœur retiré,
Et loin des courtiſans dont il eſt entouré,
Avec un ſoin exact ſe conſulter luy-meſme
Sur les ſacrez devoirs de la grandeur ſuprême,
Voir ce qui peut le rendre un fameux Potentat,
Ce qui peut eſtre utile au bien de ſon Eſtat,
A qui de ſes ſecrets il fera confidence,
En qui pour les conſeils il prendra confiance,
Et par qui les deſſeins qu'il aura meditez
Avec un zele ardent ſeront executez.
S'il commet quelque faute en cet apprentiſſage,
Dans une autre rencontre elle le rendra ſage,
Et ſi pour quelque temps il en paroiſt confus,
Elle aura cet effet qu'il n'en commettra plus:
Celuy-cy, dira-t'il, m'a manqué de parole.

Je tiendray desormais sa promesse frivole ;
En cet autre j'ay veu de la fidelité,
J'y prendray confiance en toute seureté.

Qu'il garde en sa conduite une telle mesure ;
Que malgré la loüange & la douce imposture,
Dont mille courtisans taschent de le flatter,
Son esprit à l'orgueil ne se laisse emporter ;
Ou que par un excés d'injuste défiance,
Il ne se laisse aller à trop de non-chalance ;
Mais qu'en Juge severe, & d'un œil asseuré ;
Il sçache distinguer le flatteur de l'ami.
Puisse le juste Ciel qui fait nos destinées,
De vingt lustres encor prolonger les années
De l'Auguste Princesse à qui tu dois le jour,
De celle à qui t'ont joint & l'Hymen & l'Amour ;
De ton illustre tante en vertus nompareille,
Des deux Princes Lorrains, de nos jours la merveille,
Et du sage Vieillard qu'on a fait revenir

De l'exil, où l'Envie avoit ſceu le bannir.
Tant que du tout-Puiſſant les bontez infinies
Voudront te conſerver ces merveilleux genies,
Tu ne peux, ô grand Roy, manquer de bons avis
Ny de ſuccez heureux tant qu'ils ſeront ſuivis.
Tu le connois aſſez, & ſi tu conſideres,
Comment ils ont conduit juſqu'ici tes affaires,
Tu pourras remarquer que des regnes paſſez
Il ne s'en trouve point de ſi bien commencez.
Sur l'appuy toutefois de leur ſeule prudence,
Garde bien de fonder toute ton eſperance,
Et ſouvien-toy toujours que le conſeil humain,
Si Dieu ne le benit, eſt inutile & vain.
Donc que de l'Eternel la ſalutaire crainte
Dans ton cœur genereux profondement empreinte
Soit le ferme ſouſtien de ton gouvernement,
Et de tes actions le premier fondement,
Puiſque tous les Mortels malgré leur ſuffiſance,
Et de leurs bons conſeils la ſincere innocence,
Sont ſujets à faillir, & que s'eſtant trompez,
On voit dans leurs erreurs les Rois enveloppez.

Il n'en eſt pas ainſi de la divine Eſſence ;
Rien ne ſçauroit tromper ſa vaſte connoiſſance,
Et cet Eſtre infini, par qui ſeul tout eſt ſceu,
Comme il ne deçoit point ne peut eſtre deçeu :
Il conduira tes pas dans la nuit la plus ſombre,
Sa divine lumiere en diſſipera l'ombre,
Et toujours devant toy marchant pour t'éclairer,
Elle t'empeſchera de jamais t'égarer.
Il t'a fait ici bas ſon image vivante,
Celuy de tous les Rois qui mieux le repreſente ;
Rends-luy graces des biens dont il veut te combler,
Et fais tous tes efforts pour luy bien reſſembler :
Or comme en l'Univers ſa puiſſance eſt ſuprême,
Pour tout ce qu'il a fait ſa clemence eſt de même ;
Tu dois, ſi tu prétens l'imiter parmi nous,
Comme le plus puiſſant eſtre auſſi le plus doux.
Il eſt vray que de Dieu l'eſtre eſt inconcevable,
Que l'œil ne vit jamais ſon viſage adorable,
Mais nous en connoiſſons l'éternelle grandeur

Par son Fils bien-aimé sa gloire & sa splendeur,
Son Fils qui nous aimant d'une ardeur infinie
Parmi nous & pour nous a deux fois pris la vie.
Quiconque vit ce Fils, vit le Pere en effet,
Puisqu'il en est l'image & le vivant portrait:
Vainqueur & glorieux, quittant nostre misere,
Il est allé s'asseoir à la droite du Pere;
Mais avant que d'entrer au celeste sejour,
Pour gages éternels de son fidele amour
Nous ayant enseigné comment nous devons vivre
Il nous a découvert les moyens de le suivre:
Par ses saintes leçons il nous a declaré
De quel culte ici bas Dieu veut estre adoré:
Ce que doit faire un cœur qui desire luy plaire,
Et comment nous pouvons appaiser sa colere;
Comment on accomplit le doux commandement,
Qui veut que l'homme l'aime & l'aime uniquement;
Qui nous conserve tous, qui par sa providence
Entretient en tous lieux une riche abondance,
Et qui plein de douceur se plaist à pardonner

A tant de criminels qu'il pourroit condamner.
Car enfin qui de nous, eſt exempt d'injuſtice,
Et ne merite pas que le Ciel le puniſſe
Nous voyons cependant que ſa tendre bonté,
A tous momens s'oppoſe à ſon bras irrité.
Pour attirer à luy noſtre cœur qui l'outrage,
Avant que de frapper il met tout en uſage;
Et le foudre vangeur ſur le point de partir,
N'attend pour s'arreſter que noſtre repentir.
Ce Maiſtre ſage & doux qui tendrement nous aime,
Veut qu'en luy reſſemblant nous nous aimions de meſme.
Qu'animez d'un eſprit ſincere & genereux,
Nous ayons comme luy pitié des malheureux:
Que noſtre ame au pardon en tout temps diſpoſée,
Soit par le repentir aiſément appaiſée;
Et que de noſtre cœur le plus aſpre courroux
Tombe avant le Soleil qui s'eſt levé ſur nous.
Si cette loy d'amour en tous les cœurs gravée
Eſt des moindres Mortels ſaintement obſervée,

Et si chacun de nous pratique ces vertus,
Comment doivent les Rois s'en montrer revestus,
Eux qui comme rayons de l'Essence divine
Doivent faire éclater leur celeste origine?

Or toy que l'Eternel par un ordre sacré
A voulu faire asseoir au suprême degré,
Et qu'il a signalé de tant d'illustres marques
Qu'on te voit surpasser le reste des Monarques,
Avec le mesme éclat qu'on voit les autres Rois
Surpasser en grandeur ceux qui sont sous leurs lois,
Rends-toy par la Clemence à Dieu mesme semblable;
En tout temps, comme luy, sois à ton peuple affable;
Jamais de l'affligé ne rejette la voix,
Et croy que la Clemence est la vertu des Rois.
Aime mieux qu'aux sujets elle donne la vie;
Que par les chastimens elle leur soit ravie,
Et leur accorde grace avec le mesme amour,
Que tu veux de ton Dieu la recevoir un jour.

Ne te ſers qu'à regret du fer impitoyable,
Qu'il a mis en tes mains pour la mort du coupable;
A moins que le forfait ne donnaſt à juger,
Qu'un moindre chaſtiment ne le peut corriger:
Tel que le Medecin qui ſe reſout ſans peine,
A retrancher un membre infecté de gangrene;
Mais qui plein de douceur taſche de ſecourir
Tous les maux que ſon art juge pouvoir guerir,
Un Roy qui dans le ſang aſſouvit ſa colere
Ne doit point ſe flatter du titre de ſevere,
Ny moins prétendre encore à celuy de clement
En pardonnant ſans choix & ſans diſcernement,
D'un cœur vraiment benin ſi tu veux des exemples;
Ta Royale Maiſon t'en fournit d'aſſez amples:
Puiſque de tous les Rois qui regnerent ſur nous,
Ton Pere & ton Ayeul ont eſté les plus doux:
Et que pour ſçavoir vaincre une juſte colere,
Rien n'eſt de comparable à ton Auguſte mere;
Elle qui ſur la mort de ſon fidele Epoux

Pouvant faire éclater les traits de ſon courroux,
Et par le chaſtiment en tirer la vengeance,
A malgré ſa douleur montré tant d'indulgence,
Qu'elle n'a pas voulu meſme toucher au bien
De celuy dont le fer a ravi tout le ſien.
Les deux frères Lorrains que leur rare prudence
Rend le plus ferme appui du bonheur de la France;
Bien que de mille affrents on les euſt outragez,
Ont crû qu'en pardonnant ils s'eſtoient bien vengez.
Les meurtres, les priſons, les exils & les fuites,
Qui d'un regne naiſſant ſont les communes ſuites,
N'ont point changé l'Eſtat en changeant de Seigneur,
Et la clemence ſeule a cauſé ce bonheur.

Sois donc, ô puiſſant Roy, facile & debonnaire,
Revere l'Eternel, & taſche de luy plaire,

Si ce Prince magnanime
Eust toujours d'un mesme pas
Suivi l'ardeur qui l'anime,
Et qui le porte aux combats ;
Par tant d'exploits admirables,
Si grands & si memorables
Il alloit se signaler,
Que vostre Art qui tout surmonte,
Eust enfin receu la honte
De ne les pas égaler.

Joignez donc en cette feste
Au magnifique laurier,
Qui couronne vostre teste,
Et le mirthe & l'Olivier ;
Loin de Vous le Dieu des armes,
Des combats & des alarmes ;
Et ne chantez desormais
Sur vostre lyre d'yvoire,
Que le triomphe & la gloire
De l'Amour & de la Paix.

L'impitoyable Bellone,
Depuis cinq lustres entiers
De son glaive qui moissonne
Tous les ans, tant de guerriers,
Ravageoit de deux grands Princes
Les plus fertiles Provinces,
Sans que rien pust l'arrester;
Et le sang & le carnage,
Au lieu d'assouvir sa rage
Ne faisoient que l'irriter.

Le Printemps qui fait les roses,
Et dont l'aimable retour
Dans le sein de toutes choses
Verse la joye & l'amour,
Aux villes infortunées,
Des frontieres ruinées
Portoit la pasle terreur;
Et renouvelant la guerre,
Ne couvroit toute la terre
Que de tristesse & d'horreur.

A peine l'herbe échauffée
Reverdissoit les sillons,
Qu'elle mouroit étouffée
Sous le faix des bataillons:
La plaine aprés cette perte,
Montrant poudreuse & deserte
Au Ciel son steril flanc,
Goûtoit bien-tost la vengeance
De leur brutale insolence,
Et s'engraissoit de leur sang.

Mais quittons ce langage,
N'employons plus nos accords,
A faire la triste image
D'un champ tout couvert de morts,
Ou d'une Ville alarmée,
Qu'une impitoyable armée,
Attaque de toutes parts
Et qui prés de sa ruine,
Voit dans son sein la Famine
Et la Mort sur ses remparts.

Enfin ces longues miseres
Ont arresté le courroux
Et les chastimens severes
Du Ciel armé contre nous.
Il semble qu'il se repente
Des coups de sa main pesante
Et des maux qu'il nous a faits :
Il nous flate, il nous caresse,
Et pour marque de tendresse
Il fait descendre la PAIX.

Elle triomphe sans peine :
Tous nos discords sont finis ;
Et de l'Ebre & de la Seine
Les Peuples sont réunis
D'une Alliance éternelle
Malgré leur vieille querelle.
Ils se donnent le baiser ;
Et rien que les Pyrenées
Dont leurs Terres sont bornées
Ne peut plus les diviser.

Les Nymphes effarouchées
Des Tambours & des Clairons ;
Depuis si long-temps cachées
Sous l'écorce de leurs troncs ;
Au lieu des aigres Trompettes ,
N'oyant plus que les Musettes
Dont résonnent les Hameaux ,
De mousse & de fleurs parées ,
Dansent toutes les soirées
Autour des sacrez Ormeaux.

Dans l'enclos de la barriere ,
Et sous de pompeux bornois ,
La Noblesse brave & fiere
Ne fait plus que des tournois ;
Le Peuple plein d'allegresse
Sur les échafauts se presse
Pour regarder ces ébats ,
Et trouve bien delectable
Dans une Paix veritable
De voir de ces faux combats.

Lors que la Nuit tend ses voiles
Sur les campagnes d'azur,
Et que le feu des Etoiles
Jette un éclat vif & pur,
Mille traits de flâme ardente
Vers la voute étincelante
Poussent leurs brillans éclairs;
Et retombans sur la terre,
D'un agreable tonnerre
Frappent le vague des airs.

Tout rit à nostre esperance;
Et chacun dans les festins,
Les jeux, les ris & la dance,
Roule ses heureux destins.
Il faut pourtant reconnoistre
Que nos cœurs ne pourront estre
Parfaitement réjoüis,
Qu'en cette grande Journée
Où l'Amour & l'Hymenée
Joindront THERESE & LOÜIS.

Quittez les rives du Tage
Divin Chef-d'œuvre des Cieux,
Venez recevoir l'homage
Que meritent vos beaux yeux;
Sous les loix de leur empire,
Souffre, languit & soûpire
Le plus grand de tous les Cœurs;
Venez, PRINCESSE, & qu'il voye,
Comblé d'amour & de joye
Ses adorables Vainqueurs.

Illustre & parfait modelé
Des plus solides vertus,
Dont l'infatigable zele
Tous nos maux a combatus,
ANNE Reine incomparable,
Par qui le Ciel favorable
Répand sur nous ſes bienfaits,
Nous devons à tes prieres
Ces trois faveurs ſingulieres,
Le ROY, la REYNE, & la PAIX.

Et toy qui de nostre France
Parmi tant d'évenemens,
Es la sage Intelligence
Qui regle ses mouvemens,
JULES *vainqueur de l'Envie,*
Quels peuples, lisant ta vie,
N'admireront étonnez,
De tes faits la suite heureuse,
Et cette PAIX *glorieuse*
Dont tu les as couronnez?

Plus loin ton grand Cœur aspire,
Et tu veux que desormais
Chacun gouste en cet Empire
Les plus doux fruits de la Paix;
Pour accomplir ces merveilles
Tu n'interromps point tes veilles;
Mais dans un si noble employ
Tout entier tu t'abandonnes,
Et le repos que tu donnes,
Tu ne le prens point pour toy.

Ainsi lors qu'aprés la guerre
Que nous fait le mauvais Temps,
On voit regner sur la Terre
La douce paix du Printemps;
Le Soleil qui nous l'envoye,
Quelque brillant qu'on le voye,
N'arreste pas son grand cours;
Mais redouble sa lumiere,
Et poursuivant sa carriere,
Donne encor de plus beaux jours.

Oüy quoyque disent nos Peres
Du regne du grand Henry,
Ou sous des destins prosperes
La Paix a long-temps fleury;
Nos jours tous remplis de joye,
Devidez d'or & de soye,
Seront plus heureux encor,
Et deviendra veritable,
Ce que la plus vaine fable
Raconte du siecle d'or.

ODE
SUR LE MARIAGE DU ROY.

TOy qui sur un char de lumiere
Parois aux portes d'Orient,
Et qui commences ta carriere
Avec un visage riant;
Ceins ton illustre front d'une clarté nouvelle;
Etalle, beau Soleil, tes plus riches tresors;
Et que ta robe d'or tout autour étincelle
Des plus beaux diamans que l'Inde ait sur ses bords.

Fay-nous voir ta magnificence,
Que nos yeux en soient ébloüis;
Puisqu'enfin tu dois ta presence
Au fameux Hymen de Loüis,
De tant de Majesté la splendeur l'environne;
Et d'une telle gloire il éclatte aujourd'huy,
Que de quelques rayons que ton chef se couronne,
Tu seras moins pōpeux & moins brillant que luy.

L'Aurore jeune, fraisthe & belle,
Prévoyant la comparaison,
Qu'on feroit de TERESE *& d'elle:*
A déja quitté l'Horison;
Elle fuit sagement sa honte trop certaine,
Et malgré son orgueil la jalouse sçait bien,
Que le teint delicat de nostre jeune REYNE,
Est encore plus vif & plus frais que le sien.

Je le vois ce puissant Monarque;
Et tu dois, clair-voyant Soleil,
Le reconnoistre à cette marque;
Qu'il est comme toy sans pareil.
Quelque vaste que soit ta course vagabonde,
Sans flater ce grand ROY; *peux-tu pas témoigner,*
Qu'il n'est point aujourd'hui de Prince dans le monde,
Si juste, si vaillant, si digne de regner.

C'eſt luy qui meſme en ſon enfance,
Se fit obeïr en tous lieux,
Moins par le droit de ſa naiſſance,
Que par le pouvoir de ſes yeux.
Chacun à ſes attraits fit gloire de ſe rendre,
Sa douce majeſté ravit toute la Cour:
Mais le voyant ſi beau dans un âge ſi tendre
Peut-eſtre le pris-tu pour le Dieu de l'Amour.

C'eſt luy qui parmi les alarmes
Et les plus redoutez hazars,
Trouvant des douceurs & des charmes,
N'aima que le meſtier de Mars.
C'eſt luy qui tant de fois plein d'une ardeur guerriere,
Fit tomber à tes yeux mille ennemis à bas:
Mais couvert qu'il eſtoit de ſang & de pouſſiere,
Peut-eſtre le pris-tu pour le Dieu des combats.

Cette REYNE *qui l'accompagne,*
L'amour de la terre & des Cieux,
Est de la noble & riche Espagne,
Le tresor le plus precieux;
Elle est de ce Heros la derniere conqueste,
Et le prix éclatant de ses actes guerriers;
Ha! qu'un Mirthe si beau pare bien une teste,
Quand on le sçait mesler avec tant de lauriers,

Que d'une vive & douce flame,
On voit briller dans ses beaux yeux,
L'aimable fierté de son ame,
Et la gloire de ses ayeux.
Que d'un cœur aisément sa bouche a la victoire;
Que ses bras font de honte aux marbres plus polis,
Et qu'à ses belles mains plus blanches que l'yvoire,
Il sied bien de porter le beau sceptre des lys.

C'est

C'eſt Elle dont les puiſſans charmes,
Loin de nous & de nos citez
Ont chaſſé le Demon des armes,
Auteur de tant de cruautez:
Elle a fait revenir les plaiſirs ſur la Terre,
Par elle deſormais nous ne craignons plus rien,
Et l'Amour éteignit le flambeau de la Guerre,
Lorſque dans ſes beaux yeux il alluma le ſien.

Vois-tu ce Prince qu'on revere
En tous les coins de l'Univers,
Qui ſur l'un & l'autre hemiſphere,
Commande à cent peuples divers.
De ce Roy ſi puiſſant les terres fortunées,
Qui cachent dans leur ſein les treſors que tu fais,
Par le vaſte Ocean ne ſont point terminées,
Et ſur elles ton œil ne ſe ferme jamais.

Vois-tu cette Auguſte PRINCESSE,
Qui d'un courage plus qu'humain,
Montra ſa force & ſon adreſſe,
Quand le timon fut en ſa main,
De cent flots mutinez l'impetueuſe rage,
Contr'elle s'éleva d'un inutile effort,
Et maîtreſſe toujours des vents & de l'orage,
Elle voit aujourd'hui ſon vaiſſeau dans le port.

Tu ſçais quelle eſt la deſtinée
De ſon jeune fils que tu vois,
Tu ſçais qu'un pareil hymenée
Le verra bien-toſt ſous ſes loix:
Heureuſe la Beauté que le Ciel doit élire,
Pour rendre de ſon cœur les deſirs arreſtez,
Et de qui les beaux yeux verront ſous leur empire,
Celuy qui fait les vœux de mille autres beautez.

* *Mais regarde bien ce grand Homme,*
Digne d'un éternel honneur :
Ce heros la gloire de Rome,
Et de la France le bonheur.
Par luy nostre valeur remplit toute la terre,
Par luy nostre repos doit durer à jamais ;
Personne ne sçeut mieux l'art de faire la guerre,
Personne ne sçeut mieux l'art de faire la PAIX.

Regarde enfin cette Noblesse,
Ces guerriers fiers & valeureux
Qui du PRINCE *&* *de la* PRINCESSE,
Suivent le triomphe amoureux ;
Contemple ces Beautez dont la Cour est ornée,
As-tu rien veu d'égal, & ne semble-t'il pas
Que l'Amour qui prend soin de ce grand hymenée,
Pour embellir sa pompe augmente leurs appas.

* Le Cardinal Mazarin.

Le jeune hymen ravi de joye
D'un si noble & si doux employ,
De ses beaux nœuds d'or & de soye
Engage leur cœur & leur foy.
Il voit avec plaisir que le Dieu de Cithere
Des long-temps les a joints de ses charmans liens,
Qui pour estre attachez avec moins de mystere
Ne sont pas moins serrez ny moins forts que les siens.

Mais que cette Salle est pompeuse,
Que son abord charme les yeux,
Que cette table est somptueuse,
Et que de mets delicieux,
Par un heureux effort, le Ciel, la Terre & l'Onde
Semblent s'estre épuisez en ce riche appareil,
Et jamais les Cesars maistres de tout le monde,
Dans leur plus grand éclat n'ont rien fait de pareil,

Que cette parfaite harmonie
Frappe agreablement les ſens ;
Et que ſa douceur infinie
Donne de plaiſirs innocens.
Soleil pere des vers oſeray-je te dire
Que les airs immortels dont tu ravis les Dieux ;
Ny les tons éclatans de ta ſçavante lyre
Ne ſont point ſi touchans ny ſi melodieux.

Par des cadences meſurées ,
Au ſon de ces divins concerts
Les Dames richement parées
Eſtallent leurs charmes divers ;
Que leurs yeux ont d'éclat , que leur démarche
eſt fiere ,
Du vaſte firmament les magnifiques feux ,
Au milieu de la nuit n'ont point tant de lumiere ,
Et ne vont point d'un pas ſi juſte & ſi nombreux.

Des Reynes la plus glorieuſe
Qu'on voye en la ſuite des temps,
Et des Meres la plus heureuſe,
ANNE *que tes vœux ſont contens!*
Quelques grandes que ſoient les illuſtres merveilles
Dont ce genereux Fils a payé ton amour,
Tu n'as point reſſenti d'allegreſſes pareilles,
Depuis l'heureux moment qu'il a receu le jour.

Bien que ſon bras ſoit invincible,
Et que les plus rudes combats,
N'ayant pour luy rien de terrible,
Luy ſoient de glorieux ébats;
N'eſt-il pas vray pourtant quand il prenoit les armes,
Qu'on te voyoit paſlir, que tu tremblois de peur,
Que tes beaux yeux pleuroient, & qu'enfin les alarmes
Se donnoient dans le Camp bien moins que dans ton cœur?

Lors meſme qu'à cette tempeſte
Succedoit un calme ſerein,
Que le Laurier couvroit ſa teſte,
Que la Palme ombrageoit ſa main;
Au milieu des tranſports que t'inſpiroit ſa gloire,
Ton cœur de déplaiſir n'eſtoit-il pas atteint,
Quand tu conſiderois quelle eſtoit ſa victoire;
Et quel eſtoit le ſang dont tu le voyois teint?

En ce beau jour tout contribuë
A ſatisfaire tes deſirs,
Et rien enfin ne diminuë
Le juſte excez de tes plaiſirs;
Tu gouſtes les douceurs d'une parfaite joye;
Qu'on peut bien reſſentir, mais qu'on ne peut
penſer;
Digne de la grandeur du Ciel qui te l'envoye,
Digne de ta bonté qu'il veut recompenſer.

Mais bel Astre, l'heure s'avance,
Qui t'oblige à quitter ces lieux ;
Ne vois-tu pas que ta presence
Te rend desormais ennuyeux ?
En sa robe d'argent la diligente Lune ;
A l'Hymen de Loüis *veut paroistre à son tour ;*
Retire, beau Soleil, ta lumiere importune,
Et fay place à la Nuit plus belle que le Jour.

Déja de ses plus riches voiles
Elle commence à s'ombrager,
Et trouppe à trouppe les Etoiles
Prés d'elle viennent se ranger.
Qu'il fera beau la voir sortir de chez Neptune,
Au milieu des clartez de sa brillante Cour !
Retire, beau Soleil, ta lumiere importune,
Et fay place à la Nuit plus belle que le Jour.

L'Amour en soûpirant l'appelle,
Fâché de la voir s'arrester;
Et marchant toujours devant elle,
La conjure de se hâster.

Que les charmes sont doux de cette aimable Brune,
Quand ils sont éclairez du flambeau de l'Amour!
Retire, beau Soleil, ta lumiere importune,
Et fay place à la Nuit plus belle que le Jour.

ODE AU ROY

SUR LA NAISSANCE DE MONSEIGNEUR LE DAUPHIN.

MONARQUE à toy seul comparable,
Qui voudroit de tes doux transports
Exprimer l'excez incroyable,
Feroit d'inutiles efforts.
Tu sçais de quel bonheur le Ciel te favorise;
Un mortel comme moy ne le conçoit pas bien;
Cette joye est trop vaste, & pour estre compriſe,
Elle demande un cœur aussi grand que le tien.

TAYLOR INST. OXFORD

Dans cet évenement proſpere,
Noſtre eſprit foible & limité
N'apperçoit & ne conſidere
Que ſa propre felicité.
Nous croyons que ce Fils, dont l'heureuſe Naiſſance
Promet à l'avenir cent miracles divers :
Par l'ordre des Deſtins n'eſt donné qu'à la France ;
Et tu ſçais qu'il eſt né pour tout cet Univers.

Tu ſçais que le Ciel qui le donne
A la ſainte ardeur de tes vœux,
Reſerve plus d'une Couronne
A ce doux gage de tes feux.
Tu ſçais que ſon Empire en tous lieux doit s'étendre,
Que rien ne doit borner ſes valeureux exploits,
Et que les Nations peuvent toutes prétendre
Au ſouverain bonheur de vivre ſous ſes loix.

Oüi ce Fils, beau comme sa Mere
Et que l'on prendroit pour l'Amour,
Sera vaillant comme son Pere,
Et pour Mars sera pris un jour.
Cet aimable sujet de toutes nos tendresses
Deviendra la terreur des plus hardis Guerriers;
Et ces petites mains qui te font des caresses,
Renverseront l'orgueil des Tyrans les plus fiers.

De tant d'heureuses destinées
Le cours illustre & glorieux
N'attend plus qu'aprés les années
Et se lit déja dans ses yeux.
Déja l'on voit en luy ces marques éclatantes
Dont le Ciel ennoblit le front des Souverains;
Et qui dés leur berceau visibles & brillantes
Separent les Heros du reste des humains.

Bellone de ſang affamée ,
Avant qu'il euſt receu le jour ,
Par la voix de la Renommée ,
Nous menaçoit d'un prompt retour.
Déja de toutes parts ſes couleuvres errantes
Répandoient un venin preſt de tout embraſer ;
Et portoient dans les cœurs leurs bleſſures cuiſantes ,
Quand ton Fils en naiſſant a ſceu les écraſer.

Tel autrefois le jeune Alcide ,
Etouffa deux affreux ſerpens ,
Qu'il vit d'un regard intrepide ;
Autour de ſon berceau rampans.
Les monſtres étranglez par la main enfantine
De ce fameux Heros iſſu du ſang des Dieux ,
Furent en meſme-temps , & de ſon origine ,
Et de ſes grands travaux les ſignes glorieux.

Ainsi c'est en vain que tes armes
Iroient luy gagner des Estats;
Il trouvera bien plus de charmes
A ne les devoir qu'à son bras.
Oüi, quelque grand que soit le fertile heritage
Qu'en ce doux temps de paix tes soins font re-
fleurir
Son cœur ambitieux aimera davantage
Ceux que tu luy voudras laisser à conquerir.

Quand ce jeune foudre de guerre
Sur les traces de Godefroy,
Ira dans l'infidelle terre
Porter le carnage & l'effroy;
Que tu seras content d'oüir la Renommée
Qui viendra te parler de ses faits glorieux,
Et de voir d'un beau feu sa valeur animée
Egaler les exploits de tous ses grands ayeux.

ELEGIE.

JE viens, cruelle Iris, les yeux baignez de larmes
Me jetter à vos pieds & vous rendre les armes;
Je viens malgré les maux que j'ai déja soufferts,
Rentrer dans vos prisons, me remettre en vos fers,
Endurer les rigueurs de mon premier martyre,
Suivre vos dures loix, mourir sous vostre Empire,
Et vous faire paroistre un cuisant repentir
D'avoir insolemment essayé d'en sortir.
Lors que de vos beaux yeux la prompte & vive flâme,
En passant dans les miens vint embraser mon ame,
Et que mon cœur épris de leur vive clarté
Leur offrit en tremblant sa chere liberté;
Leur extrême douceur qui promet & qui flatte;
Qui semble incompatible avec une ame ingratte,
Et qui sçait allumer tant d'aimables desirs,

Me parut en ſecret approuver mes ſoupirs ;
Je crus que leurs regards me ſeroient favorables ;
Je crus que quelque jour ces beaux yeux adorables,
Voyant mon triſte cœur tout percé de leurs traits,
Prendroient quelque pitié des maux qu'ils auroient faits.
Mais helas ! quand j'oſay vous declarer ma peine,
Je connus à quel point vous eſtiez inhumaine,
Et vis que voſtre cœur enflammé de courroux
N'eſtoit pas moins cruel que vos yeux eſtoient doux.
J'eus beau vous faire voir l'extreme violence
Dont l'amour me forçoit de rompre le ſilence ;
Et que des meſmes feux dont il m'avoit brûlé
Il m'auroit fait mourir ſi je n'euſſe parlé.
Rien ne put appaiſer voſtre injuſte colere ;
Et depuis ce moment où je ſceus vous déplaire ;
Je n'ay fait que gemir, que répandre des pleurs,
Et nourrir dans mon ſein d'inutiles douleurs.
Je languiſſois ainſi loin de toute eſperance,
Et ployois ſous le faix de la perſeverance,

Quand un laſche Depit voulut me ſecourir,
Et faillit à me perdre au lieu de me guerir.
Ce noir fils du Chagrin & de l'Impatience,
Eſtallant les ennuis de ma longue ſouffrance,
Et l'incroyable excés de voſtre cruauté,
Fit voir inſolemment à mon cœur irrité
Tous les autres amans au milieu des delices,
Et que ſeul je ſouffrois accablé de ſupplices.
Il me fit remarquer mille & mille bergers,
D'un merite commun, inconſtans & legers,
Qui par un ſimple aveu de flames menſongeres
Avoient gagné le cœur de leurs jeunes bergeres,
Et qui ne trouvant plus d'obſtacle à leurs de-
ſirs
Couloient leur douce vie au milieu des plaiſirs.
L'indiſcret pourſuivit ſon cruel ſtratagéme,
Et me fit auſſi-toſt reflefchir ſur moy-meſme,
Où ne voyant qu'amour & que ſincerité,
Que reſpect, que tendreſſe, & que fidelité,
Je vis, que des Amans qui brulent de ces
feux,

J'estois le plus fidelle & le plus amoureux.
Me reprochant alors d'avoir peu de courage
De souffrir si long-temps un si sensible outrage,
Romps ces indignes fers, me dit cet emporté,
Et reprens pour jamais ta douce liberté ;
Que desormais l'Amour cesse d'estre ton maistre,
Puisque l'Amour enfin n'est qu'un fourbe & qu'un traistre,
Qui t'ayant par surprise engagé sous sa loy
Te manque de parole, & se rit de ta foy.
Pour secoüer son joug & braver sa puissance
Il ne faut que d'Iris éviter la presence,
Elle est toute sa force, & cet audacieux
N'est puissant que des traits qu'il prend dans ses beaux yeux,
Fuy ces charmants appas dont ton ame est ravie,
Asseure en t'éloignant le repos de ta vie,
Et sçache que l'oubly suivi d'un fier mépris
Te vengera bien-tost de l'Amour & d'Iris.
Cet injuste dessein me parut legitime,
Et voila, belle Iris, où commence mon crime ;

J'écoutay follement ce propos ſuborneur
Dont le Dépit rebelle empoiſonnoit mon cœur.
Je voulus vous quitter pour éteindre ma flame,
Et le Traiſtre à tel point ſceut aveugler mon ame,
Que je creus loin de vous trouver quelques appas,
Et pouvoir vivre heureux où vous ne ſeriez pas.
Ainſi donc pour guerir de mon ardeur cruelle
Je me laiſſe conduire à ce guide infidelle,
Et d'un viſage triſte abandonnant ces lieux,
Je taſche à divertir mon ame par mes yeux.
Du bel Aſtre du jour la belle Avantcouriere
Ouvroit de l'Orient la pompeuſe carriere,
Et ſur un char d'opale entouré de rubis
Faiſoit éclatter l'or de ſes riches habits,
Quand d'un pas incertain ſuivant ma réverie
Je me vis au milieu d'une longue prairie
Où brilloient à l'envi mille petites fleurs,
Sur un riche tapis de diverſes couleurs.
Un Ruiſſeau s'égayant à la clarté nouvelle
Promenoit tout autour ſon onde claire & belle,
Enrichiſſoit des joncs le rivage humecté,

Et ſembloit en ſon cours un ſerpent argenté
Qui montrant au Soleil ſes écailles ſuperbes ;
En replis ondoyans ſe gliſſoit ſur les herbes.
Mille oiſeaux de plumage & de chant differens ;
Sur les rameaux fleuris des buiſſons odorans,
Faiſant un doux concert de leur petit ramage,
Saluoient la lumiere & luy rendoient hommage.
Mais helas ! ces objets à mes yeux preſentez,
Loin, trop aimable Iris, d'effacer vos beautez,
Vinrent par leurs doux traits en rafraiſchir l'idée
Que malgré le Dépit mon ame avoit gardée,
Et loin de rencontrer en ce charmant ſejour
Un azile à couvert des forces de l'Amour,
Je ne connus que trop, admirant ſa puiſſance ;
Que j'eſtois en des lieux de ſon obeïſſance ;
Par tout où je jettay mes timides regards
Le cruel à mes yeux s'offrit de toutes parts.
Sur la molle prairie où Flore ſe retire
Tantoſt il ſe jouoit avecque le Zephyre ;
Tantoſt prés des oiſeaux il venoit s'arreſter
Conduiſoit leur muſique & les faiſoit chanter ;

Tantoſt agenoüillé ſur la rive de l'onde
Il aiguiſoit ſes traits vainqueurs de tout le monde.
Fuyons, criai-je alors, & nous ſauvons ailleurs,
L'Amour eſt dans ces prez, l'Amour eſt ſous ces
fleurs.
Sur un mont ſourcilleux & preſqu'inacceſſible
Par les rudes ſentiers d'une route penible,
Fuyant de ces beaux lieux les dangereux appas,
Toujours triſte & chagrin je conduiſis mes pas.
Au ſommet de ce mont un bois épais & ſombre,
Sous ſes rameaux feüillus cachoit le frais &
l'ombre
Qui redoutant les traits du Dieu de la clarté
Dans cet azile obſcur trouvoient leur ſeureté.
La mouſſe parfumée & les herbes champeſtres,
Qui croiſſant à l'abri des cheſnes & des heſtres
Semblent en reverer la ſuperbe grandeur,
Exhalloient tout autour une agreable odeur.
Au travers des haliers & des vertes fougeres
Erroient les Daims peureux & les Biches legeres,
Qui rentroient auſſi-toſt dans le bois le plus noir.

Et que l'œil incertain ne faiſoit qu'entrevoir.
Je voulus m'arreſter preſſé de laſſitude,
Et gouſter le repos dans cette ſolitude:
Mais helas! je cõnus qu'aux cœurs biẽ amoureux
Encor plus que les prez, les bois ſont dangereux:
Que l'ombre & le ſilence enflamẽt leur bleſſure,
Et que le vert lambris d'une foreſt obſcure,
Qui reſiſte aux ardeurs du bel Aſtre du jour,
N'eſt pas impenetrable à celles de l'Amour.
Je le vis le cruel, qui dans ce lieu ſauvage
Avec ſon petit arc faiſoit plus de ravage
Que Diane n'en fait dans toutes les foreſts,
Rien qui ſe preſentaſt n'échappoit à ſes traits;
Le timide chevreüil, quoy qu'ailé par la crainte
En avoit reſſenti l'inévitable atteinte;
La Cerf bramoit ſans ceſſe en ſon fort écarté
Du coup que dans ſon cœur l'Amour avoit porté;
La Tourtre deſolée & plaignant ſon veuvage,
Sur un triſte rameau dépoüillé de feüillage,
Par ſon chant langoureux exprimoit ſon tourment;
Et rempliſſoit le bois d'un long gemiſſement.

Je ne ſçay s'il me vit, mais au fonds de mon ame,
Je ſentis, belle Iris, deſcendre un trait de flame,
Qui reveillant en moy voſtre doux ſouvenir,
Fit à mon cœur bleſſé pouſſer un long ſoupir.
Je ſors de la foreſt & le long de la plaine
Je ſuis aveuglément le Dépit qui m'entraine,
Je traverſe des monts, des citez, des deſerts,
Des vallons, des coſteaux, des fleuves & des mers;
Je paſſe en mille lieux pour ſoulager ma peine:
Mais de quelque coſté que le Depit me meine,
De mon cruel tourment je ſens toujours les coups,
Et ne puis m'éloigner de l'Amour, ny de Vous.
Ces prez, ces bois, ces fleurs dont l'aimable peinture
Pare agreablement le ſein de la Nature,
Ces monts imperieux, ces deſerts écartez,
Ces fertiles vallons, ces ſuperbes citez,
Ces verdoyans coſteaux, ces jauniſſantes plaines,
Ces fleuves orgueilleux, & ces claires fontaines,
D'un langage muet me diſoient tour à tour
Il n'eſt rien qui ne cede au pouvoir de l'Amour.

Puis au fond de mon cœur retraçant voſtre
image,
A l'envi l'un de l'autre ils luy rendoient hom-
mage,
Et diſoient tour à tour en luy quittant le prix,
Il n'eſt rien qui ne cede à la beauté d'Iris.
Ainſi je reconnus ma trop vaine entrepriſe,
Et l'erreur dont mon ame avoit eſté ſurpriſe,
Ainſi je vis mon crime, & j'en eus telle horreur
Que j'en penſay mourir de honte & de douleur.
Ainſi, cruelle Iris, viens les yeux en larmes
Me jetter à vos pieds & vous rendre les armes.
Ainſi malgré les maux que j'ay déja ſoufferts,
Je viens triſte & confus me remettre en vos fers,
Endurer les rigueurs de mon premier martyre,
Suivre vos dures loix, mourir ſous voſtre Em-
pire,
Et vous faire paroiſtre un cuiſant repentir
D'avoir inſolemment eſſayé d'en ſortir.

REMERCIEMENT

REMERCIEMENT
à Messieurs de l'Académie Françoise.

Prononcé le 13. Novembre 1671.

MESSIEURS,

Quand je considere l'honneur que je reçois d'entrer dans cette illustre Compagnie, & qu'en mesme temps je pense combien je merite peu cette grace, je ne sçay laquelle est la plus grande en moy ou de la joye que j'en ressens ou de la confusion que j'en ay: Aussi, Messieurs, ay-je douté long-temps si je ne ferois pas mieux de ne pas rechercher un avantage, qui en demande tant d'autres que je n'ay point. Mais j'ay crû que si je n'excelle pas dans la profession des belles Lettres, la passion extraordinaire que j'ay pour elles me suffiroit elle seule pour estre reçû parmy vous, de mesme qu'il suffit pour estre Philosophe d'avoir l'amour de la sagesse. Ce qui pourroit encore justifier ma hardiesse & vostre choix tout ensemble, c'est que du moins je me puis vanter de bien connoistre le prix de la grace que vous me faites. Je sçay que

j'entre en societé avec les plus éloquens, les plus ingenieux & les plus sçavans hommes de nostre siecle, que le seul amour des Lettres a unis ensemble, & que le seul merite a distingué des autres. Je sçay que vous estes les veritables dispensateurs de la gloire, établis pour donner à la vertu la plus belle recompense qu'elle puisse recevoir hors d'elle-mesme, & pour immortaliser les actions des Heros, pendant que celles de tous les autres hommes tombent dans les tenebres éternelles de l'oubly. Car, Messieurs, je suis persuadé que la Posterité éloignée ne parlera gueres que de vous ou de ceux dont vous aurez parlé. Quand le Cardinal de Richelieu, cet homme dont on peut dire que la passion dominante estoit de faire éclater la grandeur de son Maistre & celle de sa Patrie; quand, dis-je, ce grand personnage jetta les fondemens de cette Compagnie, peu de gens virent comme luy le merite de l'action qu'il faisoit; on la regarda comme une marque de son amour pour les belles Lettres; on le loüa, peut-estre, d'avoir trouvé le temps d'y penser parmy ses importantes occupations, & l'on admira que ce grand Genie chargé de tant d'affaires, & occupé à mettre l'ordre dans toutes les parties du Royaume, estendist encore ses soins à ce qui regarde la beauté du discours & l'arrangement des paroles, Mais il avoit

toute une autre penſée d'un établiſſement ſi loüable, & il le regarda ſans doute non ſeulement comme une choſe tres-glorieuſe en elle-meſme, mais comme celle de ſes actions qui conſerveroit la gloire de toutes les autres: Il ſçavoit que les loüanges de la Cour & les acclamations du peuple ne laiſſent aucune trace qui demeure aprés elles, & que la Renommée ſe taiſt avec autant de ſoin des grands évenemens, quand une fois ils ſont paſſez, qu'elle prend de peine à les publier & à en faire du bruit au moment qu'ils arrivent; il jugea donc que les ſeuls ouvrages de l'Eſprit eſtant immortels, il falloit élever & former des Ouvriers capables d'en faire d'excellens qui portaſſent dans les ſiecles à venir la gloire de ſon Prince & la memoire des ſervices qu'il luy rendoit. Et parce que le temps altere toutes choſes, il ſouhaita que l'Académie s'occupaſt ſans relaſche à polir noſtre Langue & à la fixer autant qu'il ſe pourroit; pour empeſcher de vieillir les Ouvrages qui ſeroient faits de ſon temps, & oſter aux ſiecles ſuivans tout moyen de leur nuire, par l'impuiſſance où ils ſeroient de porter la pureté du langage à une plus haute perfection.

C'eſt dans cette penſée que Monſeigneur le Chancelier, le veritable Neſtor de noſtre ſiecle, moins encore par ſon âge que

par son eloquence toute puissante & par sa prudence consommée, veut quelquefois estre present à vos conferences, & donne avec joye à la direction de ce corps une partie des soins qu'il employe si utilement au bien de tout l'Estat. C'est dans cette mesme veuë que les hommes de la premiere dignité & de la plus haute élevation ont ambitionné d'estre vos Confreres, & ont crû que la qualité d'Académicien ajousteroit quelque nouvel éclat aux glorieux titres dont ils sont revestus. Et certainement, Messieurs, s'il y a quelque chose dans le Regne passé qui puisse estre envié par le Regne present, où rien ne s'obmet de ce qui peut faire fleurir les belles connoissances & les beaux Arts, où la liberalité du Prince se répand sur tous les gens de Lettres qui donnent quelque marque d'une suffisance extraordinaire où nous voyons s'élever l'Illustre Académie des Sciences, en laquelle l'Astronomie, la Geometrie & la Physique ne trouvent rien ny dans les cieux, ny sur la terre qui échape à leur connoissance, où d'autres Académies encore nous forment des Apelles, des Phidias & des Vitruves : S'il y avoit, dis-je, quelque chose que le Regne present pust envier au Regne passé, ce seroit l'establissement de cette Illustre Compagnie. Mais on ne pouvoit commencer trop tost à polir & à perfectionner une langue qui apa-

remment doit estre un jour celle de toute l'Europe, & peut-estre de tout le monde; & sur tout d'une Langue qui doit parler de LOUIS quatorziéme. On ne pouvoit trop tost former des Orateurs, des Poëtes & des Historiens pour celebrer ses grandes actions. En effet, Messieurs, quelques riches que soient les talens que chacun de vous possede; il y a dequoy les employer tous, il y a de quoy les épuiser. Car quels sujets de Poëme sa valeur & ses exploits militaires ne fourniront-ils point à tous les Poëtes, qui sans le secours de la fable & de la fiction y trouveront l'heroïque & le merveilleux: Quelle moisson de loüanges ne rencontreront point les Orateurs dans les autres vertus de ce Prince, dont le simple recit formera des Eloges & des Panegiriques? Quel amas d'évenemens memorables & de faits éclatans pour ceux qui prendront soin de l'Histoire? quelle doit estre la force de leur stile pour répondre à la dignité de leur matiere, & de quel art n'auront-ils pas besoin pour accorder la vray-semblance avec la verité; & faire croire aux siecles avenir ce que nous avons de la peine à concevoir, quoy que nous le voyions? Quand ce grand Prince commença à prendre luy-mesme le soin de ses affaires, il sembla que Dieu nous le donnoit une seconde fois, formé de sa main & remply de cette sagesse qui

fait regner les Rois ; & on le vit paroistre dans son conseil avec des lumieres plus vives & plus penetrantes, que celles de tous ceux qu'il y avoit appellez. Quand la juste poursuite de ses droits l'obligea d'entreprendre la guerre, ses Generaux & ses Capitaines les plus experimentez furent surpris de se voir moins sçavans que luy dans le mestier de la guerre & dans l'exercice de la discipline militaire ; & l'on sçait qu'il leur enseigna une maniere rapide de conquerir, dont leur experience, ny l'Histoire mesme ne leur fournissoit aucun exemple. Je ne parle point de sa Valeur ny de son Intrepidité dans les hazards, qui a fait trembler tant de fois, quoy que diversement, ses Sujets & ses Ennemis, ce sont des vertus ordinaires aux Heros. Mais vous, Messieurs, qui connoissez toutes les beautez & toutes les graces du discours, qui sçavez la peine qu'il y a de les acquerir, quelle a esté vostre surprise de le voir posseder ce precieux don de la parole en un degré de perfection, où personne n'est peut-estre jamais arrivé par la voye de l'étude & des preceptes ? Qu'il me soit permis d'ajouster à ce que je viens de dire un nouveau sujet d'étonnement, parce qu'il est d'une chose qui est plus de ma connoissance que toutes les autres : c'est, Messieurs, qu'il n'y a rien dans les beaux Arts dont il ne voye,

dont il ne penetre toutes les graces & toutes ces delicateſſes qui ne ſont connuës que des Maiſtres ; tant il eſt vray que lorſque le bon ſens, ou pour mieux dire, la ſageſſe ſe trouve au ſouverain degré dans une ame, elle luy tient lieu de toutes les ſciences que les hommes n'ont inventées que pour ſuppléer au défaut de cette ſageſſe. Ainſi donc, Meſſieurs, je regarde ce Grand Monarque comme un modelle parfait & achevé, dont tous les aſpects ſont admirables, & qui eſt mis au milieu de vous pour en tirer des images fidelles qui ne periſſent jamais ; afin que les actions de ce Prince, qui font la felicité preſente de ſes peuples, deviennent encore utiles à la poſterité, par les grands exemples qu'elles donneront aux Princes des ſiecles à venir. Voila le digne objet de vos travaux & de vos veilles. Pour moy, Meſſieurs je m'efforceray avec le ſecours de vos doctes Conferences, de vous ſuivre de loin, & de meriter avec le temps la place qu'il vous a plû me donner aujourd'huy dans cette Illuſtre Compagnie.

COMPLIMENT DE L'ACADEMIE Françoiſe, fait à Madame la Chanceliere en quittant l'Hoſtel Seguier où elle s'aſſembloit, pour aller tenir ſes Conferences au Louvre, le May 1672.

MADAME,

Quelque glorieux qu'il ſoit à l'Académie Françoiſe d'eſtre appelée au Louvre pour y tenir ſes Conferences; il eſt vray neanmoins qu'elle ne quitte qu'avec douleur le lieu où elle les a tenuës juſqu'icy avec tant de douceur & de ſatisfaction. Il luy arrive, Madame, la meſme choſe qu'à ceux qui quittent leur pays natal, pour paſſer en quelque pays plus riches & plus abondans, où la fortune leur offre un établiſſement conſiderable; Quelque beaux & delicieux que ces pays puiſſent eſtre, ils ne leur oſtent point le regret de la patrie, & jamais ils ne forment dans leur eſprit une idée auſſi agreable que celle des lieux bien-aimez où ils ont paſſé les premieres années de leur vie. S'il eſt vray, Madame, que ce ſentiment

si naturel à tous les hommes soit particulierement fondé sur le souvenir des assistances & des caresses qu'ils ont reçûës de leurs Parens, quel doit estre le ressentiment de la Compagnie aprés les marques de bonté & de tendresse qu'elle a reçûës de son illustre Protecteur, qui a toujours eu pour elle toute l'affection d'un veritable Pere. Je ne m'arresteray point, Madame, à exagerer les obligations que nous luy avons, moins encore à vous parler de ses vertus & de ses qualitez extraordinaires, qui feront à jamais l'admiration des siecles à venir; cela a esté traité trop dignement par ceux de la Compagnie qui ont fait son eloge pour y toucher aprés eux, je diray seulement que pour bien connoistre la grandeur de la perte que nous faisons, il ne faut que considerer quelle est la consolation que le Ciel donne à nostre douleur. L'Académie Françoise perd son Protecteur en la personne de Pierre Seguier, elle le retrouve en la Personne de Louis XIV. Elle se voit obligée de quitter cette demeure bien-aimée, & on la meine au Louvre pour y continuer ses exercices académiques, comme si la protection qu'elle perd en Monseigneur le Chancelier ne pouvoit estre bien reparée, que par celle du plus grand Roy du monde, & qu'elle ne pust passer dignement de cet Hostel en un moindre lieu que le plus superbe & le plus

celebre Palais de l'Univers. Mais, Madame, si l'Académie Françoise a le déplaisir de quitter les lieux où vous l'avez reçuë si obligemment, même dans les jours de vostre affliction & de la sienne, elle demande en grace qu'elle ne sorte pas de vostre souvenir. Et comme de son costé elle conservera éternellement la memoire des obligations infinies dont vous l'avez comblée, elle vous supplie, Madame, que vous la consideriez toujours comme une Compagnie qui vous est dévoüée entierement, & dont tous les particuliers qui la composent font gloire d'estre vos tres-humbles & tres-obeïssans Serviteurs.

COMPLIMENT DE L'ACADEMIE Françoiſe fait au Roy à ſon retour de la Campagne de Hollande, le 13. Aouſt 1672.

SIRE,

Il n'y a perſonne qui voyant aujourd'huy l'Academie Françoiſe ſe preſenter à Voſtre Majeſté, ne croye qu'elle vient la remercier de la grande & illuſtre matiere qu'elle donne à ſes Hiſtoriens, à ſes Orateurs & à ſes Poëtes, & luy promettre en meſme temps l'immortalité qui eſt dûë à tant de belles actions. Cependant, SIRE, l'Académie ſe trouve dans une diſpoſition toute contraire : Elle vient, ſi elle oſe le dire à Voſtre Majeſté ; Elle vient ſe plaindre du trop grand nombre & de la trop grande beauté de vos exploits qui la mettent dans l'impuiſſance de les égaller jamais par la parole ; & bien loin qu'elle prétende leur donner l'immortalité, elle vient reconnoiſtre ſincerement que ce ſeront ces meſmes exploits qui donneront l'immortalité à ſes ouvrages. Car s'il eſt vray, SIRE, que la Poſterité la plus éloignée recherche avec ſoin & liſe avec plaiſir ces Odes, ces Eloges & ces

Pa
negyriques qui celebrent vos louanges, ce sera principalement parce qu'elle y trouvera le Nom auguste de Vôtre Majesté, qui fera éternellement son admiration & ses delices. Tous ces monumens élevez à vostre gloire, bien qu'ils semblent n'estre faits que pour la conserver, seront eux-mesmes conservez par vostre gloire ; semblables à ces figures que l'Architecture employe dans ses ornemens, qui sont portées & retenuës par l'édifice mesme qu'elles paroissent soustenir. Il ne reste donc, SIRE, à l'Académie Françoise qu'à tascher de ne point avilir la matiere precieuse que luy fournissent vos grandes actions, & d'en tirer des images fidelles sans y employer l'exageration qui luy sera desormais inutile : Elle espere d'autant plus reüssir dans ce dessein, qu'elle se voit soustenuë de la protection toute puissante de vostre Nom, & qu'elle se voit aussi appellée dans la demeure sacrée de Vostre Majesté. Cette derniere grace, SIRE, a rendu les Muses bien glorieuses : elles n'ont jamais si bien crû, ny à si bon titre estre filles de Jupiter ; mais il estoit juste de leur élever le courage, ayant à leur demander des choses qui en veulent tant pour estre entreprises & pour estre bien executées. Elles y feront, SIRE, tous leurs efforts, & si la force leur manque, du moins ne manqueront-elles jamais ny de zele ny de reconnoissance.

LA PEINTURE.

POEME.

Doux charme de l'esprit, aimable Poësie,
Conduis ta vive ardeur dont mon ame est saisie,
Et me flant dans mes vers la force à la douceur
Viens louer avec moy la Peinture ta sœur,
Qui par les doux attraits dont elle est animée,
En seduisant mes yeux, a mon ame charmée.
Et toy fameux le Brun, ornement de nos jours,
Favori de la Nymphe, & ses tendres amours,
Qui seul as merité par ta haute science,
D'avoir de ses secrets l'entiere confidence,
D'une oreille attentive écoute dans ces vers
Les dons & les beautez de celle que tu sers.
De l'Esprit éternel la sageſſe infinie
A peine eut du Chaos la Discorde bannie,
Et le vaſte pourpris de l'Empire des Cieux
A peine estoit encor peuplé de tous ſes Dieux,

Qu'enſemble on vit ſortir du ſein de la Nature
L'aimable Poëſie & l'aimable Peinture,
Deux ſœurs, dont les appas égaux, mais differens,
Furent le doux plaiſir de l'Eſprit & des Sens:
L'aiſnée eut en naiſſant la parole en partage,
La plus jeune jamais n'en eut le moindre uſage;
Mais ſes traits & ſon teint ravirent tous les
Dieux;
Sa ſœur charma l'oreille, elle charma les yeux,
Elle apprit avec l'âge & les ſoins de l'Eſcole,
A ſi bien reparer ſon défaut de parole,
Que du geſte aiſément elle ſceut s'exprimer,
Et non moins que ſa ſœur diſcourir & charmer.
Si juſte elle ſçavoit d'une adreſſe incroyable
Donner à chaque objet ſa couleur veritable,
Que l'œil en le voyant de la ſorte imité
Demandoit à la main ſi c'eſtoit verité.
Si-toſt qu'elle parut ſur la voute éternelle
Tous les Dieux étonnez eurent les yeux ſur elle,
Et pour apprendre un art ſi charmant & ſi beau
Chacun d'eux à l'envi prit en main le pinceau.

Le Maiſtre ſouverain du Ciel & de la Terre,
D'un rouge étincelant colora ſon Tonnerre,
Et marqua d'un trait vif dans la vague des airs
L'éclat ébloüiſſant de ſes brillans éclairs.
Dés la pointe du jour la diligente Aurore,
Depuis l'Inde fameux juſqu'au rivage More,
Couvrit tout l'Horiſon d'un or luiſant & pur,
Pour y répandre enſuite & le pourpre & l'azur.
Celuy qui des ſaiſons fournit l'ample carriere,
Fit toutes les couleurs de ſa ſeule lumiere;
Et ſes rayons dorez ſur la terre & les eaux
Furent dés ce moment comme autant de pinceaux,
Qui touchant les objets d'une legere atteinte,
Leur donnerent à tous leur veritable teinte.
D'un trait ingenieux l'inimitable Iris
Traça ſur le fonds bleu du celeſte lambris
Un grand arc triomphal dont les couleurs brillantes
S'uniſſant l'une à l'autre, & pourtant differentes,
De leur douce nüance enchanterent les yeux,
Et furent l'ornement de la voûte des Cieux.

La celeſte Junon ſur le front des nuages,
Peignit d'or & d'azur cent diverſes images,
Et la mere Cibele en mille autres façons,
Colora ſes gueretz, ſes prez & ſes moiſſons:
Mais le plaiſir fut grand de voir Flore & Pomone
Sur les riches preſens que la Terre leur donne
A l'envi s'exercer en couchant leurs couleurs,
A qui l'emporteroit ou des fruits, ou des fleurs:
Les Nymphes toutefois des tranquilles fontaines;
Et des mornes eſtangs qui dorment dans les plaines,
Ravirent plus que tous les yeux & les eſprits,
Et ſur les autres Dieux remporterent le prix.
Ce fut peu d'employer les couleurs les plus vives
A peindre en cent façons le penchant de leurs rives,
D'une adreſſe incroyable on les vit imiter
Tout ce qu'à leurs regards on voulut preſenter.
Des plaines d'alentour, & des prochains bocages
Sur l'heure elles formoient cent divers paſſages;

Et le plus viſte oyſeau ſi-toſt qu'il paroiſſoit,
Eſtoit peint ſur leur onde au moment qu'il paſſoit.
Au pied de l'Helicon d'un art inimitable
La Nymphe avoit conſtruit ſa demeure agreable;
Là ſouvent Apollon, qui plus voiſin des Cieux
Habite de ce mont les ſommets glorieux,
Venoit avec plaiſir voir les nobles penſées
Qu'avoit ſa docte main ſur la toile tracées,
Et luy communiquoit ſes ſçavantes clartez
Sur les deſſeins divers qu'elle avoit meditez.
Un jour qu'il vint trouver cette Nymphe charmante,
Dans ſon riche Palais, ou d'une main ſçavante
Sur les larges parois, & dans les hauts lambris
Elle-meſme avoit peint mille tableaux de prix;
Il la vit au milieu d'une ſuperbe ſalle,
Où le jour éclairoit d'une lumiere égale,
Qui par les traits hardis de ſes doctes pinceaux,
D'un ſoin laborieux retouchoit les tableaux
** De neuf jeunes Beautez, qui toutes ſingulieres*

* Les neuf Genres de Peintures.

Sous ſes ordres ſuivoient neuf diverſes manieres,
Et qui s'eſtant formé de differents objets,
Avoient repreſenté neuf ſortes de ſujets.
a Celle qui s'occupoit aux tableaux de l'Hiſtoire,
Sur ſa toile avoit peint l'immortelle victoire,
Que ſur les fiers Titans remporterent les Dieux,
Lors qu'un injuſte orgueil leur diſputa les Cieux.
Sur l'Olympe éclattant d'une vive lumiere
Paroiſſoit des vainqueurs la troupe auguſte & fiere;
Et dans l'ombre giſoient les Titans diſperſez,
Fumans du foudre encor qui les a renverſez.
b Une autre moins ſevere, & plus capricieuſe,
Avoit des meſmes Dieux peint la fuite honteuſe,
Quand ſur les bords du Nil vivement alarmez
On les voyoit encor à demi transformez;
D'un Belier bondiſſant la toiſon longue & belle,
Cachoit le Souverain de la troupe immortelle.
La timide Venus plus froide qu'un glaçon,

a L'Hiſtoire. b Les Groteſques.

Femme à moitié du corps finiſſoit en poiſſon.
Et Bacchus dõt la peur rẽdoit les regards mornes
Avoit déja d'un Bouc & la barbe & les cornes ;
Apollon qui ſe vit des aiſles de corbeau,
Se détourna de honte, & quitta le tableau.

a *Il ſe plut dans un autre à voir le vieux Silene,*
Qui haſte ſa monture, & s'y tenant à peine,
Meine un folaſtre eſſein de Faunes inſolens,
Et de Dieux Chevepieds, yvres & chancelans.

b *Enſuite il contempla l'image de ſon Pere,*
Plus connoiſſable encor par ce ſaint caractere
Qui le fait adorer des Dieux & des humains,
Que par le foudre ardent qu'il porte dans ſes mains.

c *Sur la toile ſuivante il vit les beaux rivages*
Du ſinueux Penée, & ſes gras paſturages,
Où libre de tous ſoins à l'ombre des ormeaux
Pan faiſoit reſonner ſes freſles chalumeaux.

d *Dans un autre Tableau riche d'Architecture,*

a Les Bachanales. b Les Portraits. c Les Païſages.
d L'Architecture.

Il voit de son Palais la superbe structure
Où brillent à l'envi, l'or, l'argent, le cristal,
L'opale, & le rubis du bord Oriental.
a Dans le tableau suivant il sent tromper sa veuë,
Par le fuyant lointain d'une longue avenuë
De cedres palissans, & de verts orangers,
Dont Pomone enrichit ses fertiles vergers.
b Ensuite il voit le Nil, qui sur ses blonds rivages
Abbreuve de ses eaux mille animaux sauvages,
c Puis les lys, les œillets, les roses, les jasmins,
Qui de la jeune Flore émaillent les jardins.
De ces tableaux divers le beau fils de Latone
Contemple avec plaisir le travail qui l'étonne,
Admire leurs couleurs, leurs ombres, & leurs jours,
Puis regardant la Nymphe, il luy tint ce discours.
Beauté de l'Univers, honneur de la Nature,
Charme innocent des yeux trop aimable Peinture,

a La Perspective. b Les Animaux. c Les Fleurs.

Rien ne peut égaler l'excellence des traits
Dont brillent à l'envi ces chefs-d'œuvres parfaits;
Mais puisque l'Avenir en ſes replis plus ſombres,
N'a rien, dont mes regards ne penetrent les ombres,
Je veux vous reveler les ſuccés éclatans,
Qu'aura voſtre bel Art dans la ſuite des temps,
Quand aux ſimples mortels l'Amour par ſa puiſſance
En aura découvert la premiere ſcience.
La Grece ingenieuſe à qui les Dieux amis,
De l'ame, & de l'eſprit tous les dons ont promis,
Entre les Regions doit eſtre la premiere
Sur qui de tous les Arts s'épandra la lumiere;
Chez elle les Mortels ſçavans & curieux,
Marqueront les premiers le mouvement des Cieux;
Les premiers verront clair dans cette nuit obſcure
Dont ſe cache aux mortels la ſecrette Nature;
Le Meandre étonné, ſur ſes tortueux bords,
De la premiere Lyre entendra les accords.

Voſtre Art en meſme-temps pour comble de ſa
gloire
Fera mille tableaux d'éternelle memoire,
Avec un ſoin ſans égal les fruits repreſentez,
Par les oiſeaux deceus ſe verront bequetez,
Et là d'un voile peint avec un art extrême,
L'image trompera les yeux du trompeur meſme.
D'un Maiſtre renommé le chef-d'œuvre charmant
De ſa ville éteindra l'affreux embraſement,
D'un autre plus fameux la main prompte & fi-
delle
Peindra la Citherée, & la peindra ſi belle,
Que jamais nul Pinceau n'oſera retoucher
Les beaux traits que le ſien n'aura fait qu'ébau-
cher.
Par mille autres travaux d'une grace infinie,
La Grece fera voir ſa force & ſon genie.
Mais comme le Deſtin veut que de toutes parts
Habitent tour à tour la Science & les Arts;
Que de ſes grands deſſeins la ſageſſe profonde
En veut avec le temps honorer tout le monde,

Et dans tous les climats des hommes habitez,
Epandre de leurs feux les fecondes clartez,
Les jours arriveront où l'aimable Italie
Des Arts, & des Vertus doit ſe voir embellie;
Le Chantre de Mantouë égalera les ſons
Dont le divin Aveugle animoit ſes chanſons;
Et du Conſul Romain les paroles hautaines
Feront autant de bruit que les foudres d'Athenes,
Alors éclattera l'adreſſe du Pinceau,
Et l'ouvrage immortel du penible Ciſeau;
Là de mille tableaux les murailles parées,
Des Maiſtres de voſtre Art ſe verront admirées;
Et les marbres vivans épars dans les vergers
Charmeront à jamais les yeux des Eſtrangers.
Mais à quelque degré que cette gloire monte,
Rien ne peut empeſcher que Rome n'ait la honte;
Malgré tout ſon orgueil de voir avec douleur
Paſſer chez ſes voiſins ce haut comble d'honneur:
Lorſque par les beaux arts, non moins que par la
guerre,
La France deviendra l'ornement de la Terre,

Elle aura quelque temps ce précieux trésor
Qu'elle ne croira pas le posséder encor,
Mais quand pour élever un Palais qui réponde
A l'auguste grandeur du plus grand Roy du monde,
L'Homme en qui tous les Arts sembleront ramassez,
Du Tibre glorieux les bords aura laissez,
Elle verra qu'en vain de ces lieux elle appelle
La Science & les Arts qui sont déja chez elle:
Sagement toutefois d'un desir curieux
Les Esleves iront enlever de ces lieux,
Sous de vieilles couleurs, la Science cachée,
Que vainement ailleurs leur main auroit cherchée,
Et mesurant des yeux ces marbres renommez,
En derober l'esprit dont ils sont animez.
Les Arts arriveront à leur degré suprême,
Conduits par le genie & la sagesse extrême,
De celuy dont alors le plus puissant des Rois,
Pour les faire fleurir aura sceu faire choix.
D'un sens qui n'erre point sa belle ame guidée,

Et

Et poſſedant du beau l'invariable Idée,
Elevera ſi haut l'eſprit des Artiſans,
En leur donnant à tous ſes ordres inſtruiſans,
Et leur fera tirer par ſa vive lumiere,
Tant d'exquiſes beautez du ſein de la matiere;
Qu'eux-meſmes regardant leurs travaux plus qu'humains
A peine croiront voir l'ouvrage de leurs mains.
Nymphe c'eſt en ce temps que le bel art de peindre
Doit monter auſſi haut que l'homme peut atteindre,
Et qu'au dernier degré les Pinceaux arrivez
Produiront à l'envi des tableaux achevez;
Tableaux, dont toutefois l'ample & noble matiere,
Que le Prince luy ſeul fournira toute entiere,
Encor plus que l'Art meſme aura de l'agrément,
Et remplira les yeux de plus d'étonnement.
Mille exploits inoüis d'éternelle memoire
Se verront dans le cours de ſa brillante hiſtoire,

Où tout ce que la Fable a jamais inventé
Aura moins d'agrément, de force & de beauté.
Rien ne peut égaler la ſcience infinie
Des Maiſtres qui peindront au gré de leur genie,
Ses galans Carrouſels, ſes Spectacles charmans,
Ses Ballets, ſes Feſtins, ſes divertiſſements.
Combien ſera la main noble, ſçavante, & juſte,
Qui donnera la vie à ce Viſage auguſte,
Où ſeront tous les traits, par qui les Souverains
Charment & font trembler le reſte des humains?
Que ceux dont le bon gouſt donné par la Nature,
Aime, admire, & connoiſt la belle Architecture,
Auront l'eſprit content, & les yeux ſatisfaits,
De voir les grands deſſeins de ſes riches Palais,
Qui pour leur noble audace, & leur grace immortelle
Des pompeux baſtimens deviendront le modelle;
Qu'il ſera doux de voir peint d'un ſoin curieux
De tous les beaux vergers le plus delicieux,
Soit pour l'aſpect fuyant des longues avenuës,
Soit pour l'aimable objet des differentes veuës,

Soit pour le riche émail, & les vives couleurs
Des parterres semez des plus riantes fleurs,
Soit pour ces grands estangs, & ces claires fontaines
Qui de leurs vases d'or superbes & hautaines,
Et malgré la Nature, hostesses de ces lieux,
Par le secours de l'Art monteront jusqu'aux Cieux?
Soit enfin pour y voir mille troupes errantes
De tous les animaux d'especes differentes
Qui parmi l'Univers jusqu'alors dispersez,
Dans ce charmant reduit se verront ramassez,
C'est là que le Heros las du travail immense
Qu'exige des grands Rois l'employ de leur puissance,
Ayant porté ses soins sur la Terre & les Flots,
Ira gouster en paix les charmes du repos;
Afin qu'y reprenant une vigueur nouvelle,
Il retourne aussi-tost où son peuple l'appelle.
Ainsi lorsque mon char de la Mer s'approchant,
Roule d'un pas plus viste aux portes du Couchant,

Aprés que j'ay verſé dans tous les coins du monde
Les rayons bienfaiſans de ma clarté feconde,
Jentre pour ranimer mes feux preſqu'amortis
Dans l'humide ſejour des grottes de Thetis,
D'où ſortant au matin couronné de lumiere,
Je réprens dans les Cieux ma courſe coûſtumiere.
Dans ces temps bienheureux de gloire & de
grandeur,
Telle doit de voſtre Art éclater la ſplendeur.
Là ſe teut Apollon, & la Nymphe ravie,
De voir de tant d'honneurs ſa Science ſuivie,
Se plaignit en ſon cœur des Deſtins envieux,
Qui remettoient ſi loin ce ſiecle glorieux.
Le Brun, c'eſt en nos jours que l'on voit éclaircir
Du fidelle Apollon les grandes propheties,
Puiſqu'enfin dans la France on voit de toutes
parts
Fleurir le regne heureux des Vertus & des Arts.
Tu ſçais ce qu'on attend de ces rares Genies
Qui pour connoiſtre tout, ont leurs clartez unies,
Et pour qui deſormais la Nature & les Cieux

N'ont rien d'impenetrable à leur œil curieux.
De combien d'Amphions les ſçavantes merveilles,
De combien d'Arions les chanſons nompareilles,
Nous raviſſent l'eſprit par leurs aimables vers,
Et nous charment l'oreille au doux ſon de leurs airs?
Mais il ſuffit de voir ce que ta main nous donne,
Ces chef-d'œuvres de l'Art, dont l'Art meſme s'étonne,
Et ce qu'en mille endroits de tes grands atteliers,
Travaille ſous tes yeux la main des Ouvriers.
C'eſt là que la Peinture avec l'or & la ſoye
Des grands évenements tous les charmes déploye,
Et que la docte éguille avec tant d'agrément
Trace l'heureux ſuccez de chaque évenement.
Là d'un art ſans égal ſe remarque dépeinte
Du Monarque des Lys la ferveur humble & ſainte,
Lors qu'il reçoit les dons du baume précieux
Qu'autrefois à la France envoyerent les Cieux.

Là les yeux sont charmez de l'auguste pre-
sence
De deux Princes rivaux qui jurent alliance
Et devenus amis, mettent fin aux combats
Qui depuis trente Estez desoloient leurs Estats;
Loüis, *le cœur touché d'une solide gloire,*
Et vainqueur des appas qu'étalloit la victoire;
Prefere sans regret le repos des sujets
Au bonheur asseuré de ses vaillans projets.
Icy brille l'éclat de l'heureuse journée,
Où le sacré lien d'un illustre Hymenée,
Parmi les vœux ardens des peuples réjoüis,
Joint le cœur de Therese *à celuy de* Loüis.
Là se voit l'heureux jour, favorable à la
France,
Qui donne tous les biens qu'enferme l'esperance,
Faisant naistre un Dauphin, en qui le Ciel amis
Dequoy remplir le sort à la France promis.
Sur un autre tableau s'apperçoit figurée
Dunkerque, qui des mains de l'Anglois retirée,
Ouvre ses larges murs & le fond de son cœur

A Loüis *ſon Monarque & ſon liberateur.*
Enſuite on apperçoit la Nation fidelle,
Qui pleine de reſpect, de chaleur, & de zele,
Vient à ce grand Heros d'elle-meſme s'offrir,
Et ſous ſes Eſtendars veut ou vaincre, ou mourir.
Icy le fier Marſal, au ſeul éclair du foudre,
Se rend avant le coup qui l'eût reduit en poudre,
Et du courroux du Prince évitant le malheur,
Eprouve ſa clemence au milieu de ſa valeur.
Icy devant les yeux de l'Europe aſſemblée,
L'Eſpagne reconnoiſt que de fureur troublée,
Elle a prés la Tamiſe épanché noſtre ſang
Et nous cede à jamais l'honneur du premier rang:
Au front de ſon Miniſtre on voit la honte empreinte,
Sur ceux des Eſtrangers la ſurpriſe & la crainte,
Dans les yeux des François brille l'aiſe du cœur,
Et dans ceux de Loüis *l'heroïque grandeur.*
Icy pour expier une pareille offenſe
Rome vient de Loüis *implorer la clemence,*
Promet d'en élever d'éternels monumens,

Et le desarme ainsi de ses ressentimens.
Là le Rab étonné voit son onde rougie
De l'infidelle sang des peuples de Phrygie
Que le bras des François par cent vaillans efforts
Au salut de l'Empire a versé sur ses bords.
Mais le Brun desormais il faut que tu t'apprestes
A donner à nos yeux ces fameuses conquestes
Où le Prince luy-mesme au milieu des combats,
De son illustre exemple animoit les soldats,
Où pareil aux torrens qui tombant des montagnes
Entraisnent avec eux les moissons des campagnes,
Il a d'un prompt effort fierement renversé
Tous les murs ennemis, où son cours a passé.
De tant de grands sujets un amas se presente,
Capables d'épuiser la main la plus sçavante,
Que sans doute étonné de ce nombre d'exploits,
Ta peine la plus grande, est d'en faire le choix
Mais gardes d'oublier, quand d'un pas intrepide
On le vit affronter la tranchée homicide,
Qui surprise, trembla d'un si hardi dessein,

Au moment perilleux qu'il entra dans ſon ſein.
C'eſt là qu'avec grand ſoin il faut qu'en ſon viſage
Tu traces vivement l'ardeur de ſon courage,
Qui dans l'aſpre danger ayant porté ſes pas
Le faſſe reconnoiſtre au milieu des ſoldats ;
Fais-nous voir quand Doüay ſuccombant ſous ſes armes
THERESE *y répandit la douceur de ſes charmes,*
Et de ſes ſeuls regards fit naiſtre mille fleurs,
Où nagueres couloient & le ſang, & les pleurs.
Quand l'Iſle ſe voyant preſque reduite en cendre,
Par le feu des aſſauts qui la force à ſe rendre,
Elle ouvre à ſon vainqueur ſes murs & ſes remparts,
Où gronde & fume encor le fier courroux de Mars ;
En ce Prince elle voit tant de vertus paroiſtre,
Qu'elle benit le Ciel de luy donner un maiſtre
Qu'au prix de plus de ſang, elle auroit dû vouloir,

Qu'elle n'en a verſé pour ne le pas avoir.
Sur tout que ta main prenne un pinceau de lumiere,
Pour tracer dignement ſa victoire derniere,
Où le cœur averti par la ſecrette voix
De cet Ange qui veille au bonheur des François,
Il quitta tout à coup ſa conqueſte nouvelle,
Et courant ſans relaſche où la gloire l'appelle,
Il ſuit les Ennemis qui chargeoient nos ſoldats,
Laſſez & dépourveus du ſecours de ſon bras.
La terreur de ſon Nom qui devança ſes armes,
Epandit dans les rangs de ſi vives alarmes
Qu'arrivant ſur les lieux il trouva nos Guerriers
Qui tous à pleines mains moiſſonnoient des Lauriers;
Ces Lions à ſa veuë animant leur courage,
Firent des Ennemis un ſi cruel carnage,
Qu'il connut que ſon Nom prevenant ſon grand cœur
Deroboit à ſon bras le titre de vainqueur,
Et qu'enfin la Victoire attendoit toute preſte

Qu'il paruſt à ſes yeux, pour couronner ſa teſte.
Ainſi quand au matin les ombres de la nuit
Combattent les rayons du premier jour qui luit,
A peine en arrivant la belle Avancouriere
Annonce le retour du Dieu de la lumiere,
Qu'on voit de toutes parts les ombres trebucher,
Où derriere les monts s'enfuïr & ſe cacher.
Cependant, cher le Brun, ſçais-tu que cette gloire
Dont tu le vois paré des mains de la Victoire,
Qui ternit la ſplendeur des autres demi-Dieux,
Qui de ſon vif éclat ébloüit tous les yeux,
Et fait qu'en le voyant l'ame preſque l'adore,
Sçais-tu que cet éclat n'eſt encor que l'aurore,
Et le rayon naiſſant des beaux & des grands jours
Qu'il fera ſur la Terre au plus haut de ſon cours.
Oüi du Dieu que je ſers les plus ſacrez augure:
Par qui l'ame entrevoit dans les choſes futures,
Et les divins accords de nos ſaintes Chanſons,
Ne ſont qu'un vain menſonge & d'inutiles ſons;

Où nous allons entrer dans un siecle de gloire
Qui couvrira de honte, & la Fable, & l'Histoire,
Qui fameux & fertille en mille exploits divers
Portera sa lumiere au bout de l'Univers.
Que je voy de combats & de grandes journées,
De remparts abbatus, de batailles gagnées,
De triomphes fameux, & de faits tous nouveaux
Qui doivent exercer tes glorieux pinceaux!
Alors sans remonter au siecle d'Alexandre,
Pour donner à ta main l'essor qu'elle aime à prendre
Dans le noble appareil des grands Evenemens,
Dans la diversité d'Armes, de Vestemens,
De Païs, d'Animaux, & de Peuples étranges,
Les Exploits de Loüis *sans qu'en rien tu les changes,*
Et tels que je les voy par le sort arrestez,
Fourniront plus encor d'étonnantes beautez,
Soit qu'il faille étaler sa guerriere puissance
Prés des murs de Memphis, de Suze & de Bisance;

Soit qu'il faille tracer ſes triomphes pompeux
Où ſuivront enchaiſnez des Tyrans orgueilleux
Qui ſur leur triſte front auront l'image empreinte
D'une ſombre fierté qui flechit ſous la crainte,
Et dont l'affreux regard de douleur abbatu,
Du glorieux Vainqueur publiera la vertu,
Où les Ours, les Lions, les Tigres, les Panthe-
res,
Redoutable ornement des Terres étrangeres,
Les riches vaſes d'or, & les meubles exquis
Marqueront les climats des Royaumes conquis.
Voilà les grands travaux que le Ciel te pre-
pare,
Qui ſeront de nos jours l'ornement le plus rare
Et des ſiecles futurs le treſor precieux,
Puis qu'on ſçait que le temps, peintre judicieux,
Qui des Maiſtres communs les tableaux decolore
Rendra les tiens plus beaux, & plus charmans en-
core,
Lors que de ſon pinceau ſecondant ton deſſein
Il aura ſur leurs traits mis la derniere main.

Ce fut ce qu'autrefois un ſage & ſçavant Maiſtre,
Aux peintres de ſon temps ſceut bien faire con-
noiſtre,
Il ſceut par ſon adreſſe en convaincre leurs yeux
Et leur en fit ainſi l'emblême ingenieux.
Il peignit un vieillard dont la barbe chenuë
Tomboit à flots épais ſur ſa poitrine nuë,
D'un ſable diligent ſon front eſtoit chargé
Et d'ailes de Vautour tout ſon dos ombragé;
Prés de luy ſe voyoit une faulx argentée
Qui faiſoit peur à voir, mais qu'il avoit quittée
Pour prendre ainſi qu'un Maiſtre ébauchant un
tableau,
D'une main une éponge, & de l'autre un pinceau.
Les chefs-d'œuvres fameux, dont la Grece ſe
vante,
Les Tableaux de Zeuxis, d'Apelle & de Ti-
mante;
D'autres Maiſtres encor des ſiecles plus âgez,
Eſtoient avec honneur à ſa droite rangez;
A ſa gauche giſoient honteux & mépriſables,

Des peintres ignorans les tableaux innombrables
Ouvrages ſans eſprit, ſans vie & ſans appas
Et qui bleſſoient la veuë, on ne la touchoient pas.
Sur les uns le Vieillard, à qui tout eſt poſſible,
Paſſoit de ſon pinceau la trace imperceptible,
D'une couche legere alloit les bruniſſant,
Y marquoit des beautez, meſme en les effaçant;
Et d'un noir ſans égal fortifiant les ombres,
Les rendoit plus charmans, en les rendant plus
ſombres,
Leur donnoit ce teint brun qui les fait reſpecter
Et qu'un pinceau mortel ne ſçauroit imiter.
Sur les autres tableaux d'un mépris incroyable,
Il paſſoit ſans les voir l'éponge impitoyable,
Et loin de les garder aux ſiecles à venir
Il en effaçoit tout juſques au ſouvenir,
Mais le Brun, ſi le temps dans la ſuite des
âges,
Loin de les effacer embellit tes ouvrages,
Et ſi ton Art t'éleve au comble de l'honneur,
Sçache que de Loüis *t'eſt venu ce bonheur.*

Quand le Ciel veut donner un Heros à la Terre
Aimable dans la paix, terrible dans la guerre,
Dont le nom ſoit fameux dans la ſuite des ans,
Il fait naiſtre avec luy des hommes excellens,
Qui ſont par leurs vertus, leur courage & leur zele,
Les dignes inſtrumens de ſa gloire immortelle,
Et qui pour ſon amour l'un de l'autre rivaux
Le ſuivent à l'envi dans ſes rudes travaux :
De là nous ſont donnez ces vaillans Capitaines
Qui ſemant la terreur dans les Belgiques plaines
Et courant aux dangers ſur les pas de Loüis,
Secondent de leurs bras ſes exploits inoüis.
De là viennent encor, & prennent leur naiſſance
Ces Neſtors de nos jours, dont la rare prudence
Travaillant ſous le Prince au bien de ſes Sujets
Execute avec ſoin ſes glorieux projets.
De là nous eſt donné cet homme infatigable
Cet homme d'un labeur à jamais incroyable,
Qui ſans peine remplit les emplois les plus hauts
Qui ſans peine deſcend juſqu'aux moindres travaux,

Qui l'esprit éclairé d'une lumiere pure,
Voit tout, agit par tout; semblable à la Nature
Dont l'ame répanduë en ce vaste Univers
Opere dans les Cieux, sur la Terre & les Mers
Où paroist sa sagesse en merveilles fertile,
Et dans le mesme-temps sur le moindre reptile
Fait voir tant de travail, que nos regards surpris
Ne peuvent concevoir les soins qu'elle en a pris.
Mais le Ciel non content que du Heros qu'il
donne
Par mille grands Exploits la vertu se couronne,
Il forme en mesme-temps par ses feconds regards
Des hommes merveilleux dans tous les plus beaux
Arts,
Afin qu'en cent façons ils celebrent sa gloire,
Et que de ses hauts faits conservant la memoire,
Des vertus du Heros la brillante clarté
Serve encor de lumiere à la Posterité.
De là nous sont venus tant de doctes Orphées
Qui chantent de Loüis *les glorieux trophées,*
Apollon de ses feux anime leurs efforts

Et leur inſpire à tous ces merveilleux accords ;
De là vient que le Ciel au gré de la Nature
A voulu qu'en nos jours la charmante Peinture
T'ait mis au premier rang de tous les favoris
Que dans le cours des ans elle a le plus cheris ;
T'ait donné de ſon Art la ſcience profonde,
Ait caché dans ton ſein cette ſource feconde
De traits ingenieux, de nobles fictions
Et le fonds infini de ſes inventions.

Ainſi donc qu'à jamais ta main laborieuſe
Pourſuive de Loüis *l'hiſtoire glorieuſe,*
Sans qu'un autre labeur, ny de moindres tableaux
Profanent deſormais tes illuſtres pinceaux ;
Songe que tu luy dois tes traits inimitables,
Qu'il y va de ſa gloire, & qu'enfin tes ſemblables
Appartiennent au Prince, & luy ſont reſervez
Ainſi que les treſors ſur ſes terres trouvez.

Et vous, Peintres ſçavans, heureux dépoſi-
taires
Des ſecrets de la Nymphe & de ſes ſaints myſté-
res

Dont par vostre discours, & les traits de vos
mains
Se répand la lumiere au reste des humains
** D'hommes tous excellens, sage & docte assemblée*
Que les bontez du Prince ont de graces comblée,
De ce Roy sans égal vous sçavez les hauts faits,
Vous voyez devant vous ses superbes Palais,
Allez, & que par tout vos pinceaux se répan-
dent
Pour donner à ces lieux les beautez qu'ils deman-
dent,
Que là, vostre sçavoir par mille inventions
Parle de ses vertus & de ses actions;
Montrez que de vostre Art la science est divine,
Et qu'il tire des Cieux sa premiere origine.
Quelques profanes voix ont dit que le ha-
zard
Aux premiers des mortels enseigna ce bel Art,
Et que quelques couleurs bizarement placées
Leur en ont inspiré les premieres pensées,

* L'Académie Royale de Peinture & Sculprute.

Mais qu'ils ſçachent qu'Amour le plus puiſſant des Dieux
Le premier aux humains fit ce don precieux,
Qu'à ſa main liberale en appartient la gloire;
Et pour n'en plus douter, qu'ils en ſçachent l'hiſtoire.

Dans l'Iſle de Paphos fut un jeune Eſtranger
Qui vivoit inconnu ſous l'habit d'un Berger,
La Nature avec joye & d'un ſoin favorable
Amaſſant en luy ſeul tout ce qui rend aimable
Avec tant d'agrémens avoit ſceu le former
Que ce fut meſme choſe & le voir & l'aimer.
Des Eaux, & des Foreſts les Nymphes les plus fieres,
Sans attendre ſes vœux, parlerent les premieres,
Mais ſon cœur inſenſible à leurs tendres deſirs,
Loin de les écouter, mépriſa leurs ſoûpirs.
Entre mille beautez, qui rendirent les armes
Une jeune Bergere eut pour luy mille charmes
Et de ſes doux appas luy captivant le cœur
Eut l'extrême plaiſir de plaire à ſon vainqueur;

L'aise qu'elle sentit d'aimer & d'estre aimée,
Accrut encor l'ardeur de son ame enflammée.
Soit que l'Astre des Cieux vienne allumer le jour
Soit que dans l'Ocean il finisse son tour
Il la voit de l'esprit, & des yeux attachée
Sur le charmant objet dont son ame est touchée;
Et la Nuit, quand des Cieux elle vient s'emparer,
Sans un mortel effort ne l'en peut separer.
Pour la seconde fois la frilleuse Irondelle
Annonçoit le retour de la saison nouvelle,
Lors que de son bonheur le destin envieux
Voulut que son Berger s'éloignast de ces lieux,
La nuit qui preceda cette absence cruelle
Il vint voir sa Bergere, & prendre congé d'elle,
Se plaindre des rigueurs de son malheureux sort
Et de ce dur départ plus cruel que la mort.
Elle pasle, abbatuë, & de larmes baignée
Deplore en soûpirant sa triste destinée,
Et songeant au plaisir qu'elle goûte à le voir,
Ne voit dans l'avenir qu'horreur & desespoir.
Amour qui sçais ma flame & les maux que j'en-
dure,

N'auras-tu point pitié de ma triſte auanture ;
Je ne demande pas la fin de mon tourment,
Mais helas! donne-moy quelque ſoulagement.
Sur l'aile des ſoûpirs la priere portée ...
Du tout-puiſſant Amour ne fut point reſettée.
Sur le mur oppoſé la lampe en ce moment
Marquoit du beau garçon le viſage charmant,
L'ébloüiſſant rayon de ſa vive lumiere
Serrant de toutes parts l'ombre épaiſſe & groſſiere
Dans le juſte contour d'un trait clair & ſubtil,
En avoit nettement deſigné le profil.
Surpriſe elle apperçoit l'image figurée,
Et ſe ſentant alors par l'Amour inſpirée
D'un poinçon par hazard ſous ſes doigts rencontré,
Sa main qui ſuit le trait par la lampe montré,
Arreſte ſur le mur promptement & ſans peine
Du viſage cheri la figure incertaine ;
L'Amour ingenieux, qui forma ce deſſein,
Fut vû dans ce moment luy conduire la main.
Sur la face du mur marqué de cette trace

Chacun du beau Berger connut l'air & la grace,
Et l'effet merveilleux de cet évenement
Fut d'un Art ſi divin l'heureux commencement.
Par la Nymphe aux cent voix la charmante Peinture
Inſtruite du ſuccés d'une telle avanture,
Vint apprendre aux Mortels mille ſecrets nouveaux
Et leur montra ſi bien, comment dans les tableaux
Les diverſes couleurs doivent eſtre arrengées,
Enſuite au gré du jour plus ou moins ombragées:
Comment il faut toucher les contours & le trait,
Et tout ce qui peut rendre un ouvrage parfait,
Qu'enfin l'Art eſt monté par l'étude & l'exemple
A ce degré ſuprême où noſtre œil le contemple,
Digne de la grandeur du Roy que nous ſervons,
Digne de la ſplendeur du ſiecle où nous vivons.

L'AMOUR GODENOT.

Pendant que Godenot fin, & ruſé matois,
Fait de ſi jolis tours, & de ſi bonne grace:
Voyez-vous bien l'Amour plus ruſé mille fois,
Qui fait de ſon coſté cent tours de paſſe-paſſe.
Sa main tient un cœur amoureux,
Qu'il vient de partager en deux
D'un ſouffle de coqueiterie:
Mais voyez bien ce tour, il n'eſt pas ſi commun;
De deux cœurs il n'en fera qu'un
Par la poudre de ſympathie.

Qu'il ſe jouë agreablement!
Et qu'avec lui le temps ſe paſſe doucement....
Mais helas, belle Iris, je me ſuis laiſſé prendre,
Et n'ay pû m'en deffendre.
Ce petit Charlatan me voyant attentif
A voir vos yeux ſi doux & voſtre teint ſi vif

Sans que je m'en ſois aperçeu ;
Peut eſtre avec la meſme adreſſe
L'a-t-il mis dans vos mains ſans que vous l'ayez veu.

SUR UN BOUQUET.

MADRIGAL.

ALlez, petites fleurs, voir l'aimable Sylvie,
L'unique objet de tous mes ſoins ;
Si ce bien-vous couſte la vie,
Il ne m'en couſtera pas moins.

APOLLON,

ET LES NEUF MUSES.

LE brillant Apollon l'œil & l'ame du monde
De toutes les clartez eſt la ſource feconde ;
La noble Calliope en ſes vers ſerieux
Celebre les Heros, chante les demi-dieux ;
De la ſage Clio la main trace l'hiſtoire ;
Et du Temps qui s'enfuit conſerve la memoire,
L'amoureuſe Erato d'un plus ſimple diſcours
Conte des jeunes gens les diverſes amours,
L'agreable Thalie inſtruit, plaiſt & folaſtre,
Et de cent mots plaiſans rejoüit le Theatre,
La grave Melpomene en la Scene fait voir
Des Roys qui de la Mort éprouvent le pouvoir ;
L'agile Terpſicore aime ſur tout la danſe
Et ſe plaiſt d'en regler les pas & la cadence,
Euterpe la champeſtre à l'ombre des ormeaux
Fait retentir les bois de ſes doux chalumeaux,

La docte Polhymnie en l'ardeur qui l'in-
ſpire,
Sur mille tons divers fait reſonner ſa lyre,
Et la ſage Uranie éleve juſqu'aux Cieux
De ſes chants immortels le vol audacieux.

MADRIGAL.

UN Aveugle en paſſant vous remet en me-
moire
Qu'aujourd'huy de mon Saint l'on celebre la
gloire,
*Et vous fait m'envoyer les preſens les plus doux**
Ma joye, Iris, ſeroit extrême,
Si cet Aveugle étoit le même,
Qui me fait tant penſer à vous.

* Des confitures.

SUR UNE BELLE VOIX.

MADRIGAL.

Lors qu'Iris charme nos oreilles
Ne craignons point pour noſtre liberté,
On peut en toute ſeureté
Gouſter avec plaiſir de ſi douces merveilles.
Ce n'eſt pas que ſa voix qui charmeroit les
Dieux,
Pour captiver un cœur ne ſoit que trop puiſſante;
Mais c'eſt que devant qu'elle chante
Tout eſt déja vaincu par les traits de ſes yeux.

RESPONSE A UN POEME de Monſieur QUINAULT, où Apollon ſe plaint que le Mecenas des gens de Lettres refuſe d'eſtre loüé.

AInſi donc, cher QUINAULT, *Apollon trouve étrange*
Que noſtre Mecenas refuſe la loüange;
Et que ſon ferme cœur que rien ne peut tenter
Prenne peine à la fuïr comme à la meriter.
Un amour plus puiſſant en luy ſe fait connaiſtre,
C'eſt, & nous le ſçavons, la gloire de ſon maiſtre
Qui le poſſede entier, qui fait tous ſes deſirs
Et qui ferme ſon ame à tous autres plaiſirs.
Si donc, pour ſatisfaire à l'ardeur qui le preſſe
On le voit attentif prendre garde ſans ceſſe

Que les moindres tributs à LOUIS deſtinez,
Par quelque avare main ne ſoient point détournez.
Pourroit-il voir ailleurs la loüange donnée
Qui plus que les treſors au Prince eſt deſtinée,
Qui de tous les parfums a la plus douce odeur,
Et peut ſeule remplir les ſouhaits d'un grand cœur?
Le ſiecle où nous vivons, ce ſiecle plein de gloire
Qui couvrira de honte & la Fable & l'Hiſtoire,
Eſt fecond, je l'avouë, en eſprits excellens
Douez tous à l'envi de précieux talens:
Mais quel qu'en ſoit le nombre, & quoy qu'on en attende,
La moiſſon qu'on leur offre eſt encore plus grande,
Ils ne pourront ſuffire, avec toutes leurs voix,
A chanter dignement ſes glorieux exploits.

Moins encore à trouver des fleurs toûjours nouvelles
Dignes de couronner ſes vertus immortelles.
Que ceux dont le Genie eſt maſle & vigoureux
Celebrent ſans repos ſes actes valeureux:
Et pour mieux ſoûtenir le faix d'un tel ouvrage
Qu'ils en faſſent entr'eux le glorieux partage.
L'un dira de quel air ce jeune Conquerant
Marcha contre Marſal, qui le voyant ſi grand,
Si fier & ſi ſemblable au Maiſtre de la Terre,
Se rendit & prevint le coup de ſon Tonnerre;
Il pourra dire encor les furieux combats
Où ſon Nom qui faiſoit l'office de ſon bras
Donnant du cœur aux ſiens & des forces nouvelles,
Rougit les eaux du Rhab du ſang des Infidelles.
Un autre le peindra quand ſon bras Irrité,
Des rebelles Flamans abbatit la fierté;
Quand bravant le peril d'un courage intrepide,

On le vit affronter la tranchée homicide,
Ou quand ſollicité par ſon heureux deſtin
Il ſoignit ſes ſoldats qui combattoient Marſin,
Et qui tous animez par ſon Nom, par ſa gloire,
Avant qu'il les joigniſt obtinrent la victoire,
Ainſi que loin du bras qui les a décochez
Les traits donnent la mort à ceux qu'ils ont touchez;
Quelque autre dans ſes Vers aura pour entrepriſe
En deux fois ſix ſoleils la Bourgogne conquiſe;
Où malgré les remparts armez de mille feux,
Et la ſaiſon contraire aux exploits belliqueux,
LOUIS precipitant ſes hautes deſtinées
Fit en des jours ſi courts de ſi grandes Journées.
Un autre dépeindra la Hollande aux abois,
Où d'abord il força quatre Forts à la fois,
Prit des Villes ſans nombre, & d'un ferme courage
Franchit du large Rhin le perilleux paſſage.
Il en peindra le Dieu ſaiſi d'étonnement,

Mais joyeux de toucher au fortuné moment
Qu'il va voir glorieux couler toute ſon onde
Sous les auguſtes Loix du plus grand Roy du monde,
Qui maiſtre de ſes bords & craint de toutes parts,
Le rendra plus fameux que n'ont fait les Ceſars.
Une autre Muſe enfin, noble, heroïque & fiere
Dira pompeuſement ſa conqueſte derniere,
Sur tout quand Beſançon forcé de tous coſtez
Eut ouvert à LOUIS ſes deux grandes Citez.
LE fort qui les défend élevé dans la nuë,
Et qui ſe laiſſe à peine approcher à la veuë,
Libre encore & tout gros de foudres meurtriers,
Sembloit avec mépris regarder nos guerriers.
C'eſt-là, dit le Heros, c'eſt-là, Troupe fidelle,
Que l'objet de vos vœux, la Gloire vous appelle;
Plus le chemin qu'elle offre eſt rude & dangereux,

Et plus elle a d'appas pour des cœurs genereux
La Gloire en ce moment de rayons couronnée,
Telle qu'elle eſt au ſoir d'une grande Journée,
Parut au haut du mont invitant les ſoldats
A mépriſer la mort & leur tendant les bras.
Où la Déeſſe épand ſa lumiere divine,
Le mont s'abaiſſe & ſemble une douce colline,
Couverte en ſon ſommet de cent nobles lauriers,
Dont toûjours les plus beaux ſe cueillent les premiers,
L'échelle en mille endroits auſſi-toſt eſt dreſſée
Tous ont pour y monter une ardeur empreſſée,
Et brûlans à l'envy d'un genereux tranſport,
Veulent ſans plus tarder la victoire ou la mort,
Malgré des feux tonnans l'effrayante lumiere,
Et de leur plomb fatal la greſle meurtriere,
Contre le roc affreux on les voit graviſſans,
Et vers le haut du mont l'un l'autre ſe pouſſans.
Arrivez au ſommet ils forcent la barriere,
Affrontent l'Ennemy qui ſe cache derriere,
Et ſe joignant à luy corps à corps, bras à bras,

Reçoivent vaillamment ou donnent le trépas,
De cent coups redoublez nos canons les ſecondent,
D'un ſemblable courroux ceux du Fort leur répondent ;
A la lueur des feux on voit de toutes parts
La Mort impitoyable errer ſur les remparts.
Mais enfin nos Guerriers tous obſtacles ſurmontent,
Rien n'arreſte leur bras, il n'eſt rien qu'ils ne domtent,
Et l'ennemy plyant ſous leur vaillant effort,
Perd courage, s'enfuit, & leur cede le Fort,
Voilà de grands ſujets & d'illuſtres matieres
Pour exercer la voix de nos Muſes guerrieres,
Celles dont le genie eſt plus tendre & plus doux,
Qui du Dieu des combats, redoutent le courroux,
Et que feroient trembler ces ſanglantes conqueſtes,

Qu'elles chantent les jeux & les galantes Feſtes
Dont le Prince ſe plaiſt à réjoüir ſa Cour,
Quand ſa foudre repoſe & laiſſe agir l'Amour.
Ces nuits de mille éclairs brillantes & parées,
Et de feux colorez richement éclairées;
Ces aimables vergers que les plus belles fleurs
Emaillent en tout temps de leurs vives couleurs;
Ces flots d'argent que l'Art plus fort que la Nature,
Eleve & fait briller ſur un fond de verdure;
Ces immenſes canaux & tant d'autres beautez,
Qui parent à l'envy ces jardins enchantez,
Demandent les accords de la plus douce Lyre,
Qui pour plaire & charmer n'aura qu'à les décrire.
Ceux dont l'eſprit s'applique à conduire la main
Qui grave en bas relief l'hiſtoire ſur l'airain,
Sous le voile ſacré de cent doctes images,
Tranſmettront ſes hauts faits juſqu'à la fin des âges,

D'un immortel burin on y verra tracez
Ses ennemis cent fois par ſon bras terraſſez,
La pureté des loix en tous lieux reſtablie,
Des funeſtes duëls la fureur abolie,
Aux Corſes inſolens le pardon accordé,
Par l'Eſpagne aux François le premier rang cedé,
De baſtimens pompeux la France decorée,
De glorieux preſens la ſcience honorée,
Toute la ſuite enfin des mirales divers
Dont LOUIS chaque jour étonne l'Univers.
Ces grandes actions, ſous formes empruntées,
Par une Muſe adroite artiſtement traitées,
Iront de la Peinture exercer le pinceau,
Et ſervir de matiere au penible Ciſeau,
Ce ſont là tous ſujets de grandeur infinie,
Capables d'épuiſer le plus vaſte genie.
Ainſi du Dieu des vers celebres Nouriſſons,
N'employez point ailleurs vos divines chanſons;
Par elles voſtre nom dans les races futures
De ce fameux Heros ſuivra les avantures,

Et voſtre Mecenas par elles enchanté
Aura ce que ſon cœur a le plus ſouhaité.
Du reſte il luy ſuffit pour ſe faire connaiſtre,
Qu'on ſçache à l'avenir qu'il ſervoit un tel Maiſtre,
Et que ſon zele ardent a merité le choix
Qu'en a fait le plus Sage & le plus Grand des Rois.

CRITIQUE DE L'OPERA, OU EXAMEN DE LA TRAGEDIE intitulée ALCESTE, ou le Triomphe D'ALCIDE.

DIALOGUE.

CLEON. JE viens de l'Opera qui m'a semblé tres-beau, & qui m'a fort diverti.

ARISTIPPE. Vous vous moquez?

CLEON. Point du tout.

ARISTIPPE Vous avez donc comme moi donné dans le panneau. Je l'avois trouvé admirable, & y avois pris, ce me sembloit, bien du plaisir; mais Dorilas m'a fait voir qu'il est detestable, & qu'on s'y ennuye effroyablement.

CLEON. Voilà ce que c'est que d'estre trop habile. Quand on est parvenu à un certain degré de capacité, on ne prend plus plaisir à rien, & cela me console de mon ignorance.

ARISTIPPE. Je sçai que vous vous y connoissez, & c'est ce qui m'estonne: car tout le monde crie contre cette Piece.

CLEON. Tout le monde, c'eſt trop ; mais pour beaucoup de gens, je le croi. Je ſuis perſuadé que les Muſiciens qui n'y chantent pas, les Comediens des trois Trouppes, les Poëtes qui compoſent pour le Theâtre, les Partiſans du petit Opera, & les amis du Marquis de Sourdiac, trouvent l'Opera mauvais. Et comme ce ſont tous gens d'eſprit bien receus chez toutes les perſonnes de qualité, je ne doute point qu'ils ne le faſſent auſſi trouver mauvais à bien du monde.

ARISTIPPE. Pourquoi voulez-vous qu'ils en parlent mal de deſſein formé, eux qui trouvent que le Cadmus eſtoit beau, & qui le regrettent tous les jours.

CLEON. Le Cadmus ne leur fait plus de mal, & ils en font l'Oraiſon funebre avec plaiſir. Mais afin que nous nous entendions, eſt-ce de la Poëſie, de la Muſique, ou des Decorations, que vous voulez parler.

ARISTIPPE. Je n'entends parler que de la Poëſie ; car pour la Muſique & les Decorations, j'en ſuis aſſez content.

CLEON. Croyiez-vous bien que l'approbation que cette Piece a receuë à la Cour quand elle y a eſté repetée, eſt cauſe en partie du décry où elle eſt dans la Ville, & où la miſe la Cabale pour ſe venger du chagrin qu'elle en a eu. De combien penſez-vous qu'une Piece empire à l'égard de certaines gens, à

chaque repetition qu'on en fait à la Cour ? sur tout quand ces repetitions ſont ſuivies de loüanges & d'applaudiſſemens. A l'iſſuë de l'une de ces repetitions, l'Autheur en fut traité du plus ignorant de tous les hommes.

ARISTIPPE. Si ces Meſſieurs diſoient en general, que l'Alceſte ne vaut rien, j'avouë qu'il ne faudroit pas les en croire ſur leur parole. Mais ils font voir par le détail, en quoy cette Piece eſt défectueuſe, tant pour la conduite du ſujet, qui eſt miſerable, que pour la verſification, qui fait pitié. Ils font voir que l'Autheur a tout gaſté, en ne mettant pas dans ſa Piece ce qu'il y a de plus beau dans Euripide, & en y ajoûtant des Epiſodes ridicules, mal liez & mal aſſortis au ſujet.

CLEON. J'ay eu la curioſité pour me rafraîchir la memoire de la fable d'Alceſte, de relire avec ſoin la Comedie qu'Euripide en a compoſée. Je vais vous en faire l'abregé ; Enſuite je feray celuy de l'Alceſte de l'Opera ; aprés quoy nous verrons ce que l'Autheur a retranché de ce qui eſt dans Euripide, & ce qu'il y a ajoûté de ſon invention ; & nous jugerons enfin quel blâme ou quelle loüange il merite, d'en avoir uſé dela ſorte.

ARISTIPPE. Tres volontiers ; car voilà le nœud principal de l'affaire.

CLEON. Voicy le ſujet en trois mots.

ACTE I. Euripide fait venir d'abord ſur le Theâtre Apollon & la Mort. Apollon dit qu'il a obtenu des Parques qu'Admette ne mourra point, pourveu qu'il trouve une perſonne qui veüille mourir pour luy. Il ajoûte qu'il ne s'eſt trouvé que ſa femme qui ait eu aſſez de courage & aſſez d'amitié pour faire une ſi belle action. La Mort luy demande s'il ne vient point encore luy enlever Alceſte : Surquoy il luy dit que non ; mais qu'Hercule viendra qui touché de pitié, ira la retirer d'entre ſes bras malgré qu'elle en ait.

Une Suivante d'Alceſte paroiſt, qui raconte comment ſa Maiſtreſſe ſe diſpoſe à la mort. Elle remarque entre autres choſes, qu'aprés avoir fait ſa priere à tous les Autels de ſon Palais, & avoir recommandé ſes enfans aux Dieux ſans répandre la moindre larme, ſans faire le moindre ſoûpir, ny meſme ſans changer de couleur ; elle s'eſt enfin jettée ſur ſon lict, où faiſant reflexion que c'eſt-là qu'elle a perdu ſa virginité, & que peut-eſtre une autre femme plus heureuſe qu'elle, remplira bien-toſt ſa place, elle ſe fond en larmes, & fait retentir tout le Palais de cris & de ſanglots. Le Chœur fait ſon devoir là-deſſus, de pleurer, de gemir, & de loüer la vertu d'Alceſte.

ACTE II. Admette & ſa femme vien-

nent ſur le Theâtre, & font leurs regrets de part & d'autre. Alceſte regrette la lumiere du Soleil, les beautez de ſon Palais, & ſur tout le lict Nuptial. Admette voyant qu'elle s'attendrit, l'exhorte à avoir courage, & à ne pas faire une lâcheté; il luy repreſente qu'il s'en va mourrir, & que Caron le va prendre ſi elle ne ſe haſte. Alceſte prie ſon mary d'avoir ſoin de ſes enfans, & de ſe ſouvenir d'elle: ce qu'il luy promet, & meſme de faire faire une figure de ſa grandeur, & la plus reſſemblante qu'il ſe pourra, pour la coucher avec luy, & l'embraſſer toutes les nuits. Il luy promet encore qu'il ſe privera de toute ſorte de plaiſirs; qu'il n'ira plus en feſtin avec ſes amis, & qu'il ne joüera plus du Luth ny de la Flute. Il luy fait encore quelques amitiez, la conjurant toûjours de ſe haſter de mourir; ce qu'elle fait enfin. Eumelus ſon fils pleure amerement avec ſon pere: Ils diſent de tres-belles choſes avec le Chœur, qui de ſon coſté eſt auſſi tres-fecond en moralitez.

ACTE III. Herculé arrive, qui demande au Chœur la demeure d'Admette, & luy conte qu'il vient pour tuer les chevaux de Diomede. Admette ſort de ſon Palais; & pour ne pas empeſcher Hercule de loger chez luy, il luy diſſimule la mort de ſa femme; luy diſant que l'affliction où il le voit, &

toute sa maison, vient de la mort de l'une de ses domestiques. Ensuite il le fait entrer, & donne ordre qu'on le traite le mieux qu'il se pourra. Surquoy le Chœur fait l'Eloge de sa grande hospitalité.

Pheres pere d'Admette survient, pour consoler son fils. Admette luy dit qu'il ne reçoit point sa consolation; qu'il ne l'a point prié de venir; qu'asseurément il n'est point son pere; qu'il meure quand il voudra, qu'il ne l'ensevelira jamais: qu'il est un poltron de n'avoir pas eu le courage de mourir pour luy, & un impudent d'oser se montrer aprés une si grande lâcheté. Pheres luy represente qu'il perd le respect; qu'il doit considerer qu'il n'a qu'un pere, & qu'il peut avoir plusieurs femmes. Et qu'enfin, c'est luy-mesme qui est le meurtrier d'Alceste, puis qu'il a souffert qu'elle soit morte, le pouvant empescher.

ACTE IV. Un valet vient sur le Theâtre, qui dit: Que depuis qu'il est au service d'Admette, il a eu soin de traiter bien des Hostes de tout païs: mais qu'il n'en a jamais veu un si déraisonnable & si brutal que celuy qui vient d'arriver, qui sçachant l'affliction où l'on est dans la maison, chante cent chansons impertinentes à gorge déployée, aprés s'estre enyvré tout seul dans sa chambre; c qui joint aux cris & aux pleurs de tous les

domeſtiques, fait une muſique effroyable. Il ajoûte que ce qui le fâche le plus, c'eſt que le ſervice qu'il eſt obligé de rendre à ce méchant homme, luy empeſche de rendre les derniers devoirs à ſa Maiſtreſſe.

Hercule ſort, & remarquant le viſage chagrin du valet, luy reproche d'en uſer ainſi envers un Hoſte : Il luy dit qu'il doit ſonger que nous ſommes tous mortels, & qu'ainſi il feroit mieux de ſe réjoüir, de boire, & de faire l'amour ; & là-deſſus il le convie d'entrer dans le logis pour boire enſemble. Le valet le remercie, & luy declare que c'eſt Alceſte meſme qui eſt morte, & que c'eſt ce qui le rend ſi triſte. Hercule touché de la grande hoſpitalité d'Admette, qui luy a diſſimulé ſon affliction pour ne pas l'éloigner de ſa maiſon, prend la reſolution d'aller retirer de force Alceſte d'entre les bras de la Mort, qu'il fait eſtat de rencontrer dans ſon tombeau beuvant le ſang des Victimes immolées, Admette revient avec le Chœur ; Ils font enſemble des lamentations les plus morales, mais les plus amples, qui ſe puiſſent jamais faire.

ACTE V. Hercule rameine Alceſte, qu'il a retirée d'entre les bras de la mort, comme il ſe l'eſtoit promis, & qu'il a voilée pour n'eſtre pas connuë de ſon mary. Il ſe plaint à Admette de luy avoir celé ſon affliction ; Enſuite il le conſole, & luy propoſe d'épouſer

cette femme qu'il ameine avec luy, qu'il dit avoir gagnée à un combat de lutte, dont elle eſtoit le prix. Admette le remercie, luy declarant qu'il n'aimera jamais rien ayant perdu ſa chere Alceſte. Aprés pluſieurs témoimoignages de conſtance & de fidelité dont Alceſte doit eſtre tres-contente, Hercule luy oſte ſon voile & la preſente à Admette; ce qui comble de joye ces deux époux, & met heureuſement fin à toute la Piece. Voilà en ſubſtance l'Alceſte d'Euripide.

Voyons preſentement de quelle ſorte noſtre Autheur a traitté cette meſme Tragedie.

ACTE I. Hercule, & Lycas ſon confident, viennent ſur le Theâtre dans le temps que tout retentit d'acclamations de joye pour les Nopces d'Admette & d'Alceſte qu'on conduit au Temple pour les marier, Hercule declare à Lycas qu'il aime Alceſte, & qu'il eſt reſolu de s'en aller pour n'eſtre pas preſent à une ceremonie ſi déſagreable pour luy. Neanmoins Lycas luy ayant repreſenté que ſa fuite feroit trop de bruit, il conſent de demeurer juſqu'à la fin du jour. Straton, confident de Licomede, Rival d'Admette, vient au moment qu'Hercule ſe retire. Il ſe plaint à Lycas de ce qu'il aime Cephiſe, confidente d'Alceſte, qui luy a promis de l'aimer, Lycas luy répond que s'il eſt aimé d'elle, il ne doit point ſe plaindre, rien n'eſtant plus agreable qu'un

Rival qui n'eſt pas aimé. Cephiſe qui ſurvient, demeure d'accord d'avoir fait une infidelité à Straton, & luy conſeille d'eſtre inconſtant comme elle; parce qu'à ſon avis, rien n'eſt plus plaiſant que l'inconſtance. Lycomede Roy de l'Iſle de Scires, voiſine de la Ville d'Iolcos, où eſt la Scene, paroiſt. Il aſſeure Cephiſe que ſon amour pour Alceſte s'eſt changée en amitié, en perdant l'eſperance de la poſſeder; & que pour en donner des marques, il veut regaler les Epoux ſur ſes Vaiſſeaux, par une Feſte marine qu'il a preparée. Cette Feſte commence par des Tritons & des Nymphes qui chantent à l'arrivée des Epoux. Lycomede tenant Alceſte par la main, entre dans un Vaiſſeau ſuivi de Cephiſe & de Straton & dans le moment qu'Admette & Hercule veulent le ſuivre, le Pont s'enfonce dans l'eau, & le Vaiſſeau s'éloigne du rivage. Thetis, ſœur de Lycomede, ſort de la Mer; & menaçant les deux Heros qui veulent pourſuivre le Raviſſeur, prédit à Admette qu'il ſera bleſſé à mort dans ſa pourſuite; & auſſi-toſt fait élever les vages de la Mer par les Aquilons qui l'accompagnent, pour arreſter les Vaiſſeaux d'Admette. D'un autre coſté Eole paroiſt avec les Zephirs, qui calment la tempeſte, & promet aux Heros une heureuſe iſſuë de leur entrepriſe.

ACTE II. Straton reproche encore à

Cephiſe ſon infidelité, dont elle ſe défend, en diſant: Qu'elle ne luy a donné un Rival que pour réveiller ſon amour. Lycomede paroiſt avec Alceſte, à qui il declare qu'il ne la rendra jamais à ſon Epoux, & la contraint d'entrer avec luy dans la Ville qu'Hercule & Admette, & toute leur ſuite, attaquent ſi vigoureuſement, qu'ils l'emportent d'aſſaut. Lycomede y eſt tué par Admette, lequel eſt auſſi bleſſé à mort par Lycomede. Hercule remet entre les mains de Pheres Alceſte, qu'il a delivrée pour la rendre à ſon mary, & ſe retire, craignant d'eſtre trahy par ſon amour. Admette paroiſt ſoûtenu ſur les bras de ſon Eſcuyer, & bleſſé à mort; mais content de mourir, puiſqu'Alceſte n'eſt plus captive. Apollon deſcend environné des Arts, & promet à Admette qu'il ne mourra point, s'il peut trouver quelqu'un dans ſon Royaume qui veüille donner ſa vie pour luy. Il ajoûte, que pour y exciter ſes Sujets, il va faire conſtruire un Temple par les Arts, où la figure de la perſonne qui fera une action ſi genereuſe, ſera élevée & honorée éternellement.

ACTE III, Alceſte voyant que perſonne ne veut mourir pour Admette; que Pheres s'en excuſe, parce qu'il eſt trop vieux, & Cephiſe, parce qu'elle eſt trop jeune. Elle prend la reſolution de mourir, & l'amour

mour lui fait faire ce que la nature, le devoir, & l'amitié, n'ont osé entreprendre. Admette se sentant gueri subitement, sort avec impatience de se réjoüir avec Alceste, de la vie qui lui est renduë; mais jettant les yeux sur le tombeau que les Arts ont élevé dans le Temple, il voit la figure d'Alceste, & connoist par là qu'elle est morte pour lui, ce qui le porte à des regrets les plus touchans du monde. Ces regrets sont accompagnez d'une pompe funebre, & de toutes les marques d'une extrême douleur. Hercule vient trouver Admette, & lui asseure qu'il tirera Alceste des Enfers; mais qu'il faut qu'elle lui appartienne ensuite comme sa conquête. Admette incertain quel party prendre, consent enfin qu'elle lui appartienne, aimant encore mieux voir sa chere Alceste entre les mains d'un autre, que de ne la revoir jamais. Diane & Mercure facilitent l'entrepriſe d'Hercule, & lui ouvrent un passage aux Enfers.

ACTE IV. Caron paroist conduisant sa Barque, où plusieurs ombres demandent d'être receuës. Hercule arrive, qui entre dedans malgré lui, & se fait passer à l'autre rive. Le Théâtre change, & l'on voit Pluton, Proserpine, & toute leur Cour, qui regalent l'Ombre d'Alceste de tout ce qui peut y avoir d'agréable & de curieux dans les Enfers, en

consideration de la belle action qu'elle a faite de mourir pour un autre, & avant l'heure que les Destins lui avoient marquée. Alecto vient avertir qu'un Mortel force les Enfers; Pluton commande qu'on déchaîne Cerbere; Hercule le surmonte, & dit à Pluton qu'il ne vient point pour lui nuire; mais pour ramener Alceste au monde, & qu'il est conduit par l'Amour, à qui rien ne doit & ne peut resister. Pluton lui rend Alceste, & les fait asseoir l'un & l'autre sur son Char, pour les remettre sur la Terre.

ACTE V. Le Theâtre represente un Arc de Triomphe, dressé pour honorer Hercule, vainqueur des Enfers. Il paroist amenant Alceste, & est receu aux acclamations du peuple. Straton est remis en liberté; mais sur ce qu'il demande ensuite à Cephise qu'elle choisisse ou Lycas, ou lui, pour son mary, Cephise répond, qu'elle veut aimer toujours, & pour cela n'épouser jamais. Hercule remarquant qu'Alceste a toujours les yeux tournez sur Admette, lui en fait reproche, mais voyant l'extrême peine qu'ils souffrent l'un & l'autre à se voir separer, il prend une genereuse resolution de ne pas troubler davantage la joye de ces deux Amans; & considerant qu'aprés avoir défait les Tyrans, il ne doit pas estre un Tyran lui-mesme; mais qu'il doit couronner la victoire qu'il a remportée

de la Mort & de l'Enfer, par une autre victoire plus belle & plus difficile, qui eſt celle de ſoy-meſme, il quitte Alceſte à ſon Epoux pour l'amour de la Gloire ſa veritable Maiſtreſſe. Apollon deſcend avec les Muſes & les Arts, pour honorer les Nopces d'Admette & le Triomphe d'Hercule, ce qui finit la Piece.

Bien que l'Autheur de l'Opera d'Alceſte ait retranché beaucoup de choſes de celles qui ſont dans Euripide, & qu'il en ait ajoûté auſſi beaucoup de ſon invention, comme il paroiſt par l'abregé que nous venons de faire de ces deux Pieces; Neanmoins, les choſes principales qu'il a retranchées, ſe peuvent reduire à celles-cy. La Scene d'Apollon & de la Mort. Le recit que fait une Suivante des regrets d'Alceſte dans ſon Palais. L'entretien d'Alceſte & d'Admette ſe diſant adieu. L'entretien d'Admette & de ſon pere. Le diſcours d'un Valet qui ſe plaint de la brutalité d'Hercule, & enfin, la maniere dont Hercule rend Alceſte à Admette, en la lui amenant voilée pour éprouver ſa fidelité. Les choſes principales que l'Autheur a ajoûtées de ſon invention, ſe peuvent auſſi réduire à celles-cy. L'amour qu'il donne à Hercule pour Alceſte. L'amour & la trahiſon de Licomede. Les amours & l'inconſtance de Cephiſe. La bleſſure mortelle qu'Admette reçoit en délivrant

Alceſte. La recompenſe propoſée par Apollon d'un monument éternel, à celuy qui mourra pour Admette. La ſurpriſe d'Admette en voyant la figure d'Alceſte qui lui fait connoiſtre qu'elle eſt morte pour lui, & en dernier lieu, la victoire qu'Hercule remporte ſur lui-meſme, en cedant Alceſte à ſon Epoux.

Voyons preſentement quelle loüange ou quel blâme l'Autheur merite d'en avoir uſé comme il a fait. Commençons par la Scene d'Apollon & de la Mort, qu'il a retranchée.

S'il eſt vrai qu'une des plus grandes beautez des Pieces de Theâtre, conſiſte dans la ſurpriſe agréable des évenemens, & dans la joye de ſe voir délivré par un dénouëment ingenieux de l'embarras & de l'inquiétude où nous a mis l'intrigue & le nœud de la Piece, il eſt certain que cette Scene d'Apollon & de la Mort, où l'on apprend qu'Hercule viendra retirer Alceſte d'entre les bras de la Mort, pour la rendre à ſon Epoux, nous oſte entierement ce plaiſir, parce qu'il n'arrive rien dans la ſuite dont l'on n'ait eſté pleinement averti par le diſcours qu'ils font enſemble. Ainſi je ne croi pas que noſtre Autheur puiſſe eſtre blâmé d'avoir retranché cette Scene.

Aristippe. Et moi, je ne trouve rien de mieux penſé que le Dialogue de ces deux Di-

vinitez, qui donne l'intelligence de toute la Piece, d'une maniere tres-ingenieuſe.

CLEON. Si le Dialogue de ces deux Divinitez n'alloit qu'à informer les Spectateurs de ce qui s'eſt paſſé juſqu'au moment que la Piece commence, & meſme ſi vous voulez, à donner entendre confuſément, & à deviner, ce qui doit arriver dans la ſuite, je loüerois cette invention. Mais d'en avoir declaré diſtinctement le nœud & le dénouëment, c'eſt avoir dérobé aux Spectateurs tout le plaiſir qu'ils auroient eu dans la ſuite, & leur avoir oſté toute leur attention & toute leur curioſité.

Paſſons, s'il vous plaiſt, au recit de la Suivante. Je crois bien qu'en Grece, on pouvoit prendre plaiſir à voir une Princeſſe déja ſur l'âge, & ayant des enfans à marier, qui pleure ſur ſon lict dans le ſouvenir de ſa virginité qu'elle y a perduë. Car les mœurs de ce temps-là le pouvoient permettre; mais je ſuis aſſeuré que cela n'eſt point du tout au gouſt de noſtre Siecle, qui eſtant accoûtumé à ne voir ſur le Theâtre que des Amans jeunes, galans, & qui ne ſont point mariez, auroit eu bien du mépris pour les tendreſſes de cette Epouſe ſurannée.

Il auroit auſſi eſté difficile que les Spectateurs n'euſſent éclaté de rire; mais d'un ris ſcandaleux, & qui euſt fait rougir les Dames

ſur l'endroit du recit de la Suivante, où elle remarque que ſa Maiſtreſſe dit adieu à la lumiere, à la vie, à ſes enfans, ſans jetter une ſeule larme, & ſans qu'il paroiſſe aucune alteration ſur ſon viſage ; mais qu'à la veuë du lict nuptial ſur lequel elle ſe jette, & au ſouvenir de ſa virginité qu'elle y a perduë, elle verſe un torrent de larmes, & donne toutes les marques d'une extrême douleur, de ſorte que ſi l'on regrette ce recit, ce ne peut eſtre, que parce qu'on eſt fâché d'avoir perdu une occaſion de rire que noſtre Autheur a bien fait d'éviter ; outre que les recits de cette nature ne s'accommodent pas au chant qui les rendroit tres-languiſſans & tres-ennuyeux.

Aristippe. Je crois que ceux qui deffendent Euripide ne manquent pas de bonnes réponſes à cette objection. Mais comment peut-on excuſer voſtre Autheur, d'avoir obmis l'entretien d'Admette & d'Alceſte, qui eſt la plus belle choſe du monde, & pour laquelle il ſemble que toute la Comedie ait eſté faite.

Cleon. Je vous répondray que cela pouvoit eſtre admirable chez les Anciens ; & que cela peut-eſtre bon en ſoy : car rien n'eſt plus naturel que les ſentimens de ces deux perſonnes, le mary exhorte ſa femme à mourir, & ſa femme recule autant qu'elle peut. Mais je ſuis encore aſſeuré que ces ſentimens-là, tout na-

turels qu'ils ſont, déplairoient bien aujourd'huy, & ne manqueroient point à donner de l'indignation pour Admette, qui a la lâcheté de conſentir que ſa femme meure pour lui, & du mépris pour la femme, qui eſt aſſez ſimple de donner ſa vie pour un mary qui le merite ſi peu, & c'eſt ce que noſtre Autheur a évité tres-judicieuſement, comme nous le verrons dans la ſuite.

Eſt-ce une choſe d'un bel exemple, de voir Admette qui interrompt Alceſte lors qu'elle lui dit les derniers adieux, pour lui dire qu'elle ſe haſte de mourir; parce qu'il voit, dit-il, la Parque qui le va prendre, ſi elle ne ſe haſte de faire ſon devoir. Je veux croire, ſi vous voulez, que la galanterie d'Admette eſtoit bonne chez les Anciens; mais elle n'eſt pas aſſeurément au gouſt de noſtre ſiécle.

ARISTIPPE Vous m'avoüerez, cependant, que ces deux Epoux diſent des choſes bien tendres.

CLEON. Je le crois; mais j'en viens de remarquer qui ne le ſont gueres. Et comme il falloit de neceſſité que noſtre Autheur, s'il euſt fait cette Scene, euſt auſſi fait conſentir Admette à la mort de ſa femme, qui eſt une tres-vilaine action, je trouve qu'il n'eſt point blâmable d'avoir ſupprimé cette Scene, & qu'il en a bien uſé en faiſant prendre à Alceſte la reſolution genereuſe de mourir ſans la

participation de ſon Epoux.

ARISTIPPE. Vous direz ce qu'il vous plaira; mais aſſeurément cette Scene bien traittée, euſt fait un bel ornement à la Piece.

CLEON. La difficulté eſtoit de la bien traitter, & je crois que cela eſtoit impoſſible. Mais vos Meſſieurs ne regrettent-ils point auſſi la Scene d'Admette & de ſon pere, qui à mon ſens, eſt la choſe la plus odieuſe qui ait jamais eſté miſe ſur le Theâtre. L'on voit un fils qui traite ſon pere d'impudent & de lâche, & qui lui reproche avec une effronterie ſans égale, de n'avoir pas voulu mourir pour lui, pendant que le mal-heureux & le poltron qu'il eſt, bien loin de donner ſa vie pour un autre, conſent non ſeulement, mais oblige ſa femme à mourir en ſa place, ce qui gaſte la Piece entierement: car la malhonneſteté de ce perſonnage le rend ſi mépriſable & ſi haïſſable, qu'on n'a point de joye de le voir échapper à la Mort; qu'on ne peut ſçavoir gré à ſa femme d'avoir ſi mal employé ſa vie, & qu'on ne peut dans la ſuite ſe réjoüir, quand Hercule la lui ramene des Enfers.

Je crois que nous avons preſentement à examiner la Scene du Valet, qui raconte de quelle maniere Hercule en uſe chez ſon hoſte. Peut-eſtre eſtoit-il permis aux Heros des Anciens, d'eſtre gourmands & yvrognes,

particulierement aux Heros tels qu'Hercule, dont le caractere consistoit dans la force du corps & dans l'intrepidité de l'ame, parce que ces sortes de vertus sont souvent accompagnées de l'intemperance & de la brutalité. Mais outre que le Valet pousse la chose un peu trop loin, ce n'est plus aujourd'huy l'idée que l'on a d'Hercule, & le beau monde auroit esté bien surpris, si on lui eust representé le fils de Jupiter, avec les qualitez d'un Crocheteur. Comme il est mal-aisé de s'imaginer qu'un homme aille forcer les Enfers, sans s'imaginer en mesme temps qu'il est remply de beaucoup de vertus, je ne scay pas comment Euripide prétendoit disposer les Spectateurs à cette créance, en leur donnant à entendre, que ce mesme homme estoit un yvrogne & un brutal.

Il ne nous reste plus qu'à voir si l'on a eu tort de ne se pas servir du mesme moyen dont Hercule se sert pour rendre Admette à son mary; qui est de la lui amener voilée, & d'éprouver sa fidelité en le portant à oublier Alceste pour épouser celle qu'il lui ameine. J'avouë que cet endroit est ingenieux, quoy que l'offre d'une femme qu'on ne voit point touche tres-peu. Mais je doute que cela soit là fort en sa place; c'est une gentillesse tres-agréable pour une Comedie, & qui fait un dénouement dont la surprise donne du plaisir,

mais cette aimable tromperie qui siéroit bien à un personnage ordinaire, & dans une Piece enjouée, ne convient guere à un Heros aussi parfait & aussi sérieux que le doit estre Hercule, & qui doit s'éloigner également de la tromperie & de la plaisanterie quelles qu'elles soient, comme de deux choses incompatibles avec le caractere des Heros. Passons maintenant à ce que l'Autheur de l'Opera a ajoûté de son invention.

La premiére chose qu'il y ajoûte, c'est l'amour d'Hercule pour Alceste; cet amour m'a semblé bien imaginé, parce qu'il lie encore davantage le personnage d'Hercule au sujet de la Tragedie. Car à moins que la Fable soit connuë, on peut estre surpris de voir Hercule venir si à propos pour retirer Alceste des Enfers, au lieu que le feignant amoureux d'Alceste dés le commencement de la Piece, il est plus naturel de le voir faire cette expedition, tant par le motif de son amour, que pour satisfaire à sa destinée, qui l'avoit fait naistre pour le bien commun du genre humain. De plus, cet amour sert à relever merveilleusement la gloire d'Hercule: car non seulement on le voit vainqueur de la Mort comme dans Euripide; mais on le voit aussi dans la suite vainqueur de son amour & de lui-mesme.

Admete. Je vous passe l'amour d'Her-

cule ; mais que me direz-vous pour authoriſer la paſſion & la perfidie de Lycomede.

CLEON. Je vous dirai qu'eſtant neceſſaire de donner une cauſe à la mort d'Admette, plus belle qu'une maladie ordinaire, & qui engageaſt davantage Alceſte à mourir, on ne pouvoit peut-eſtre rien feindre de plus ingenieux, que de le faire bleſſer à mort en combattant pour la retirer des mains d'un Rival qui la lui avoit enlevée par trahiſon ; parce que ces ſentimens de tendreſſe ſont bien plus ſeans en la perſonne de deux Amans qui viennent de ſe donner la main, qu'entre des Epoux déja avancez ſur l'âge.

ARISTIPPE. Je vous paſſe encore ſi vous voulez l'amour de Lycomede ; mais il faut demeurer d'accord, que les amours de Cephiſe & ſon inconſtance, ont quelque choſe d'abominable : car outre que c'eſt un Epiſode qui n'a aucune liaiſon avec la Piece, & qui eſt tres-mal placé en cet endroit, il eſt tres-indigne d'une Piece auſſi ſérieuſe que celle-là, & ſi vous avez eu quelque raiſon de blâmer la tromperie galante qu'Hercule fait à Admette en lui amenant Alceſte voilée ; parce, diſiez-vous, que la choſe eſtoit trop enjoüée. Comment pourrez-vous ſoûtenir les badineries d'une Suivante & de ſes Amans, veu que la tromperie d'Hercule eſt eſſentielle à la Piece, & que les amours de Cephiſe

n'ont aucun rapport avec l'Hiſtoire d'Alceſte.

Cleon. Vous vous ſouviendrez, s'il vous plaiſt, que quand j'ay parlé contre la tromperie d'Hercule, ç'a eſté principalement parce que le menſonge, quel qu'il ſoit, ne peut convenir à un Heros; & que ſi j'ay trouvé la choſe un peu trop enjouée, c'eſt parce qu'elle ſe paſſe entre les principaux Perſonnages de la Piece. De ſorte que bien loin de blâmer l'Epiſode enjoué des Amours & de l'inconſtance de Cephiſe, je le loüe extrêmement, parce que les choſes agréables de cette Scene ſont dites par des perſonnes du commun, une Suivante & des confidents, & que ces meſmes choſes font une tres-belle varieté. De plus, rien n'eſt de mieux lié ni de plus naturel au ſujet. On ſçait que c'eſt une des regles principales de la Rhetorique, de relever le merite des vertus par l'oppoſition des vices qui leur ſont contraires. Eſtant donc queſtion de mettre en ſon jour la beauté de la conſtance & de la fidelité conjugale, il eſtoit de l'induſtrie du Poëte de donner un exemple d'inconſtance & d'infidelité qui inſpiraſt du mépris pour cette foibleſſe de l'eſprit humain; & comme la conſtance ſe trouve placée en la perſonne d'une Heroïne, il a eſté de la prudence de mettre l'inconſtance & la legereté dans l'ame d'une per-

ſonne vulgaire. Mais cet Epiſode n'eſt ſeulement pas joint à la Piece par la neceſſité qu'il y avoit d'oppoſer le vice à la vertu ; il y eſt joint encore, en ce que Cephiſe eſt confidente d'Alceſte, & que dans la ſuite elle ſert à eſtablir une verité, qu'on ne veut point mourir à quelque âge que ce ſoit, & de quelque condition qu'on puiſſe eſtre. Car en meſme temps que Pheres pere d'Admette refuſe de mourir, parce qu'il eſt trop vieux ; elle refuſe auſſi de quitter la vie, parce qu'elle eſt trop jeune ; ainſi ſans faire venir des perſonnes de tous âges & de toutes conditions, qui s'excuſent de mourir pour Admette ; Pheres d'un coſté qui eſt un homme de qualité extrémement vieux, & Cephiſe d'un autre coſté qui eſt une fille de peu de naiſſance, & extrémement jeune, repreſentent en quelque ſorte tous les differens âges, & toutes les conditions imaginables ; & ſemblent aſſeurer que toutes les autres perſonnes du monde feroient la meſme choſe.

ARISTIPPE. Je n'ay rien à reprendre aux belles choſes que vous dites, je les crois tres-bonnes ; mais je ſuis bien trompé ſi les petites chanſons qui s'y diſent ne ſont tres-mauvaiſes.

CLEON. Seroit-ce à cauſe qu'elles ne valent rien que tout le monde les ſçait par cœur & les chante de tous coſtez. Vous en croirez

ce qu'il vous plaira ; mais je ne tiens rien de plus difficile que de faire chanter à tout Paris une chanson qui ne vaut rien. Est-ce que celle qui a pour refrain ; *Si l'Amour a des tourmens, c'est la faute des Amans.* Celle où il y a : *l'Amour tranquille s'endort aisément*, & cinq ou six autres de cette force, vous déplaisent? Je serois fâché de n'y prendre pas plaisir ; & bien loin que j'aye du dégoust pour ces petites chansons, qui estant separées de la Piece, ont un sens parfait & concourent neantmoins à composer le corps de l'Ouvrage, je les regarde comme des pierreries qui toutes separément sont précieuses, & qui ne laissent pas d'entrer en la composition d'une Couronne, ou de quelque autre ouvrage de grand prix.

Il s'agit d'examiner présentement, si l'Auteur est loüable de mettre Admete en peril de mort par une bleſſure, plutost que par une maladie ordinaire. Mais comme nous en avons déja parlé, j'ajoûteray seulement qu'il eust esté moins agréable de voir venir sur le Theâtre un vieux mary attenué de maladie, & dans l'équipage d'un homme malade, que de voir un jeune homme qui vient d'estre bleſſé, & qui porte encore les mesmes habits qu'il avoit au combat. De plus, comme la convalescence subite & miraculeuse d'Al-

mette doit changer entierement ſon viſage & toute ſa perſonne, la choſe auroit peut-eſtre eſté plus difficile à repreſenter.

Je ne crois pas qu'on puiſſe eſtre blâmé, d'avoir introduit Apollon qui promet d'élever un Temple & une Statuë pour recompenſer celui qui voudra mourir pour ſon Prince; outre qu'il eſt tres-convenable de faire propoſer par les Dieux des récompenſes pour les actions d'une vertu extraordinaire, ce Monument fait une Decoration tres-belle & tres-ſurprenante. La Statuë d'Alceſte qui ſe trouve élevée dans le Temple, ſert à apprendre à Admette que c'eſt Alceſte meſme qui eſt morte pour lui; ce qui épargne un long recit qui n'auroit pû eſtre que tres-ennuyeux en muſique. Vous en penſerez ce qu'il vous plaira; mais peut-eſtre ne s'eſt-il jamais rien fait de plus heureux ni de plus propre au Theâtre que cet endroit. Ariſtote remarque, comme une des plus belles choſes qui ſe puiſſe imaginer, l'endroit de l'Antigone, où Hemon, fils de Creon Roy de Thebes, paſſionnément amoureux de cette Princeſſe que ſon pere tenoit priſonniere; ayant enfin obtenu de l'épouſer, court à la priſon pour la délivrer, & lui dire le ſujet de leur commune joye; & ayant fait ouvrir les portes, il la trouve qui s'eſtoit fait mourir de deſeſpoir. Ariſtote dit, que ce paſſage ſubit d'une grande joye à une

grande douleur à la veuë d'un ſpectacle auſſi triſte que celui-là, produit dans l'eſprit des Spectateurs tout l'effet que le Theâtre ſe propoſe, qui eſt d'émouvoir ſouverainement l'horreur & la compaſſion en meſme temps. Je ne ſçay ſi je me trompe; mais il me ſemble que ces mouvemens qu'Ariſtote deſire ſur toutes choſes dans la Tragedie, doivent eſtre moins forts & moins violens dans Hemon que dans Admette, qui tout à coup par la veuë de cette figure connoiſt la grandeur de ſon infortune, & qui comblé de joye d'avoir recouvré la vie pour la paſſer avec ſa chere Alceſte qu'il cherche de tous coſtez, trouve que non ſeulement elle eſt morte, en quoy il eſt au meſme eſtat que le fils du Roy de Thebes; mais qu'elle eſt morte pour lui: ce qui augmente infiniment ſa douleur, & le rend bien plus inconſolable qu'Hemon, qui à la verité avoit perdu une Maiſtreſſe dont il pouvoit croire eſtre aimé, mais dont il n'avoit point receu d'auſſi grandes marques d'amour, qu'Admette en avoit receuës d'Alceſte.

La derniere choſe que nous avons à remarquer, de celles que noſtre Autheur a inventées, eſt, ce me ſemble, la victoire qu'Alcide remporte ſur lui-meſme, en cedant Alceſte qu'il aimoit & qui lui appartenoit par droit de conqueſte, à Admette ſon époux,

Cette circonſtance ajoûte, à mon ſens, une grande beauté à la Piece, en y ajoûtant une eſpece de nœud & le dénouëment epiſodique qui redouble l'attention & le plaiſir des Spectateurs. C'eſtoit une grande difficulté de retirer Alceſte du tombeau, & voilà le nœud principal de la Piece : Mais c'en eſt une ſeconde encore fort grande, de faire qu'Hercule ſe départe de ſon amour, ſans quoi on auroit peu de joye de voir revivre Alceſte. Hercule par la force de ſon bras domte les Enfers & rameine Alceſte, & c'eſt-là le dénouëment principal de la Piece. Enſuite par la vertu heroïque de ſon ame, il ſe domte lui-meſme, en préferant la gloire aux charmes de l'amour ; & c'eſt-là le dénouëment de l'Epiſode : ainſi l'on peut dire que cet incident rend la Fable en quelque façon double, de ſimple qu'elle eſtoit ; & au lieu qu'Euripide ne traitte que les amours d'Admette & d'Alceſte, noſtre Autheur traitte encore, ſi cela ſe peut dire, les amours d'Hercule & de la Gloire ſa veritable Maiſtreſſe ; D'où il arrive que la joye & les plaiſirs ſont tous pour Admette qui repreſente un homme ordinaire & du commun, & que la Gloire eſt le partage d'Hercule, qui repreſente les Heros & les hommes extraordinaires. De plus, cet évenement accomplit admirablement le caractere d'Hercule. C'eſtoit un de-

my-Dieu qui avoit de la foibleſſe mêlée avec ſes grandes & divines qualitez ; c'eſt pourquoi l'ayant veu dans le commencement de la Piece combattu de ſa paſſion, & dans la ſuite meſme ſe laiſſer aller juſques à vouloir bien prendre la femme de ſon amy, ce qui eſtoit un effet de ſa foibleſſe ; on voit ſur la fin qu'il revient à lui, & que ſe ſouvenant que le Ciel l'a donnée à la Terre pour faire de grandes actions, pour domter les Monſtres & les Tyrans, la Mort & les Enfers, il doit auſſi ſe ſurmonter luy-meſme, & ajoûter cette victoire à toutes les autres. Auſſi la Tragedie finit-elle par ces beaux Vers qui marquent le ſujet & la ſubſtance de toute la Piece.

Triomphez genereux Alcide,
Vivez en paix heureux Epoux.

ARISTIPPE. Cette remarque me ſemble un peu trop ſubtile, & je doute que perſonne l'ait encore faite.

CLEON. Je n'en ſçay rien ; mais je ſuis perſuadé que ſi ces ſortes d'ouvrages ne contiennent quelque moralité, ce ſont de vains amuſemens indignes d'occuper l'attention d'un eſprit raiſonnable.

ARISTIPPE. Cela pourroit bien eſtre ; mais je crains que vous ne prouviez rien pour

prouver trop. Car ſi l'on vous en croit, noſtre Autheur a mieux fait qu'Euripide, & il ſe trouvera que non ſeulement on égale aujourd'huy les Anciens, mais que l'on les ſurpaſſe, ce qui à mon ſens eſt le plus étrange paradoxe qui ſe puiſſe jamais faire.

CLEON. Vous avez pû remarquer que quand j'ay loüé noſtre Autheur de n'avoir pas imité Euripide en pluſieurs endroits, ce n'a pas eſté parce que je trouve ces endroits-là abſolument mauvais; mais parce qu'ils ne ſont pas conformes aux mœurs de noſtre ſiecle. Ainſi, quelques bons & quelques divins que ſoient les ſentimens d'Euripide, par rapport aux mœurs de ſon temps, les Critiques ont eu peu de raiſon de blâmer noſtre Autheur de ne les avoir pas employez dans ſa Piece, parce qu'il ne ſuffit pas que les choſes ſoient bonnes en elles-meſmes; il faut qu'elles conviennent aux lieux, aux temps, & aux perſonnes; ainſi, vous ne me devez point reprocher d'avoir mal-traité Euripide. Ce n'eſt pas, à vous dire le vray; que je ſois extremément perſuadé de la divinité des Anciens, ni que j'encenſe aveuglément toutes les choſes qu'ils ont dites. C'eſtoient aſſeurément de grands genies, qui ont tres-bien fait en leur temps, où ils auroient encore eſté admirez quand ils auroient moins bien fait: mais de vouloir, parce qu'ils ont eſté les premiers

Hommes de leur ſiecle, qu'ils le ſoient éternellement de tous les ſiecles qui ſuivront, c'eſt dequoy je ne demeure pas d'accord. Je veux bien avoüer, ſi vous le voulez, que les Autheurs anciens ont eu plus de genie que ceux de ce temps-cy pour la deſcription des choſes de la Nature pour bien developer les ſentimens du cœur de l'homme, & pour tout ce qui regarde l'expreſſion. Mais comme dans les ouvrages de l'eſprit il y a d'autres choſes encore à obſerver, comme la bienſéance, l'ordre, l'œconomie, la diſtribution, & l'arrangement de toutes les parties; ce qui demande une infinité de préceptes, qui ne peuvent eſtre trouvez que par une longue ſuite d'experiences, de reflexions, & de remarques; il ſe pourroit faire que les derniers ſiecles ont de l'avantage en ces ſortes de choſes, parce qu'ils ont profité du travail & de l'eſtude de ceux qui les ont précedez. Cette matiere eſt peut-eſtre une des plus importantes qui ſe puiſſe traiter parmy les gens de lettres, & qui meriteroit davantage d'eſtre examinée; Parce que ſi d'un coſté le mépris des Anciens eſt une diſpoſition tres-mauvaiſe pour ceux qui eſtudient; d'un autre coſté le mépris qu'on fait des Modernes, eſt auſſi d'une fâcheuſe conſequence, à cauſe de la juſte indignation qu'en peuvent concevoir les habiles gens de ce ſiecle, qui ſe ſentant un ge-

nie vigoureux & un jugement ſolide, ne daigneroient travailler connoiſſant l'injuſtice qu'on ne manquera pas de leur rendre, & qu'Horace ſe plaint qu'on lui a renduë, en préferant les moindres ouvrages des Anciens, aux plus belles choſes qu'ils pourront jamais faire.

ARISTIPPE. Nous ne reſoudrons pas aujourd'huy cette queſtion-là; mais faites-moy juſtice de ces Divinitez qui viennent à tous momens ſe preſenter ſur le Theâtre, ſans qu'il en ſoit aucun beſoin. Lycomede enleve Alceſte, & auſſi-toſt Thetis paroiſt avec les Aquilons pour exciter la Tempeſte. A peine la Tempeſte eſt-elle émuë, qu'Eole paroiſt avec les Zephirs pour l'appaiſer. Quand Alcide veut aller aux Enfers, Diane vient ſeulement pour lui dire que Mercure va lui ouvrir un paſſage pour y deſcendre. N'eſt-ce pas aller directement contre le précepte d'Horace qui condamne ces Dieux de Machine, & qui ne les ſouffre que pour un dénoüment qui ne ſe puiſſe faire par les voyes ordinaires & naturelles. Auſſi Euripide s'eſt-il bien donné de garde de s'en ſervir.

CLEON. Un des grands défauts des demy-connoiſſeurs eſt, de n'entendre qu'à demy, ou d'appliquer mal les préceptes d'Ariſtote & d'Horace. Celui que vous venez d'alleguer eſt tres-bon, & doit eſtre indiſpenſablement

obſervé dans les Comedies & dans les Tragedies ; mais non pas dans les Opera ou Pieces de Machines qui n'eſtant point en uſage du temps d'Horace, ne peuvent eſtre ſujettes aux loix qui ont eſté faites de ce temps-là. Ariſtote & les autres qui ont traité des Pieces de Theâtre, ont dit qu'il y avoit deux choſes particulierement à y obſerver, qui ſont le vray-ſemblable & le merveilleux, avec cette difference, que dans la Comedie il ne doit y avoir rien que de vray-ſemblable, au lieu que la Tragedie admet le merveilleux, mais avec moderation, en ſorte que ſi l'on eſt obligé d'y mêler quelques incidens ſurnaturels, & d'introduire quelques Divinitez, il y paroiſſe de la neceſſité : Et voilà en quel ſens l'on doit entendre le précepte dont nous parlons. Pour rendre la diviſion du Poëme dramatique parfaite, il falloit que comme une des eſpeces, qui eſt la Comedie, n'admet que le vray-ſemblable, c'eſt-à-dire, que des évenemens naturels & ordinaires, il y euſt une eſpece oppoſée qui n'admît que des évenemens extraordinaires & ſurnaturels, & c'eſt ce que font les Opera & Pieces de Machines, pendant que la Tragedie tient le milieu, eſtant mêlée de merveilleux & de vray-ſemblable. De-là vient que les plus grands défauts d'une Comedie ſont les plus grandes beautez d'une Piece de Machi-

nes. En effet, rien n'eſt plus vicieux dans une Piece ordinaire, que le changement de Scene; & rien n'eſt ſi beau dans les Machines, que ce meſme changement, non ſeulement d'uſi lieu de la Terre à un autre; mais de la Terre au Ciel, & du Ciel aux Enfers. Rien n'eſt moins ſupportable dans une Comedie, que de dénoüer l'Intrigue par un miracle, ou par l'arrivée d'un Dieu dans une Machine; Et rien n'eſt plus beau dans les Opera, que ces ſortes de miracles & d'apparitions de Divinitez, quand il y a quelque fondement de les introduire.

ARISTIPPE. Tout ce que vous dites-là me ſemble tres-bon; mais d'où vient que s'il y a tant de belles choſes dans l'Alceſte de voſtre Autheur, perſonne ne les y voit que vous.

CLEON. Il n'y a gueres de perſonnes qui ne les viſt auſſi bien & mieux que moy, s'il vouloit les regarder ſans prévention ou ſans une trop grande crainte de ſe méprendre. Au lieu de ſe demander à ſoy-meſme ſi une Piece eſt bonne, ſi elle divertit, ſi elle touche, ſi elle émeut, ce qu'il ſeroit bien aiſé de ſçavoir, on s'empreſſe de demander ce qu'en penſent les Connoiſſeurs; Et l'on ne conſidere pas que bien ſouvent ces prétendus Connoiſſeurs ne s'y connoiſſent gueres, ou qu'ils ont des raiſons pardevers eux d'en parler contre leur connoiſſance.

ARISTIPPE. J'ay pourtant oüi dire qu'il faut croire chacun dans ſon Art, & qu'il y a du peril à juger des choſes qu'on ne connoiſt pas.

CLEON. Ce que vous dites eſt tres-veritable, auſſi conſeillerois-je en ce qui regarde la Poëſie, de s'en rapporter à ceux qui en ont fait une eſtude particuliere, s'il eſtoit bien ſeur qu'ils parlaſſent ſincerement: mais ces Maiſtres de l'Art ſont tres-rares, & à la reſerve de quelques-uns qui ſont fort habiles, & en qui j'aurois toute créance, je m'en fierois bien plus à un galand homme de bon ſens, qu'à un Sçavant prétendu qui auroit beaucoup, mais mal étudié cette matiere. Car en fait de Poëſie, & de ce qui regarde la ſcience du Theâtre, il n'eſt rien de ſi aiſé que de s'y tromper quand on veut y entendre trop de fineſſe; & de mal expliquer les préceptes d'Ariſtote & d'Horace, qui ne cauſent pas moins de deſordre & de confuſion dans une cervelle mal tournée, qu'ils apportent de lumiere dans un eſprit bien fait & né pour ces ſortes de connoiſſances. Il faut conſiderer que les Comedies ne ſont pas faites pour plaire ſeulement aux gens habiles, mais à tous les honneſtes gens que Terence appelle le Peuple, & que, ſuivant ſon témoignage, elle eſt parvenuë à ſa fin, ſi elle a ſceu leur plaire. Quand un galand homme, qui n'aura jamais

mais leu Ariſtote ny Horace, me dira qu'une Piece lui a plû, qu'elle a attiré agréablement toute ſon attention, qu'il en a tres-bien compris le nœud ; qu'il en a eu de l'inquiétude ; qu'enſuite il a veu le dénouëment avec joye, & qu'il eſt ſorty de la Comedie avec un grand deſir de rencontrer quelqu'un de ſes amis pour la luy raconter ; je croiray que la Piece que ce galand homme a veuë, eſt bonne, & ce témoignage ſera plus fort à mon égard, que toutes les raiſons des demy-Sçavans. Car la difference qu'il y a entre un homme ſçavant, & un homme qui ne l'eſt pas, quand le bon ſens eſt égal de part & d'autre, ne va point à leur faire reſſentir diverſement l'effet de la Comedie ; ils ſe divertiront ou s'ennuyeront également à une Piece, avec cette difference ſeulement, que le Sçavant pourra dire pourquoy il s'eſt ennuyé, & pourquoy il s'eſt diverty ; & que le galand homme qui n'a pas fait d'eſtude & de reflexions ſur l'Art Poëtique, ne le pourra dire.

Nous avons donc grand tort de renoncer à un jugement preſqu'infaillible, que chacun de nous a dans ſoy-meſme, quand on eſt un peu raiſonnable, pour nous laiſſer conduire aveuglément à des gens intereſſez ou prévenus, qui ſe mocquent de nous, & qui s'applaudiſſent en meſme temps du credit qu'ils ont de faire pancher, où il leur plaiſt, les ſuffrages de tout le monde.

ARISTIPPE. Ce que vous me dites-là me ſemble d'aſſez bon ſens, & je pourrois bien eſtre moy-meſme une de ces duppes dont vous parlez : Car à parler franchement, & je vous l'ay déja avoüé, j'avois trouvé l'Opera beau, & m'y eſtois bien diverty. Quoy qu'il en ſoit, je veux eſſayer de la methode que vous propoſez, & voir comment je m'en trouveray.

CLEON. Vous vous en trouverez bien, croyez-moy; & ſi tout le monde en uſe comme vous, deux ou trois Poëtes ſeulement pourront en ſouffrir un peu, parce qu'on pourra trouver belles d'autres pieces que les leurs : Mais tout le monde en aura plus de divertiſſement & plus de ſatisfaction.

LETTRE

A MONSIEUR CHARPENTIER de l'Académie Françoiſe, ſur la Preface de l'Iphigenie de Monſieur Racine.

MONSIEUR,

J'avois reſolu de negliger l'atteinte que me donne Mr. Racine dans la Preface de ſon Iphigenie, & de regarder les objections qu'il fait contre ma Critique de l'Opera comme de pures chicanes qui meritent peu d'eſtre examinées. Mais puiſque vous jugez que je dois y reſpondre & que ces objections, toutes mal fondées qu'elles ſont, ne laiſſent pas de faire impreſſion ſur l'eſprit de bien des gens: voicy ce que jay à dire pour ma deffenſe.

Pour bien entendre l'eſtat de la queſtion, il faut ſçavoir que quand Mr. Quinault eut fait la Tragedie d'Alceſte, quelques Amateurs trop zelez de l'Antiquité blâmerent entierement ſa Piece, parce, diſoient-ils, qu'il n'y avoit pas mis les plus beaux endroits d'Euripide, & particulierement cette Scene admirable où Admette & Alceſte ſe diſent les derniers

adieux. Ce reproche me parut ſi deraiſonnable, que je ne pûs m'empeſcher de mettre la main à la plume pour montrer que Mr. Quinault avoit fait ſagement d'eviter ces beaux endroits d'Euripide qui n'auroient pas fait aſſeurément un bel effet ſur noſtre Theatre, & ſur tout d'avoir fait prendre à Alceſte, la reſolution de mourir, ſans la participation de ſon époux.

Pour apuyer ma propoſition je fis l'abregé de l'Alceſte d'Euripide; où l'on voit entre autres choſes qu'Alceſte, apres avoir recommandé ſes enfans aux Dieux, & à Admette pour la derniere fois, ſans répandre la moindre larme, ſe fond toute en pleurs à la veuë de ſon lit nuptial au ſouvenir de ſa virginité qu'elle y a perdüe, qu'Admette conſent que ſa femme meure pour luy, & l'exhorte à prendre courage, parce, dit-il, qu'il voit Caron qui le va prendre ſi elle tarde plus long-temps, luy promettant pour la conſoler, qu'il n'ira plus aux feſtins avec ſes amis, qu'il ne joüera plus du Luth ny de la Fluſte, & qu'il fera faire une figure de ſa grandeur, la plus reſſemblan-

Extremum & ad tua genua procidens petam liberos in orbitate ut fuearis meos. &c.

Sine fletu, ſine gemitu, deinde lecto illapsa & thoro ibi demum lacrimavit, & dixit hæc.

O lecte ubi virgineum ſolvi ego puellaris ætatis ſtatum cum hoc viro pro quo morior, vale: non enim odi te.

Omnes autem explorans & circumiens amicos non invenit præter uxorem quæ voluit mori pro illo.

te qu'il se pourra pour la coucher auprés de luy & l'embrasser toutes les nuits. Qu'Admette parlant à Pherés, luy dit, qu'il n'est pas son pere; qu'il meure quand il voudra, qu'il ne l'ensevelira point; qu'il est bien lasche de n'avoir pas voulu mourir pour luy, & bien impudent de se presenter aprés une telle lascheté.

Qu'un valet parlant d'Hercule, dit qu'il n'a jamais vû un homme si deraisonnable ny si brutal, qu'il s'est enyvré tout seul dans sa chambre, où il chante cent chansons impertinentes à gorge deployée.

Aprés la deduction de ces incidens & de quelques autres encore qui composent cette Piece, je fais voir le mieux qu'il m'est possible, que Mr. Quinault a eu raison de ne pas employer tous ces beaux endroits d'Euripide; sans qu'il m'arrive neanmoins de les blâmer en eux-mêmes, car voicy comment j'ay parlé dans ma Critique. Vous avez pû remarquer que quand jay loüé nostre autheur de n'avoir pas imité Euripide en plusieurs endroits ce n'est pas que ces endroits là soient absolument mauvais, mais c'est qu'ils ne sont pas conformes aux mœurs de nostre temps, les Critiques ont eu peu de raison de blâmer nostre autheur de ne les avoir pas employez dans sa piece, parce-qu'il ne suffit pas que les choses soient bonnes en elles-mesmes, il faut qu'elles conviennent

aux temps, aux lieux, & aux personnes, &c.

Quelque precaution que j'aye prise pour ne pas m'attirer le reproche d'avoir manqué de respect envers les anciens, Mr. Racine s'est imaginé neantmoins que j'avois mal parlé d'Euripide, quoyque je n'aye fait autre chose que de rapporter la substance de son Alceste, & pour *venger la memoire* de ce grand Poëte il entreprend de renverser en trois paroles toutes les remarques de ma critique. Mais ce qui est bien estrange, c'est qu'au lieu d'entrer dans la question dont il s'agit, il se retranche à prouver qu'en rapportant la scene des adieux d'Admette & d'Alceste j'ay fait dire au mary quatre vers qu'il prétend estre du rôle de la femme, & que j'ay esté trompé par une édition fautive que j'ay suivie, ces vers sont

Je voy desja la rame & la barque fatale
J'entends le vieux nocher sur la rive infernale
Impatient il crie, on t'attend icy bas
Tout est prest, descends, viens, ne me retarde pas.

Je respons à cette objection que j'ay pour moy deux editions authentiques l'une de 1597 de la revision d'Æmilius Portus & de l'impression d'Hierôme Commelin, l'autre de 1602. avec la version de Canterus, & de l'impression de Paul Estienne, Dans le grec de ces deux éditions, & non point dans la version latine comme Mr. Racine le veut, c'est Admette qui dit les vers en question. Il y a, je l'avoue, d'autres

Editions contraires à celles-là. Mais de sçavoir presentement quelles sont les meilleures, c'est ce qui n'est pas sans difficulté, car si quelques-uns ont eu raison de faire dire à Admette les paroles dont il s'agit pour exhorter sa femme à suivre courageusement la resolution qu'elle avoit prise de mourir, & cela d'autant plus qu'il luy a dit dans les vers precedens, *prenez courage ne m'abandonnez pas*, d'autres peuvent se croire bien fondez de mettre les mesmes paroles dans la bouche d'Alceste, pour luy faire dire poeti-

Erige teipsam, ne prodas me video biremem, video navem, Charon me jam vocat.

Omittam porro convivia, combibentiumque consortia, non enim nec barbiton attingam unquam post hac, nec animum inducam Libica sonare fistula. Docta autem manu fabrorum, corpus tuum effictum in lecto collocabitur cui illabar & circumplicans manus nomen vocitans tuum, charam in ulcis videbor uxorem, et si non habens, habere, frigidam opinor delectationem.

Non es vere hujus corporis pater, non enim te ego hac mea sepeliam manu nimirum omnes excellis timiditate, non voluisti neque tuus es mori pro filio, heu heu, senectus quam impudentiæ plena.

Multos equidem & ex omnibus locis hospites venientes vidi, verum hoc nondum hospite deteriorem vidi, qui primum quidem horum lugentem videns, tamen ingressus est bibit, nigræ matris merum vinum, donec inflammavit ipsum ascendens flamma vini, coronatque caput myrteis frondibus in condita latrans. &c.

Non invenit præter uxorem quæ voluit mori pro illo.

Astute vero adinvenisti ut non moreris unquam quum presentem persuaseris pro te mori. Sepelias vero ipse cum tis ipsius occisor.

Pœnas autem dabis tuis affinibus adhuc vel certe Acastus non amplius erit inter viros, si non sororis pro sanguine de te pœnas repetet. Duc multas ut pro te moriantur plures. Foris autem me nuptialia convivia agitabunt Thessalorum & cœtus frequentes: non enim sustinebo videns conjugis meæ coætaneas. Dicet autem mihi quisque fuerit, vide istum turpiter viventem qui non sustinuit mori; sed quam duxit pro se dans præ ignavia effugit. Plutonem & deinde tamen sibi vir esse videtur, & odit parentes.

quement qu'elle s'en va mourir. Il eſt vray que le ſentiment d'Admette eſt fort odieux. Mais M$_r$. Racine a tort de s'étonner qu'on ait pû l'attribuer à Euripide. Car dans la premiere ſcene de la Tragedie, Apollon dit qu'Admette a eſté demander à tous ſes amis, ſi quelqu'un d'eux ne vouloit point mourir pour luy, qu'il a fait la meſme priere à ſon pere & à ſa mere, puis à ſa femme qui a eſté la ſeule qu'il ait trouvée le vouloir bien. Dans le troiſieme Acte Pherés ſon pere luy reproche d'avoir eu l'adreſſe de perſuader à ſa femme de mourir; il luy dit meſme nettement, qu'il en eſt le meurtrier, & qu'Acaſte frere d'Alceſte eſt un homme ſans cœur, s'il ne venge ſur luy la mort de ſa ſœur. Il luy conſeille meſme en ſe moquant d'épouſer pluſieurs femmes, afin d'en avoir toûjours quelqu'une qui le tire d'affaire en mourant pour luy. Dans le quatriéme Acte, Admette ſe dit à luy-meſme qu'il ſera la Fable de toutes les compagnies, & qu'on le regardera comme un lâche qui a livré ſa femme à la mort, pour n'avoir pas eu le courage de mourir luy-meſme. Aprés ces endroits-là Admette peut bien dire, pour exhorter ſa femme à achever courageuſement ſon ouvrage. *Je voy la barque, &c.* Et quand M$_r$. Racine dit peu s'en faut à entendre ces Meſſieurs qu'Admette ne la faſſe mourir luy-meſme, l'abſur-

dité qu'il m'objecte n'eſt pas, comme on voit, ſi grande qu'il ſe l'imagine, puiſque Admette luy-meſme demeure d'accord qu'on luy en fera le reproche. Quoy qu'il en ſoit, pour peu que cela faſſe plaiſir à Mr. Racine je luy abandonne Canterus Æmilius Portus, avec les deux Imprimeurs dont ils ſe ſont ſervis, quoyque ces hommes-là ſoient d'un tres-grand nom, & je demeureray d'accord, s'il le veut, qu'ils ſe ſont trompez & moy aprés eux. Mais que luy en reviendra-t'il, ne ſera-t'il pas toûjours vray qu'Admette a conſenti à la mort de ſa femme & que cette Scene où ils ſe diſent adieu l'un à l'autre eſt une continuation de ce meſme conſentement & un aveu public de ſa malhonneſteté. Il a beau luy dire que toutes les morts enſemble luy ſeroient moins cruelles que de la voir en l'eſtat où il la voit, qu'il ne peut plus vivre ſi elle meurt, & cent autres tendreſſes hors de propos, cela ne ſert qu'à le faire haïr encore davantage, puiſqu'il n'avoit qu'à mourir luy-meſme ſans tant de façons. Je ne ſçay pas quel effet cela faiſoit chez les Grecs, mais je ſçay bien qu'aujourd'huy une ſemblable façon d'agir luy auroit fait jetter des pierres par les ſpectateurs. Si Mr. Racine vouloit faire quelque choſe pour la memoire d'Euripide, il falloit monſtrer que ce procedé d'Admette eſt fort honneſte, & s'il vouloit faire quelque choſe

contre ma Critique, il falloit prouver non seulement qu'il est honneste, mais qu'il est conforme à nos mœurs & capable de faire un bel effet sur nostre Theatre, où l'on est accoustumé de voir des amans qui veulent mourir pour leurs maistresses, mais non pas qui veulent que leurs maistresses meurent pour eux. Cela est de trop bon sens pour des amans. Si chicaner n'est autre chose que de disputer sur une circonstance inutile, quand on ne peut attaquer le fond d'une question, il est bien malaisé de ne pas appeller chicane l'objection de Mr. Racine.

Il me reproche ensuite d'avoir dit qu'Alceste estoit agée, je l'ay dit, il est vray & j'ay cru en avoir sujet. Elle a un fils qui fait un des personnages de la Tragedie, & qui dit les choses du monde les plus morales & les mieux sensées, il represente à son pere qu'il s'est marié inutilement ayant perdu sa femme avant que d'estre parvenu à l'extrême vieillesse. Il dit aussi que sa sœur & luy ont fait une grande perte, parce que la mort d'une aussi bonne mere que la leur, est la ruine entiere d'une maison. Ces raisonnemens ne m'ont point paru estre d'un enfant, mais d'un jeune homme, aussi en prend-il la qualité par ces termes, *Juvenis ego vos iyo* qui

Calamitosam ego passusrem tuque mihi germana puella simul fu-nes. O pates inutilites duxisti uxorem neque ad senectæ veniſti

ſont des noms qu'on ne prenoit gueres avant quinze ou ſeize ans, cela ſuppoſé la mere de cet amant devoit avoir quelque âge.

Il ne ſert de rien d'alleguer que le Chœur dit qu'Alceſte eſt morte jeune pour ſon jeune mary, on ſçait qu'une femme qui meurt à quarante ou quarante cinq ans eſt reputée mourir jeune, & l'on ſçait auſſi qu'elle ne l'eſt pas aſſez pour faire une de ces amantes de Theatre telles qu'on a couſtume de les voir aujourd'huy. Mais que ſert tout cela ? Quand il ſeroit vray qu'Alceſte n'auroit que quinze ans, Admette ſeroit-il plus excuſable de la laiſſer mourir.

Mr. Racine m'ayant ainſi battu ſur deux grandes beveuës qu'il dit que j'ay faites, il ajouſte que les autres remarques de ma Critique ſont de la meſme force, & il le dit d'un air qu'il ſemble ne les eſtimer pas dignes de reponſe. Cependant il euſt eſté tres-curieux de luy voir prouver qu'Alceſte a bonne grace de ſe fondre en pleurs à la veuë de ſon lit nuptial, & au ſouvenir de ſa virginité qu'elle y a perduë, aprés avoir recommandé ſes enfans aux Dieux ſans repandre la moindre larme. Qu'Admette en uſe tres-honneſtement d'aller prier tous ſes amis, l'un aprés

fine, cum iſtam periit enim prius : moriente autem te mater periit domus.

Tu autem in pubertate juvenili, juvene moriens pro viro excedis.

l'autre, enſuite ſon pere & ſa mere, & enfin ſa femme de mourir pour luy, qu'il eſt fort reſpectueux envers ſon pere, quand il le traite de laſche & d'impudent; & qu'Hercule eſt repreſenté avec le veritable caractere d'un fils de Jupiter quand on le depeint comme un brutal & comme un yvrogne. Ces paradoxes meritoient bien la peine d'eſtre prouvez, & pour rendre la choſe plus complette, il falloit encore faire voir que cette maniere de traiter une Tragedie eſt conforme à nos mœurs, & auroit bien reuſſi ſur noſtre Theatre ce qui eſtoit le veritable nœud de la queſtion.

Bien que Mr. Racine n'ait rien fait de ce qui eſtoit à faire, il croit neantmoins m'avoir tellement accablé & tellement mortifié par les deux grandes objections que je viens d'examiner qu'il luy prend un mouvement de tendreſſe & de pitié pour moy. Il me conſeille avec la plus grande bonté du monde, de ne plus decider ſi legerement ſur les ouvrages des Anciens, & de me ſouvenir de ces ſages paroles de Quintilien; Il faut eſtre extremement circonſpect & tres retenu à
„ prononcer ſur les ouvrages des grands hom-
„ mes de peur qu'il ne nous arrive, comme à
„ pluſieurs de condamner ce que nous n'en-

Modeſte tamen ab circumſpecto judicio de tantis viris pronuntiandum eſt, ne quod pleriſque accidit denotat quamlibet intelligunt, at, ſi neceſſe eſt ni alterum errare partem, omnia eorum legentibus placere quam diſplicere maluerint.

rendons pas. S'il faut tomber dans quelque excez, encore vaut-il mieux pecher en admirant tout dans leurs écrits, qu'en y condamnant beaucoup de choses. Pour répondre à ce passage, je ne veux qu'en rapporter un de Ciceron, où il parle en ces termes, Mon sentiment a toûjours esté que nous sommes plus sages dans les choses que nous inventons de nous-mesmes que n'ont esté les Grecs; & qu'à l'égard de celles que nous avons prises d'eux, nous les avons rendues meilleures qu'elles n'estoient lorsque nous les avons jugées dignes d'estre le sujet de nostre travail Le sentiment de Ciceron est un peu contraire à celui de Quintilien, & l'Orateur ne paroist pas avoir cette aveugle & profonde veneration que le Rheteur veut qu'on ait pour les Anciens, mais il est aisé de voir que cette difference d'avis dans ces deux grands hommes vient de la diversité de leurs conditions & de leurs emplois. Le dernier estoit un Consul qui n'ayant aucun interest à loüer les autheurs anciens, en parloit en galant homme & comme il le pensoit. L'autre estoit un Rheteur qui estoit obligé par sa profession d'imprimer dans l'esprit de ses écoliers un profond respect pour les autheurs

Meum semper judicium fuit omnia nostros aut invenisse per se sapientius quam græcos, aut accepta ab illis feciſſe meliora, quæ quidem digna existimassent in quibus elaborarent.

qu'il leur proposoit pour modelles de leurs estudes. Ayant donc pour moy le sentiment de Ciceron qui estimoit que les Autheurs Grecs estoient inferieurs aux écrivains de son siecle. Je ne croi pas estre obligé, n'en deplaise à Quintilien, d'admirer tout ce que je n'entends pas dans leurs ouvrages, moins encore tout ce que j'y entends, puisque parmi un grand nombre de choses excellentes qui s'y rencontrent, il s'y en trouve quelques-unes qui ne valent gueres, & dont asseurément on ne voudroit pas se servir aujourd'huy.

Il est bien vrai que ceux qui enseignent la jeunesse, ne sont pas les seuls qui font profession d'adorer les écrits des Anciens, je dis adorer, puisque renonçant à toutes les lumieres de leur esprit, ils traittent de divin tout ce qu'ils y lisent, lors mesme qu'ils ne l'entendent pas; mais il est bon d'en sçavoir les raisons. Les uns suivent en cela l'impression qu'ils ont receuë de leurs Regens, & demeurent toûjours écoliers sans s'en appercevoir. Les autres conservent un amour pour les Autheurs qu'ils ont lûs estant jeunes, comme pour les lieux où ils ont passé les premieres années de leur vie, parce que ces lieux, & ces autheurs leur remettent dans l'esprit les idées agreables de leur jeunesse; d'autres taschent par-là de mettre à plus haut

prix l'avantage qu'ils prétendent avoir d'entendre parfaitement ces excellents autheurs, où ils s'imaginent puiſſer les bonnes choſes dans leur vraye ſource & les voir dans le centre de la lumiere pendant que le reſte des hommes eſt dans la bourbe & dans l'obſcurité. D'autres enfin plus politiques encore, ayant conſideré qu'il eſt neceſſaire de loüer quelque choſe en ce monde, pour n'eſtre pas accuſez de n'eſtimer qu'eux-meſmes, & leurs ouvrages donnent toutes ſortes de loüanges aux Anciens pour eſtre diſpenſez d'en donner aux modernes.

Vous pouvez peut-eſtre penſer, Monſieur, que je ſuis un libertin qui manque de reſpect pour ces grands hommes qui ſont nos maiſtres, je les honore & les eſtime autant que perſonne, mais je ne ſuis pas perſuadé que tous leurs ouvrages ſoient divins, ni exempts de toute imperfection, de meſme que je ne croi pas que tout ce qui ſe fait en nos jours ſoit denué de ces meſmes beautez qui brillent dans leurs ouvrages. Nous avons aujourd'hui des autheurs que j'eſtime autant que les anciens, tel eſt Mr. Racine & cinq ou ſix autres encore avec luy s'il luy plaiſt.

Pour concluſion il me ſemble, Monſieur, que Mr. Racine n'a pas bien ſervi Euripide, & qu'il euſt mieux fait pour la memoire de cet Autheur de laiſſer les choſes en l'eſtat

qu'elles eſtoient. On euſt pû croire qu'il eſtoit aiſé de répondre à toutes les remarques de ma Critique, mais comme il ne l'a pas fait, on jugera avec raiſon que cela n'eſt pas poſſible, & il ſera reputé paſſer condemnation de tout ce qu'il n'a pas deffendu ; outre qu'il ne prouve pas meſme l'endroit où il dit que je me ſuis trompé ; en faiſant dire à Admette ce qu'Alceſte doit dire, puiſque j'ay pour moy des Editions authentiques, & puiſque, quand meſme je me ſerois trompé, cela ne fait rien ny pour Euripide, ny contre moy, eſtant toûjours vray qu'Admette fait un tres-vilain perſonnage d'eſtre preſent à la mort de ſa femme, dont il eſt la cauſe volontaire, & eſtant vray auſſi que M^r. Quinault a tres-bien fait de faire prendre à Alceſte la reſolution de mourir ſans la participation de ſon époux. Vous avez pû remarquer, Monſieur, en liſant le latin qui eſt en la marge de cette lettre, que j'ay eſté bien moderé, & que je pouvois me rejoüir encore davantage que je n'ay fait, ſur tous les ſens bizares que ce texte-là peut ſouffrir.

Il ſe peut faire, Monſieur, que je m'abuſe dans mes prétentions, vous en jugerez s'il vous plaiſt, vous, Monſieur, qui avez toutes les qualitez neceſſaires pour juger ſouverainement de ces matieres, je veux dire une connoiſſance parfaite des autheurs anciens &

modernes, jointe à un gouſt exquis & exempt de toute prevention. Si j'ay voſtre ſuffrage, j'auray tout ce que je ſouhaite, puiſque je ſuis ſeur d'avoir enſuite celuy de toutes les perſonnes de bon ſens. Je ſuis,

Monſieur,

Voſtre, &c.

LETTRE

*A MONSIEUR D***.*

TOUCHANT LA PREFACE de ſon Ode ſur la priſe de Namur.

MONSIEUR,

Puiſque c'eſt à l'occaſion de mes Dialogues ſur la comparaiſon des Anciens & des Modernes, que l'Ode que vous venez de donner au Public a eſté compoſée, & que ſans la colere où ils vous ont mis, le Roy n'auroit point eu de loüanges ; je ne puis, quelque mal que vous en diſiez, me repentir de les avoir faits. Je ne m'eſtonne pas que ces Dialogues qui bleſſent les impreſſions que vous avez priſes au College, & que vous garderez toute voſtre vie, vous ayent ſemblé *eſtranges* ; mais je m'eſtonne que vous ſoyez ſi peu exact à rapporter ce qu'ils contiennent. Sans l'extréme indignation avec laquelle vous en parlez, je croirois que vous ne les avez jamais lûs, & je ſouhaitterois le pouvoir croire pour n'eſtre pas obligé de vous reprocher une eſpece de mauvaiſe foy bien plus eſtrange que tous mes

Dialogues ; puisqu'il est vray, comme je vais vous en convaincre, que l'on n'y trouvera aucune des propositions que vous m'attribuez dans la Preface de vostre Ode.

Tous les plus grands Ecrivains de l'Antiquité, dites-vous, *y sont traitez d'Esprits médiocres, de gens à estre mis en Parallele avec les Chapelains & avec les Cotins.* Il n'y a pas un seul mot de tout cela dans mes Dialogues. Homere y est traitté du plus grand Genie que la Poësie ait jamais eu[b]. Virgile y est loüé comme le Poëte le plus accomply, & son Eneide y est regardé comme le plus excellent Poëme que nous ayons ; avec cette restriction, à la verité, qu'ils ont escrit quelquefois des choses peu dignes de leur reputation, non point pour avoir esté *des esprits médiocres*, ce que je n'ay jamais dit ny pensé, mais faute d'avoir eu dans leur temps, les lumieres & les secours dont l'usage & l'experience ont enrichi les derniers siecles, car voila toute la substance de mon systeme. Je n'ay comparé Chapelain à aucun Poëte de l'antiquité, & bien loin de le comparer à Virgile, j'ay declaré distinctement que je ne prétendois point le mettre en parallele avec ce grand Poëte, & j'en ay en quelque façon demandé acte. Pour M[r]. Cottin je ne l'ay opposé à qui que ce soit, je me suis plaint seulement qu'on l'eust traité de ridicule, & que mesme

[a] Pag. 32. 3. vol. [b] Pag. 151. 3. vol. [c] Pag. 243. Paral. tom. 3.

on en euſt fait un modelle de ridicules. J'ay ajouſté que j'avois eſté fort preſſé à un de ſes Sermons, & cela eſt vray. D'autres aſſeurent que la méſme choſe leur eſt arrivée aux Sermons de M. l'Abbé de Caſſagne, mais qu'importe? le nom de Cottin rime à Feſtin, & celuy de Caſſagne remplit bien le vers, point de miſericorde. On eſt bien malheureux lorſque pour faire un bon vers, on ne heſite pas à ternir la reputation de deux hommes de merite. On dit que des Caſuiſtes vous ont aſſeuré qu'il n'y avoit pas de quoy former un peché veniel dans vos Satyres, & moy je vous dis avec tout ce qu'il y a des gens de bien en France que ces Caſuiſtes ſont des ignorans ou des trompeurs.

Voulant faire honneur à noſtre ſiecle, on l'a, dites-vous, *en quelque ſorte diffamé en faiſant voir qu'il s'y trouve des hommes capables d'eſcrire des choſes ſi peu ſenſées.* Jules Scaliger, cecy ſoit dit ſans me comparer à ce grand Perſonnage ny à ceux que je nommeray enſuite, a parlé de pluſieurs Anciens & particulierement d'Homere d'une maniere mille fois plus offençante que je n'ay fait dans mes Dialogues, cependant on n'a jamais dit qu'il ait diffamé ſon ſiecle. Eraſme, à qui on a eſlevé des ſtatuës de bronze, n'a point diffamé le meſme ſiecle, quoy qu'il ait parlé beaucoup plus deſavantageuſement que moy des Ouvrages de Ciceron, & le Chancelier

Bacon fait encore honneur à l'Angleterre, quoy qu'il ait esté dans les mesmes sentimens qu'on me reproche. Pour faire voir que je diffame nostre siecle il faut monstrer que je suis dans l'erreur & m'en convaincre par de bonnes raisons, mais cela est un peu plus malaisé que de dire une injure ou de mettre mon nom à la fin d'un vers. Les amateurs outrez des Anciens ne s'avilissent pas jusqu'à raisonner. *Pindare*, dites-vous, *y est des plus maltraitez*. J'avouë que je me suis un peu réjoüi sur le commencement de la premiere Ode de ce grand Poëte, mais il s'agit de sçavoir si j'ay eu tort, & c'est ce qu'il est bon que nous examinions. Voicy mot à mot l'endroit tout entier de mon Dialogue où le commencement de cet Ode est rapporté, c'est le Chevalier qui parle

Le Président Morinet, discourant il y a « quelques jours de Pindare avec un de ses a- « mis, & ne pouvant s'épuiser sur les loüanges « de ce Poete inimitable, se mit à prononcer « les cinq ou six prémiers vers de la premiere « de ses Odes avec tant de force & tant d'em- « phase, que sa femme qui estoit presente, & « qui est femme d'esprit, ne put s'empescher « de luy demander l'explication de ce qu'il « témoignoit prendre tant de plaisir à pronon- « cer. Madame, luy dit-il, cela perd toute sa «

Parallele tom. 1. pag. 27.

TAYLOR INST. OXFORD

» grace en paſſant du Grec dans le François.
» Il n'importe, dit-elle, j'en verray du moins
» le ſens qui doit eſtre admirable. C'eſt le
» commencement, luy dit-il, de la premiere
» Ode du plus ſublime de tous les Poetes.
» Voicy comme il parle : *L'eau eſt tres-bonne*
» *à la verité, & l'or qui brille comme le feu*
» *durant la nuit éclatte merveilleuſement parmi*
» *les richeſſes qui rendent l'homme ſuperbe. Mais*
» *mon eſprit ſi tu deſires chanter des combats, ne*
» *contemples point d'autre aſtre plus lumineux*
» *que le Soleil pendant le jour dans le vague de*
» *l'air, car nous ne ſçaurions chanter de combats*
» *plus illuſtres que les combats Olympiques.* Vous
» vous mocquez de moy, lui dit la Preſidente,
» voila un galimatias que vous venez de faire
» pour vous divertir, je ne donne pas ſi aiſé-
» ment dans le panneau. Je ne me mocque
» point, lui dit le Preſident, & c'eſt voſtre
» faute ſi vous n'eſtes pas charmée de tant de
» belles choſes. Il eſt vrai, reprit la Preſidente,
» que de l'eau bien claire, de l'or bien luiſant
» & le Soleil en plein midi, ſont de fort belles
» choſes ; mais parce que l'eau eſt tres bonne &
» que l'or brille comme le feu pendant la nuit,
» eſt-ce une raiſon de contempler ou de ne con-
» templer pas un autre aſtre que le Soleil pen-
» dant le jour ? de chanter ou de ne chanter pas
» les jeux Olympiques ? Je vous avouë que je n'y
» comprens rien. Je ne m'en eſtonne pas, Mada-

me, lui repondit le Président, une infinité de « tres-sçavans hommes n'y ont rien compris non « plus que vous, comme l'a fort bien remar- « qué un * de ses plus sçavans Interpretes. Cet « endroit est divin, & l'on est bien esloigné de « rien faire aujourd'huy de semblable. Asseu- « rement, dit la Présidente, & l'on s'en donne « bien de garde. Mais je voy bien que vous « ne voulez pas m'expliquer cet endroit de Pin- « dare; cependant s'il n'y a rien qui ne se puisse « dire devant des femmes je ne voy pas où est « la plaisanterie de m'en faire mystere. Il n'y « a point de plaisanterie ny de mystere, lui dit « le Président. Pardonnez-moy, lui dit-elle, « si je vous dis que je n'en croy rien, les Anciens « estoient gens sages, qui ne disoient pas des « choses où il n'y a ni sens ni raison. Quoyque « puist dire le Président, elle persista dans sa « pensée, & elle a tousjours cru qu'il avoit pris « plaisir à se mocquer d'elle. «

Pour faire voir que j'ay tort, & que ma plaisanterie est froide, il faut monstrer ou que le commencement de cette Ode est mal traduit, ou que tel qu'il est, il contient un sens intelligible & raisonnable. C'est ce qu'on n'a point fait depuis trois ans que le Dialogue où on lit cette avanture, est imprimé, & ce que je vous deffie, Monsieur, de pouvoir faire. Vous dites *Que je ne sçay pas le Grec*,

* Jean Benoist Epist. à Jean Her.

il faut que les beveuës qui ſont dans mes Traductions vous en ayent fait appercevoir, de meſme que celles qu'on a trouvées dans voſtre Traduction de Longin, nous ont fait voir que vous n'eſtes pas ſi grand grec que vous taſchez de le paroiſtre. Vous me ferez plaiſir, Monſieur, de me monſtrer mes beveuës, & je n'employerai point mes amis à vous fermer la bouche. Vous dites que *Pindare ſort quelquefois de la Raiſon, afin (s'il faut ainſi parler) de mieux entrer dans la raiſon meſme.* Cela eſt difficile à comprendre. Ce n'eſt point un moyen de mieux entrer dans la raiſon que d'en ſortir, d'ailleurs la Poëſie la plus Dithyrambique ne fait point ſortir le Poete de la raiſon, en l'obligeant de s'écarter un peu de ſon ſujet, puiſque la raiſon veut qu'il ait de l'emportement & de l'enthouſiaſme. Vous voulez, Monſieur, *que je n'aye jamais conceu le ſublime des Pſeaumes de David.* J'avoue qu'il s'en faut beaucoup que j'aye aſſez de lumiere & naturelle & ſurnaturelle pour voir toutes les beautez de ces divins Cantiques, mais j'oſe dire que perſonne ne les admire plus que moy : Voicy comment j'en ay parlé dans le troiſieſme volume de mes Dialogues* „ que vous avez lû. La Poëſie des Pſeaumes „ de David eſt ſans contredit une des plus belles „ qui ait jamais eſté. *Lors qu'Iſraël ſortit de*

* Pag. 13. 3. vol.

l'Egypte

l'Egypte, & la maison de Jacob du milieu d'un Peuple Barbare, dit ce Poëte admirable, *Dieu consacra la nation Juive à son service & establit sa puissance dans Israël. La Mer le vit & elle s'enfuit; le Jourdain remonta vers sa source: les Montagnes sauterent comme des Béliers & les Collines comme des Agneaux.* Cela est poëtique assëurement. Ensuite il interroge la Mer, le Jourdain, les Montagnes & les Collines, & leur dit: *O Mer, pourquoy fuyez-vous, & vous Jourdain, pourquoy retournez-vous vers vostre source, Montagnes, pourquoy sautiez-vous comme des Béliers & vous Collines comme des Agneaux?* Cela est encore plus poëtique. Mais la reſponſe qu'il fait faire à la Mer, au Jourdain, aux Montagnes & aux Collines, a quelque choſe de ſi grand & de ſi eſlevé, que je defie les Amateurs des Anciens, de trouver rien dans les Poëtes profanes qui en approche, ſans meſme avoir égard à la ſainteté de l'ouvrage. *C'eſt*, dit-il, *que la Terre s'eſt émuë devant la face du Seigneur, devant la face du Dieu de Jacob.* Il n'y a point d'homme ayant du gouſt pour la Poëſie qui ne fremiſſe à la vûe de ces grandes beautez. Comment peut-on dire aprés cela que je n'ay jamais conceu le ſublime de David.

Vous dites que je ne ſuis pas fort convaincu du precepte qu'on a avancé dans l'Art

Poëtique, à propos de l'Ode, & enſuite vous citez ces deux vers de voſtre façon.

Son ſtile impetueux ſouvent marche au hazard
Chez elle un beau deſordre eſt un effet de l'art.

Ne vous appercevez-vous point, Monſieur, des aiſs que vous vous donnez en ſuppoſant que tout le monde doit avoir devant les yeux voſtre art Poëtique, que vous appellez abſolument & comme par excellence l'Art Poëtique, & ne voyez-vous point qu'il n'eſt pas de l'exacte modeſtie de ſe citer ſoy-meſme. Vous avancez comme une choſe conſtante que je ſuis *un homme ſans aucun gouſt*, c'eſt de quoy il s'agit, & on ne vous en croira pas ſur voſtre parole. Eſt-il poſſible qu'un homme dont les Ouvrages ont receu de l'applaudiſſement plus d'une fois dans l'Académie Françoiſe n'ait point de gouſt ? J'ay honte de parler de moy ſi avantageuſement, mais vous m'y contraignez. Le jour qu'on y lut le Poëme du ſiecle de LOUIS LE GRAND (cet ouvrage vous bleſſa trop pour l'avoir oublié) vous le blamaſtes hautement & meſme d'une maniere un peu ſcandaleuſe, pendant que l'Aſſemblée composée des Académiciens & de ce grand nombre de gens d'eſprit qui ont accouſtumé de s'y rendre dans les jours de ceremonie, temoignoit en eſtre ſatisfaite, voulez-vous qu'on croye qu'il n'y avoit là que vous ſeul qui euſt du gouſt, &

que toute la Compagnie n'en avoit point non plus que l'Autheur de l'Ouvrage ? Par où avez-vous jugé, Monsieur, que *je croy que la Clelie & l'Opera sont les modelles du genre sublime ?* La Clelie est en son genre un des plus beaux Ouvrages que nous ayons, & l'illustre Personne qui l'a composé est d'un si grand merite que vous serez éternellement blasmé d'avoir taſché à luy nuire par vos plaisanteries. J'estime fort les Opera de M. Quinault, pour l'art & le beau naturel qui s'y rencontrent ; mais je n'ay point dit que ny les Opera ny la Clelie fussent des modèles du genre sublime auquel ils n'ont jamais visé, si ce n'est en de certains endroits où le sujet le demandoit & où ils l'ont attrapé tres-heureusement. Souffrez, Monsieur, que je vous avertisse en passant que vous escrivez *les Operas*, & qu'il faut escrire les Opera ; c'est peut-estre une faute de l'Imprimeur, mais si c'est vous qui l'avez faite, vous auriez besoin de venir plus souvent à l'Académie. Vous m'accusez d'avoir dit *Que Terence est fade, que Virgile est froid, & Homere de mauvais sens.* On ne trouvera pas un seul mot de tout cela dans mes Parralleles. Il est vray que j'ay rapporté plusieurs endroits d'Homere qui ont pû ne luy pas faire honneur ; mais ce n'est pas ma faute, puisque je n'ay rien cité de ce grand Poëte qui ne fust

traduit fidellement. Vous dites que cela vient *d'une bizarerie d'esprit qui m'est commune avec toute ma famille.* Cet endroit, Monsieur, est trop fort & excede toutes les libertez & toutes les licences que les gens de Lettres prennent dans leurs disputes. Ma famille est irreprochable, & elle l'est à un point que je luy ferois tort si je me donnois la peine de la justifier de vostre calomnie. On n'y trouvera que des gens de bien, des gens de bon sens, officieux, bien-faisants & aimez de tout le monde. De quatre freres que j'ay eus & dont je suis le moindre & le dernier en toutes choses, vous n'avez connu que celuy qui estoit Medecin & de l'Académie des Sciences. Par où avez-vous peu reconnoistre de la Bizarerie dans son esprit ? Est-ce par ses Ouvrages ? Est-ce par la Traduction qu'il a faite de Vitruve & par les Notes dont il l'a accompagnée ? Ouvrage aussi beau en son genre qu'il s'en soit fait de nostre siecle. Est-ce par ses Essais de Physique qui ont esté si bien receus de toutes les personnes intelligentes dans les choses de la Nature ? Est-ce enfin par les Memoires qu'il a dressez pour servir à l'Histoire naturelle des animaux, dont il y en a un volume d'imprimé & un volume manuscrit qu'il a laissé à l'Académie des Sciences. Non assurément, puisque ce sont des matieres dont vous n'avez presque aucune connoissance, & où il

ne s'agit ny d'Horace ny de Pindare. Concluez-vous que l'Autheur de tous ces Ouvrages n'avoit pas le sens droit, parce que Monsieur Colbert qui avoit un si grand sens le choisit pour estre de l'Académie des Sciences ? Parce que ç'a esté sur ses desseins que la face principale du Louvre a esté bastie preferablement à ceux du Cavalier Bernin & de tous les Architectes de France & d'Italie, & que c'est encore sur ses desseins qu'on a essayé le modelle de l'Arc de Triomphe & le bastiment de l'Observatoire ? Est-ce enfin parce qu'il avoit un goust & un genie universel pour tous les Arts & pour toutes les Sciences ? Il faut vous faire souvenir de luy par d'autres endroits. Il vous a tiré de deux dangereuses maladies avec des soins & une application inconcevables, & on sçait de quelle sorte vous avez reconnu ses soins en le maltraitant dans vos Satyres. Où est en tout cela la bizarerie de mon frere.

J'estois intime ami de Monsieur vostre frere qui estoit de l'Académie Françoise. Dans le temps qu'il faisoit agir ses amis pour obtenir la Charge de Controlleur de l'Argenterie, il me pria d'en parler à Monsieur Colbert, parce que le Roy qui n'estoit pas content des Controlleurs précedens, l'avoit chargé de luy trouver quelqu'un dont il luy répondist. J'en parlay à Monsieur Colbert qui me

demanda d'abord si je voulois luy respondre de l'homme que je luy proposois. La connoissance que j'avois du bon cœur, de la probité & du desintéressement de M. vostre frere (voila, Monsieur, comme je parle de vostre famille) fit que j'en respondis comme de moy-mesme. La Charge luy fut accordée, & rien n'est égal à la reconnoissance qu'il m'en témoigna pendant toute sa vie. Il vint me voir au commencement de l'année suivante & me dit que je luy avois obtenu la chose du monde qu'il souhaittoit le plus, & où il y alloit de tout son honneur de n'estre pas refusé. Qu'il vouloit que je regardasse cette visite comme une visite d'obligation qui ne devoit point estre confonduë avec les visites d'amitié, que nous nous rendions tres-frequemment. Aprés sa mort sa Charge a passé entre les mains de M. de P**. vostre frere & mon ancien ami; l'exercice de cette Charge pendant une longue suite d'années leur fut utile & n'a point diminué leur succession que vous avez recueillie. Voila de quoy je n'ay jamais parlé à personne, m'estant tousjours contenté de faire plaisir quand j'ay esté en pouvoir de le faire, sans autre vuë que d'en estre bien-aise dans le fonds de mon cœur. Je ne vous en aurois jamais rien dit si je n'estois obligé de faire voir que nous avons tousjours esté bien

éloignez mon frere & moy d'avoir merité les mauvais traitemens que vous nous avez faits. Vous ajoustez, Monsieur, que la Bizarerie qui m'est commune avec toute ma famille *me rend insensible à tout ce qui frappe ordinairement les hommes*. A la reserve de certaines beautez de Pindare & de quelques endroits des Anciens qui ne me plaisent pas, à quelles belles choses trouvez-vous que je sois insensible? Il ne vous sied pas bien, Monsieur, de me faire ce reproche, vous qui n'avez de sensibilité, à ce qu'on dit, que pour la Poësie, sensibilité que je vous disputeray tousjours, vous qui connoissez si peu l'Architecture, la Sculpture, & la Peinture, qui n'avez presque point de commerce avec la Philosophie & les Mathematiques, ny avec mille autres choses semblables qui font le plaisir des honnestes gens, comment pouvez vous m'accuser d'insensibilité sur *ce qui touche ordinairement les hommes*, moy qui à la verité ne suis pas fort habile dans toutes les Sciences & tous les Arts que je viens de nommer, mais qui suis connu pour les aimer avec passion, & pour n'avoir point donné sujet de me reprendre toutes les fois que j'ay eu occasion d'en escrire. Quelques personnes ont cru que quand vous parlez de *la Bizarerie de ma famille*, vous n'avez voulu dire autre chose sinon que mes freres estoient dans

le meſme ſentiment que moy touchant les Anciens & les Modernes. On a eu ſujet de le croire ainſi, car vous n'avez aucune raiſon de l'entendre autrement ; Mais quand on parle de famille dans un eſcrit public, il faut y apporter plus de précaution que vous n'avez fait, parce que ces ſortes de choſes s'expliquent toûjours au plus criminel, c'eſt par cette raiſon que j'ay crû devoir reſpondre à tout ce qu'on pourroit entendre par cet article.

Vous dites que quelque jour vous pourrez me monſtrer mes erreurs. Je le ſouhaite de tout mon cœur, pourquoy voudrois-je eſtre trompé ? Et au fond que m'importe que les Modernes valent mieux que les Anciens ou les Anciens que les Modernes ? Mais je declare par avance qu'il faut des raiſons pour me deſabuſer (voilà la difficulté) & que des injures, des Epigrammes & des Satyres ne feront rien. Vous dites qu'il eſt difficile de ſentir les beautez de Pindare ſans s'eſtre familiariſé le grec ; j'en demeure d'accord pour certaines beautez qui dépendent du langage, mais pour les beautez qui ſont dans le ſens, comme les ſentimens, les penſées, la conduite & l'entente de l'ouvrage, qui ſont de nature à eſtre exprimées par toutes les langues ; pourquoy ces ſortes de beautez ne peuvent-elles paſſer de ſon Grec dans no-

ſtre François : cela paroiſt incomprehenſible, il faut ou que le Grec de Pindare ait la vertu de rendre raiſonnable une impertinence, ou que le François ait la malediction de rendre impertinente une choſe raiſonnable.

Pour convaincre le Public des beautez de Pindare, vous prenez le parti de compoſer une Ode à la maniere de ce grand Poëte ; mais vous n'avancez rien par là. Si voſtre Ode eſt excellente, qui empeſchera de dire qu'elle n'eſt point à la maniere de Pindare, comme en effet elle n'y eſt point du tout, ainſi que je l'ay desja fait voir, & ſi elle n'eſt pas bonne, comme pluſieurs gens l'aſſeurent, vous aurez fait tort à Pindare en diſant que voſtre Ode reſſemble aux ſiennes, & qu'elle eſt faite ſur le meſme modelle. Le plus court & le plus ſeur chemin auroit eſté de donner au Public une Ode de Pindare traduite par vous-meſme, & de faire voir en meſme temps que j'ay mal traduit le commencement de la premiere de ſes Odes ; car tant que la traduction que j'ay donnée ne ſera point convaincuë d'eſtre mauvaiſe & que vous n'en donnerez point de meilleure, vous ne ferez rien pour Pindare. Quoy qu'il en ſoit voyons l'Ode. Voyons *cette magnificence de mots que vous y avez jettée à l'exemple des anciens Poëtes Dithyrambiques, & ces figures audacieuſes tirées des ſources que l'Autheur du ſaint Paulin n'a ja-*

mais connuës. Mais non. Cet examen nous meneroit trop loin ; d'ailleurs vous ne ſçavez que trop le ſuccez qu'elle a eu dans le monde, & vous avez la ſatisfaction d'avoir prevû ſagement dans voſtre Preface que le public ne s'accommodoit pas *de vos ſaillies ny de vos excez Pindariques.* Mais laiſſons celà & voyons quel ſujet vous avez eu avoir de me traiter comme vous faites.

Ne vous imaginez pas, Monſieur, que la chaleur avec laquelle vous prenez les intereſts de Pindare vous faſſe dans le monde tout l'honneur que vous vous imaginez. Beaucoup de gens regardent voſtre colere là-deſſus à peu prés du meſme œil qu'on regardoit autrefois l'emportement avec lequel certains Moines de S. François ſe faiſoient la guerre ſur la forme de leurs Capuchons, encore trouvent-ils que ces bons Peres avoient plus de raiſon de s'eſchauffer pour leur coëffures que vous n'en avez de vous gendarmer comme vous faites, pour un Poëte mort il y a plus de deux mille ans. Quelques-uns vouloient vous faire des complimens de condoleance ſur cet outrage, dans le meſme eſprit que Tibere en fit à des Ambaſſadeurs venus des environs de Troye, ſur la mort du grand Hector leur Citoyen. Mais d'autres plus clair-voyans ont declaré qu'ils ne donnoient pas dans le panneau, que ny Pindare,

ny Homere, ny Virgile, ny quelque autre Ancien que ce ſoit, n'eſtoient pas la veritable cauſe de voſtre courroux, & qu'on eſtoit coupable envers vous d'un autre crime que de celuy de leze-Antiquité; puiſque vous n'avez rien dit ſur les deux premiers tomes de mes Paralleles. Parlons, Monſieur, à viſage découvert, mon vray crime eſt d'avoir dit dans le troiſieſme tome de mes Dialogues que les Satyriques modernes euſſent mieux fait d'imiter Martial qui n'a point nommé de perſonnes effectives dans ſes Epigrammes mediſantes, que d'avoir ſuivi l'exemple d'Horace qui nomme par leur nom les perſonnes qu'il maltraite dans ſes Satyres. Je ne comprens pas pourquoy cette remarque vous a tant irrité contre moy, de meſme que l'Apologie que j'ay faite de ſix de nos Confreres que vous avez défigurez dans vos Satyres, puiſque c'eſt une choſe loüable en ſoy & qui eſtoit eſſentielle à mon deſſein; car ayant entrepris de faire valoir noſtre ſiecle en ce qui regarde la Poëſie, je ne pouvois pas me diſpenſer de relever le merite des Poëtes qui luy ont fait honneur par leurs ouvrages, & on ne peut pas dire que je vous aye attaqué de gayeté de cœur. J'ay aſſaiſonné ma Remarque & mon Apologie de tout ce qui pouvoit vous les faire agréer, j'ay dit que ce qui eſtoit de vous dans vos

Ouvrages estoit meilleur * que les morceaux d'Horace que vous y ayez inserez, & que vostre versification estoit plus agreable que celle des Satyres de ce grand Poëte. Tout cela n'a pû vous empescher de faire tomber sur moy une gresle d'Epigrammes. J'avoüe que ce procedé me surprit extrémement aprés ce qui s'estoit passé entre nous, car lorsque je vous eus envoyé le troisiesme tome de mes Paralleles avec une Lettre pleine d'honnesteté; vous me dites à l'Académie, en me remerciant de mon Livre, que je vous y avois un peu maltraité, mais que ma Lettre vous avoit desarmé & que vous seriez content pourveu que je la fisse imprimer & inserer dans mon Livre. Ce sont vos propres paroles, & Messieurs de l'Académie des Inscriptions à qui vous les redites mot à mot en leur racontant nostre entrevûë peuvent en rendre témoignage. La Lettre fut aussitôt imprimée & inserée dans le troisiesme tome de mes Paralleles, où tout le monde la peut voir. Je crus que nous nous estions separez bons amis & j'en eus de la joye. J'esperay mesme que vous regarderiez mon Livre comme une voye aisée que je vous ouvrois à la satisfaction que vous devez faire à tant de personnes que vous avez offensées. Je crus que vous prendriez le parti de passer

* Paralele tome 3. pag. 229. 230. & 231.

condamnation sur tout ce que j'ay remarqué, & que vous y ajousteriez ce que vous croiriez necessaire pour une pleine & entiere reparation. Si vous aviez pris cette route vous auriez achevé de vous combler de gloire ; vous vous estes rendu celebre autant qu'il se peut dans le genre de Poësie qui vous est propre ; il ne vous restoit plus qu'à faire cette action de justice plus précieuse mille fois que toutes vos Poësies, quelque excellentes qu'elles soient. Je suis persuadé, Monsieur, que vous auriez fait toutes ces choses sans le conseil de quelques faux Amis, spectateurs cruels, qui sont ravis de vous voir donner des Scenes au Public. Ils ont rallumé vostre colere, ils vous ont mis dans l'esprit que vous ne deviez pas estre content & qu'il falloit vous venger. Ils vous ont fait faire des Epigrammes peu dignes de vous, & enfin la Preface de vostre Ode où vous allez jusqu'à vouloir deshonorer ma famille ; je ne sçay si vous voyez bien quelle est cette demarche. Cependant, Monsieur, il ne tiendra qu'à vous que nous ne soyons Amis, comme nous sommes Confreres, pourveu que vous ne croyez pas que je vous craigne. Les traits de vostre Satyre ne sont pas aussi mortels que vous le pensez, on en voit un exemple dans M. Quinault que toute la France regarde presentement, malgré tout ce que vous avez

dit contre luy, comme le plus excellent Poëte Lyrique & Dramatique tout enſemble, que la France ait jamais eu. Vous pouvez vous faire du tort tant qu'il vous plaira par vos Satyres; mais vous ne m'en ferez point du tout, nous ſommes trop connus l'un & l'autre. Que ſi vous voulez abſolument eſtre en guerre avec moy, je voudray ce qu'il vous plaira, pourvû que vous ne vouliez pas que je me faſche. J'ay reſolu abſolument de n'en rien faire, & de ne troubler pour quoy que ce ſoit, le repos & la tranquillité dont je joüis dans ma ſolitude. Je me ſuis fait un amuſement du Parallele des Anciens & des Modernes, mais à condition de laiſſer tout là, comme je l'ay desja declaré, ſi la matiere qui juſqu'à ce jour ne m'a donné que du plaiſir, venoit à m'eſchauffer le moins du monde.

Je ſuis, &c.

LETTRE

*A MONSIEUR P***.*

*OU L'ODE DE MONSIEUR D***. est comparée avec l'Ode que M. Chapelain fit autrefois pour le Cardinal de Richelieu.*

MONSIEUR,

Je viens de trouver, en remuant de vieux papiers, l'Ode que Monsieur Chapelain fit autrefois pour le Cardinal de Richelieu. La mauvaise opinion que les Satyres de M. D***. m'avoient donné de cet Autheur, a fait d'abord que je n'ay pas daigné la regarder; mais comme je me suis souvenu que dans son temps elle avoit esté fort applaudie, j'ay voulu voir par où elle avoit pû plaire; dans le dessein de déplorer l'aveuglement des bonnes gens de ce temps-là. On ne peut pas estre plus surpris que je l'ay esté en lisant cet Ouvrage. Je croyois y trouver tant de dureté & tant de secheresse, que je ne pourrois pas en lire une strophe; cependant je l'ay lûë toute entiere avec un extrême plaisir, & j'ay esté d'autant plus touché de

ſa douceur & de ſon harmonie, que j'avois la gorge encore toute écorchée d'avoir lû l'Ode Pindarique. O Ciel ! me ſuis-je écrié, eſt-il poſſible que l'Ode au Cardinal de Richelieu ſoit de Mr. Chapelain, & que l'Ode Pindarique ſoit de Mr. D***.

L'Autheur du Parallele des Anciens & des Modernes avoit dit que Mr. Chapelain méritoit que ſa ſatyre l'eſpargnaſt, quand il n'auroit jamais composé que ſon Ode au Cardinal de Richelieu, & l'on faiſoit difficulté de l'en croire, mais Dieu eſt juſte & il a permis que Monſieur D***. ait fait une Ode. Juſques-là on pouvoit le croire capable de compoſer autre choſe que des Satyres; mais il vient de nous montrer que ſon talent ne s'étend pas plus loin. Juſques-là on ne pouvoit le comparer avec Monſieur Chapelain : car quel rapport d'une Satyre avec une Ode, mais Dieu merci nous avons dequoy les mettre aux mains l'un contre l'autre, & je vais Monſieur vous en donner le plaiſir. Comme l'Ode de Monſieur Chapelain a trente ſtrophes, & que celle de Monſieur D***. n'en a que dix-ſept, il ne ſeroit pas juſte de faire combattre toutes ces ſtrophes, & j'ay cru qu'il n'en falloit prendre que quelques-unes de chaque coſté. J'oppoſe la premiere ſtrophe de l'Ode de Monſieur Chapelain à la premiere ſtrophe de l'Ode

de Monsieur D***. La dixiéme à la dixiéme. La quinziéme à la quinziéme, & la derniere à la derniere.

PREMIERE STROPHE, de l'Ode de Monsieur Chapelain.

Grand Richelieu de qui la gloire
Par tant de rayons éclatans,
De la nuit de ces derniers temps
Eclaircit l'ombre la plus noire;
Puissant esprit dont les travaux
Ont borné le cours de nos maux,
Accompli nos souhaits, passé nos esperances:
Tes celestes vertus, tes faits prodigieux,
Font revoir en nos jours pour le bien de la France
La force des Heros, & la bonté des Dieux.

PREMIERE STROPHE, de l'Ode de Monsieur D***.

Quelle docte & sainte yvresse
Aujourd'huy me fait la Loy?
Chastes Nymphes du Permesse
N'est-ce pas vous que je voy?

Accourez Troupe ſçavante
Des ſons que ma Lyre enfante
Ces arbres ſont réjoüis.
Marquez-en bien la cadence ;
Et vous, vents, faites ſilence,
Je vais parler de LOUIS.

Cette premiere ſtrophe de l'Ode de Monſieur D***. eſt aſſeurément celle de toutes qui a le plus d'harmonie, Cependant combien celle de Monſieur Chapelain eſt-elle plus douce & plus nombreuſe, & combien ce dernier Vers ;

La force des Heros & la bonté des Dieux:
A-t'il plus de vigueur que celuy-cy?
Je vais parler de LOUIS.

Vous ſçavez, Monſieur que le dernier Vers d'une ſtance en fait preſque toute la beauté ou toute la laideur.

DIXIESME STANCE de l'Ode de Monsieur Chapelain.

Il parle des Poëtes qui celebrent les loüanges du Cardinal de Richelieu.

Ils chantent nos courses Guerrieres,
Qui plus rapides que le vent
Nous ont acquis en te suivant
La Meuse & le Rhein pour Frontieres;
Ils disent qu'au bruit de tes faits
Le Danube crut desormais
N'estre pas en son antre, asseuré de nos Armes,
Qu'il redouta le joug, fremit dans ses roseaux
Pleura de nos succez, & grossi de ses larmes
Plus viste vers l'Euxin precipita ses eaux.

DIXIESME STANCE de l'Ode de Monsieur D***.

Mes presages s'accomplissent:
Il commence à chanceler
Sous les coups qui retentissent
Ses murs s'en vont s'écrouler.

Mars en feu qui les domine
Souffle à grand bruit leur ruine,
Et les bombes dans les airs
Allant chercher le tonnerre
Semblent, tombant sur la terre
Vouloir s'ouvrir les enfers.

Je ne croy pas, Monsieur, que vous trouviez le *Mars en feu qui souffle en ruine* si beau que le Danube,

Qui grossi de ses larmes,
Plus viste vers l'Euxin precipite ses eaux.

QUINZIESME STROPHE de l'Ode de Monsieur Chapelain.

Toutefois en toy l'on remarque
Un feu qui luit separement
De celuy dont si vivement
Resplendit nostre Grand Monarque,
Comme le Pilote égaré
Voit en l'Ourse un feu separé
Qui brille sur la route & gouverne ses voiles;
Cependant que la Lune accomplissant son tour

Dessus un Char d'argent environné d'Etoilles
Dans le sombre Univers represente le Jour.

QUINZIESME STROPHE de l'Ode de Monsieur D***.

Cependant l'effroy redouble
Sur les Remparts de Namur,
Son Gouverneur qui se trouble
S'enfuit sous son dernier mur,
Desja jusques à ses portes
Je voy monter nos cohortes
La flame & le fer en main:
Et sur les monceaux de piques
De corps morts, de rocs, de briques,
S'ouvrir un large chemin.

Il est vray que dans la strophe de Monsieur Chapelain le mot de *cependant* & celuy de *dessus* ne passeroient pas aujourd'huy, & qu'ils sont à la place de *pendant* & de *sur*; mais du temps de Monsieur Chapelain ces mots là s'employoient indifferemment, & il y auroit de l'injustice à les conter pour des fautes, puisqu'ils ne l'estoient pas encore.

A cela prés quelle comparaiſon de ces trois derniers Vers.

Cependant que la Lune accompliſſant ſon tour,
Deſſus un Chard argent environné d'étoilles,
Dans le ſombre Univers repreſente le jour,

Et ces trois Vers cy.

Et ſur les monceaux de piques
De corps morts, de rocs, de briques
S'ouvrir un large chemin.

DERNIERE STANCE de l'Ode de Monſieur Chapelain.

Ebloüi de clartez ſi grandes,
Incomparable Richelieu,
Ainſi qu'à noſtre demi-Dieu
Je te viens faire mes offrandes,
L'équitable ſiecle avenir
Adorera ton ſouvenir
Et du ſiecle preſent ta nommera l'Alcide;
Tu ſeviras un jour d'objet à l'Univers,

Aux Ministres d'Exemple, aux Monarques de Guide,
De matiere à l'histoire & de sujet aux vers,

DERNIERE STANCE de l'Ode de Monsieur D***,

Pour moy que Phebus anime
De ses transports les plus doux,
Rempli de ce Dieu sublime
Je vais plus hardi que vous,
Montrer que sur le Parnasse,
Des Bois frequentez d'Horace
Ma Muse, dans son declin,
Sçait encor les avenuës,
Et des sources inconnuës
A l'Auteur du saint Paulin.

C'est un labeur que de remarquer toutes les negligences de cette derniere stance, *Phebus* y est un pur Phebus. *De ces transports les plus doux*, comment cela s'accorde-t'il avec la sainte yvresse qui luy fait la loy, & avec ce qu'il a promis dans l'avis au lecteur, où il dit qu'il va *paraistre plutost entraisné*

par le Demon de la Poëſie que guidé par la raiſon. Dieu ſublime ne s'eſt jamais dit, on dit, une pensée ſublime, un diſcours ſublime, mais jamais un homme ſublime ny un Dieu ſublime.

Je vais plus hardi que vous,
Montrer que ſur le Parnaſſe,
Des Bois frequentez d'Horace,
Ma Muſe dans ſon declin
Sçait encor les avenuës,

Y a-t'il de la hardieſſe à montrer qu'on ſçait un chemin. Comme il eſt ſur la fin de ſon Ode il devoit dire qu'il a montré qu'*il ſçavoit un chemin*, & non pas qu'il va montrer qu'il le ſçait, Mais ſuppoſé qu'il y ait de la hardieſſe à ſçavoir des routes & des ſources inconnuës, peut-on adjouſter que cette hardieſſe eſt plus grande que celle des dix mille Alcides qui ont deffendu Namur avec tant de vigueur. Pour ce qui eſt du trait de ſatyre contre l'Autheur du S. Paulin il a eſté deſaprouvé de tout le monde. On a trouvé qu'il blessoit le reſpect dû au Prince, & à la gravité de l'Ode. On ſçait qu'en ces ſortes d'ouvrages il faut qu'aprés que la lecture en eſt finie, on demeure quelque

temps

temps dans une douce & agreable reſverie que cauſe la grandeur des choſes qu'on a lûës, & ici on eſt invité à rire mal à propos par une plaiſanterie hors de ſa place. Vous avez remarqué avec tout le monde qu'il n'y a aucun repos dans cette derniere ſtance contre la regle univerſellement reçuë, qui veut qu'il y en ait au quatriéme & au ſeptiéme Vers. Appartient-il à un Poëte qui peche ſi lourdement contre les premiers principes de la Poëſie Lyrique, d'en vouloir donner des leçons à tous les autres Poëtes, & d'inſulter, comme il a fait à Monſieur Chapelain ſi habile en cette matiere? Je ſuis,

MONSIEUR,

Voſtre, &c.

Je ne puis m'empeſcher de mettre encore ici la vingtiéme ſtrophe de l'Ode de Monſieur Chapelain, parce que je ſuis ſeur qu'elle vous fera plaiſir. Il parle de la tranquil-

lité avec laquelle ce grand Cardinal laiſſoit parler le peuple & ſes ennemis contre ſon miniſtere.

De quelque inſuportable injure
Que ton Renom ſoit attaqué,
Il ne ſçauroit eſtre offuſqué,
La lumiere en eſt toûjours pure.
Dans un paiſible mouvement
Tu t'éleves au Firmament,
Et laiſſes contre toy murmurer ſur la Terre;
Ainſi le haut Olympe, à ſon pied ſablonneux
Laiſſe fumer la foudre & gronder le Tonnerre
Et garde ſon ſommet tranquile & lumineux.

L'APOLOGIE DES FEMMES.

PREFACE.

CETTE Apologie n'eſt point une réponſe en forme à la Satyre contre les Femmes & contre le Mariage, puiſqu'elle a eſté compoſée & lûë meſme en pluſieurs endroits avant que la Satyre fuſt imprimée. C'eſt ſeulement une piece de Poëſie qui défend ce que la Satyre attaque, pour donner au Public la ſatisfaction de voir ſur cette matiere & le pour & le contre. Je ſçai que le parti que j'ai pris, quoyque le plus juſte & le plus loüable, eſt le moins avantageux à celuy qui le ſoûtient, parce que les Rieurs ſeront toûjours du coſté de la raillerie & de la medisance; mais dés que j'eus appris le ſujet de la Satyre, & la maniere à peu prés, dont on le devoit traiter, je ne pûs m'empeſcher de travailler en faveur du ſentiment contraire. Comme on ſçait que l'Auteur de cet Ouvrage & moy ne ſommes pas de meſme avis ſur bien des choſes, je crus qu'on ne ſeroit pas faſché de me voir encore oppoſé à luy ſur un ſujet de cette na-

ture, où il s'agit de la défense, non seulement de la verité, mais encore des bonnes mœurs & de l'honnesteté publique.

L'Autheur de la Satyre agit toûjours sur un principe qui est bien faux & capable de faire faire bien des fautes. Il s'imagine qu'on ne peut manquer en suivant l'exemple des Anciens; & parce qu'Horace & Juvenal ont declamé contre les femmes d'une maniere scandaleuse & en des termes qui blessent la pudeur, il s'est persuadé estre en droit de faire la mesme chose, ne considerant pas que les mœurs d'aujourd'hui sont bien differentes de celles du temps de ces deux Poëtes, où l'on avoit, comme ils le disent, divers moyens de se passer du mariage, qui n'estoient parmi eux que des galanteries; mais qui sont des crimes parmi les Chrestiens, & des crimes abominables.

Sur le mesme principe il croit toûjours qu'il peut maltraiter dans ses Satyres ceux qu'il luy plaira. La raison a beau lui crier sans cesse que l'Equité naturelle nous défend de faire à autruy ce que nous ne voulons pas qui nous soit fait à nous-mesmes, cette voix ne l'émeut point; & il luy suffit qu'Horace en ait usé d'une autre maniere. Il est étrange comment luy qui est si sensible à la reprehension, qui est si alerte pour aller au devant des moindres railleries qu'on luy pre-

pare, & qui a prevenu tant de fois les Tribunaux où l'on vouloit ſe plaindre de ſes Satyres continuë toûjours ſur le meſme ton, & comment dans le meſme temps qu'il fait défendre à tout le monde de l'attaquer, il ſe donne la permiſſion d'attaquer tout le monde.

On peut s'étonner encore qu'ayant comparé ſes Satyres à nos Sermons, il n'ait pas remarqué que s'il y a quelque reſſemblance entre des choſes dont les unes ſont ſi ſaintes & les autres ſi profanes, c'eſt qu'il eſt de la nature de toutes les deux de ne combattre le vice qu'en general ſans jamais nommer les perſonnes; cependant il l'a fait encore dans cette derniere Satyre, & d'une maniere qui a déplû aux plus enclins à la médiſance. Car de voir toûjours revenir ſur les rangs Chapelain, Cottin, Pradon, Coras & pluſieurs autres; c'eſt la choſe du monde la plus ennuyeuſe & la plus dégouſtante.

Il a crû auſſi que ſi les Vers de ſa Satyre eſtoient plus durs, plus ſecs, plus coupez par morceaux, plus pleins de tranſpoſitions & de mauvaiſes céſures que tous ceux qu'il a faits juſqu'icy, ils plairoient encore davantage, parce qu'ils en ſeroient plus ſemblables aux Vers des Satyres d'Horace, ne ſongeant pas que toutes les Langues ont leur genie par-

ticulier, & que souvent ce qui est une élegance dans le Latin est une barbarie dans le François.

Voilà une partie des erreurs où l'a conduit l'imitation mal entendue des Anciens; en voicy quelques-unes où il est tombé purement de son chef.

Il s'est mis dans l'esprit que son Ode Pindarique avoit eu un succez admirable, & qu'à la reserve de *certains mauvais Critiques, qui en ont censuré quelques mots & quelques syllabes*, elle avoit esté applaudie de tout le monde. On sçait assez sans que je m'amuse à le faire voir, combien il se trompe sur cet article.

Il fonde, à ce qu'il dit, *la plus grande esperance du succez de son Ouvrage, sur l'approbation que les femmes y donneront; bien loin d'apprehender qu'elles s'en fâchent*, erreur plus grande & encore plus inexcusable. Il fait bien voir qu'il ne connoist gueres les femmes dont il croit avoir attrapé tous les caracteres, lorsqu'il s'attend d'avoir leur approbation sur un pareil Ouvrage. Pendant que tant d'honnestes gens ont bien de la peine à leur plaire en leur disant des douceurs, comment a-t-il pû croire qu'il leur plairoit en leur disant des injures.

Il ajoûte *qu'elles le loüeront de ce qu'il a trouvé moyen, dans une matiere aussi délicate que*

telle qu'il traitte, de ne pas laisser échapper un seul mot qui puisse blesser le moins du monde la pudeur. Quelle erreur encore ! Est-ce que *des Heros à voix luxurieuse, des Morales lubriques, des Rendez-vous chez la Cornu, & les plaisirs de l'Enfer qu'on goûte en Paradis*, peuvent se presenter à l'esprit sans y faire des images dont la pudeur est offensée. Il est vray que *les plaisirs de l'Enfer* est une expression fort obscure, & qu'on n'a jamais oüi parler des plaisirs de l'Enfer, non plus que des peines du Paradis, mais on ne peut eviter cette pensée, que l'imagination ne se salisse effroyablement.

Il a crû que sa Satyre servoit à inspirer une bonne Morale, (car tout homme qui compose une Satyre, doit avoir ce dessein, & l'on ne peut, sans luy faire tort, presumer qu'il ne l'a pas ;) il débute cependant par faire entendre qu'un homme n'est gueres fin, ni gueres instruit des choses du monde, quand il croit que ses enfans sont ses enfans, ou quand il s'imagine que sa femme peut luy dire quelque parole un peu tendre, sans avoir dessein de le tromper. Voilà un beau moyen d'affermir l'amitié conjugale, & de mettre la paix dans les familles ! Il ajoûte que s'il ne s'abuse point dans son calcul, il y a trois femmes de bien dans Paris qu'il pourroit citer. Où est l'utilité de faire entendre que suivant ce calcul & le

raisonnement qui en resulte, nous sommes presque tous des enfans illegitimes. Peut-estre a-t-il voulu gagner par là les suffrages des Dames : car comment pourroient-elles ne pas applaudir à un Ouvrage qui fait tant d'honneur à leur sexe, & qui va jusqu'à reconnoistre pour femmes de bien trois femmes dans une Ville, où il y en a plus de deux cens mille ?

Il croit que tous les caracteres de femmes qu'il a formez, sont beaux & naturels ; il ne faut qu'examiner celuy de la Devote, qui est son chef-d'œuvre, pour voir combien il se trompe. Aprés avoir dit [a] *qu'elle va quester dans les maisons pour les Pauvres, qu'elle visite les Prisons, qu'elle hante les Hospitaux*, il ajoûte *qu'elle ne peut vaincre sa passion pour le fard.* S'il avoit dit qu'elle ne peut vaincre son orgueil, sa colere ou son panchant à la medisance, cela seroit le mieux du monde ; mais le fard n'est point là en sa place : car s'il s'est jamais trouvé une femme assez folle pour aller dans des Hospitaux & dans des Prisons avec du fard sur le visage, cela est si singulier qu'il ne doit point entrer dans l'idée generale d'une Devote.

On croit que le caractere de la Sçavante ridicule a esté fait pour une Dame qui n'est plus, & dont le merite extraordinaire ne devoit luy attirer que des loüanges. [b] Cette Da-

a *Satyre pag.* 22. b *Pag.* 16. 17.

me se plaisoit aux heures de son loisir à entendre parler d'Astronomie & de Physique ; & elle avoit mesme une tres-grande pénétration pour ces Sciences, de mesme que pour plusieurs autres que la beauté & la facilité de son esprit luy avoient rendu tres-familieres. Il est encore vray qu'elle n'en faisoit aucune ostentation, & qu'on n'estimoit gueres moins en elle le soin de cacher ses dons, que l'avantage de les posseder. Elle estoit estimée de tout le monde ; le Roy mesme prenoit plaisir à marquer la consideration qu'il avoit pour son mérite par de frequentes gratifications, & elle est morte dans la reputation d'une pieté singuliere. L'Autheur de la Satyre ayant mis dans un de ses ouvrages il y a environ vingt ans les deux Vers qui suivent.

Que l'Astrolabe en main un autre aille chercher
Si le Soleil est fixe ou tourne sur son axe.

Cette Dame eut la bonté de luy dire que quand on se mesloit de faire des Satyres, il falloit connoistre les matieres dont on parloit ; que ceux qui tiennent que le Soleil est fixe & immuable, sont les mesmes qui soûtiennent qu'il tourne sur son axe, & que ce ne sont point deux opinions differentes, comme il paroist le dire dans ses Vers. Elle ajoûta qu'un Astrolabe n'estoit d'aucune utilité pour découvrir

vrit si le Soleil est fixe, ou s'il tourne sur son axe. On prétend que le chagrin qu'il eut d'estre relevé là-dessus, luy a fait faire le portrait d'une Sçavante ridicule. Il est vray qu'il n'est pas honneste à un si grand Poëte d'ignorer les Sciences & les Arts dont il se mesle de parler; mais la Dame qui l'instruisoit, n'estoit point coupable de son ignorance, ni de la faute qu'il avoit faite, en parlant de choses qu'il ne connoissoit pas.

Combien a-t-on esté indigné de voir continuer icy son acharnement sur la Clelie? L'estime qu'on a toûjours faite de cet Ouvrage, & l'extrême [a] veneration qu'on a toûjours euë pour l'illustre Personne qui l'a composé, ont fait soulever tout le monde contre une attaque si souvent & si inutilement repetée. Il paroist bien que le vray merite est bien plustost une raison pour avoir place dans ses Satyres, qu'une raison d'en estre exempt.

Il s'est encore bien trompé, quand il a crû que sa Satyre pourroit réüssir à la Cour si sage aujourd'huy, si modeste & si reglée par l'exemple du Maistre. Un si grand exemple peut à la verité avoir meslé quelques Hypocrites avec les gens de bien; mais l'Autheur de la Satyre devoit penser que ces Hypocrites seront encore plus impitoyables que les autres, & que leur empressement à exagerer l'horreur

[a] Pag. 7.

qu'ils n'ont pas, ſera plus vif que celuy des gens de bien à témoigner celle qu'ils ont.

Il ſe trompe encore, quand il croit m'avoir beaucoup mortifié, en diſant que le Poëme de ſaint Paulin pourrit chez Coignard. (N'eſt-il point las de dire qu'un Livre pourrit chez l'Imprimeur, qu'il s'y rouſſit par les bords, qu'il va chez l'Epicier, chez le Chapelier, chez la Beurriere, & cent autres choſes ſemblables déja uſées du temps d'Horace & de Juvenal.) Le Poëme de S. Paulin ne pourrit point chez Coignard, il ſe debite autant qu'un autre Livre de devotion en Vers, & qui eſtant rempli de ſentimens de pieté, n'eſt pas de nature à eſtre recherché avec autant d'empreſſement que des Satyres pleines de médiſances. Il a beau ſe glorifier du grand débit que l'on a fait de ſes Satyres, ce débit n'approchera jamais de celuy de Jean de Paris, de Pierre de Provence, de la miſere des Clercs, de la Malice des Femmes, ni du moindre des Almanachs imprimez à Troyes au Chapon d'or. Il me fait dire en cet endroit des choſes que je n'ai point dites ou que j'ai dites tout autrement qu'elles ne ſont exprimées; mais c'eſt la maniere dont il en uſe ordinairement à mon égard.

Puiſqu'il paroiſt avoir une ſi grande ſoif de reputation, & qu'elle va juſqu'à ne pouvoir ſouffrir le peu que j'en ay (car l'Autheur du S. Paulin luy tient au cœur, quelque mal qu'il

en diſe de tous coſtez :) que ne compoſe-t-il un Ouvrage purement de luy, où il n'y ait point de médiſance, & qui plaiſe par la ſeule beauté de ſon genie. Pourquoy, au lieu de ſe renfermer, comme il fait, dans la Peinture de ce qu'il y a de laid dans les hommes, ne s'occupe-t-il à celebrer les vertus que le Ciel leur a données ? Au lieu de voler toûjours terre à terre, comme un Corbeau qui va de charogne en charogne, que ne s'éleve-t-il comme un Aigle vers les grandes & les hautes matieres. Le Ciel, la Terre, les Enfers, les Anges & les Demons, Celuy meſme qui a fait toutes choſes, peuvent eſtre le digne objet de ſes travaux & de ſes veilles : car tant qu'il ne fera que des Satyres comme celles qu'il nous a données, Horace & Juvenal viendront toûjours revendiquer plus de la moitié des bonnes choſes qu'il y aura miſes. Chapelain, Quinault, Caſſagne & les autres qu'il aura nommez, prétendront auſſi qu'une partie de l'agrément qu'on y trouve, vient de la celebrité de leur nom, qu'on ſe plaiſt à y voir tourné en ridicule. La malignité du cœur humain qui aime tant la médiſance & la calomnie, parce qu'elles élevent ſecrettement celuy qui lit au deſſus de ceux qu'elles abaiſſent, dira toûjours que c'eſt elle qui fait trouver tant de plaiſir dans les Ouvrages de M. D . . . & que s'ils eſtoient lûs

avec les yeux que donne la charité, il s'en faudroit beaucoup qu'on y trouvât les mesmes charmes, pour ne rien dire de plus. Il est vrai qu'il a si peu réüssi quand il a voulu traiter des sujets d'un autre genre que ceux de la Satyre, qu'il pourroit y avoir de la malice à luy donner ce conseil.

Il me semble que jusqu'icy j'ay repris dans les Ouvrages de l'Autheur de la Satyre autre chose que *des mots & des syllables*, & que j'ay attaqué des endroits essentiels & de consequence; mais où a-t-il vû qu'en fait de versification (car il ne s'agit gueres que de cela dans ses compositions,) où a-t-il vû, dis-je, que dans des Ouvrages en Vers, les mots & les syllables soient de peu d'importance. J'aimerois autant qu'un Musicien nous dit que les mauvais accords, les dissonnances & le manque de mesure ne sont d'aucune consequence dans une composition de Musique. A-t-il oublié de quelle sorte Quintilien parle du jugement des oreilles. Il donne à ce jugement l'épithete de tres-superbe, pour marquer que les oreilles s'offensent aisément & pardonnent difficilement; il faut que les paroles qui veulent plaire à l'esprit, commencent par plaire aux oreilles, ou du moins qu'elles ne les blessent pas en passant chez elles.

Pour achever de faire voir qu'on a eu rai-

ſon de ne donner pas à la Satyre les applaudiſſemens que *les Amis de ſon Autheur prétendoient qu'on luy donneroit comme au plus beau de ſes Ouvrages*, il n'y auroit qu'à l'examiner dans le détail. Il n'y eut jamais un plus beau champ pour la Critique ; & ceux qui voudront l'entreprendre, ne travailleront pas ſur une matiere ingrate ; pour moy je me contenteray de marquer legerement quelques endroits qui m'ont frappé plus que les autres.

Il me paroiſt qu'on ne ſçait la plûpart du temps lequel des deux Interlocuteurs parle dans la Satyre.

Il prétend qu'un certain nombre de Vers qu'il a fait imprimer en autre caractere que le reſte, ſoit une Traduction du commencement de la ſixiéme Satyre de Juvenal ; car il met en marge que *ce ſont les paroles du commencement de cette Satyre* : cependant ces Vers ne contiennent ni les paroles ni meſme le ſens de Juvenal. Les voicy.

Que dez le temps de Rhée
La Chaſteté déja la rougeur ſur le front
Avoit chez les mortels reçû plus d'un affront
Qu'on vit avec le fer naiſtre les injuſtices,

* Paroles du commencement de la Satyre de Juvenal.

L'impieté, l'orgueil & tous les autres vices,
Mais que la bonne foy de l'amour conjugal,
N'alla point jusqu'au temps du troisiéme
metal.

Voicy une Traduction du commencement de cette sixiéme Satyre de Juvenal, que je ne donne pas pour fort élegante, mais qui est tres-fidelle.

Je croy que la Pudeur fut toûjours reverée
Dans les temps bienheureux de Saturne & de
Rhée,
Lorsqu'un Antre sauvage éclairé d'un faux jour,
Faisoit de nos ayeux le plus riche sejour;
Et cachoit sous le frais de son ombre champestre
Les hommes & leurs Dieux, le berail & son
maistre,
Quand la femme rustique avec de viles peaux
Couvroit un lit de joncs, de mousse & de roseaux
Et vous ressemblant peu, Beauté pleine de char-
mes,
Qui pour un Adonis mouriez de tant de lar-
mes;

Preſentoit la mamelle à ſon fils déja grand,
Et comme ſon époux ne vivoit que de gland,
Car d'un air moins poli qu'en ce ſiecle où nous
ſommes,
Dans leurs ſombres foreſts vivoient les premiers
hommes,
Qui d'un cheſne ſortis ou d'Argile formez,
Sans aide de Parens ſe virent animez.
Alors de la pudeur on put voir quelque marque;
Meſme ſous Jupiter encor jeune Monarque,
Quand les Grecs moins ruſez & moins ingenieux
Ne juroient pas encor par leurs Rois, par leurs
Dieux,
Quand les plus beaux Jardins n'avoient ni murs
ni porte,
Et qu'on alloit par tout ſans peur & ſans eſcorte.
Depuis avec ſes ſœurs, loin des terreſtres lieux,
Aſtrée, & la pudeur s'envolerent aux Cieux.
Poſthume, c'eſt ſans doute un long & vieil uſage,
D'enfraindre ſans reſpect la foy du mariage,
Le dur ſiecle de Fer, de tant crimes divers,
Non connus juſqu'alors inonda l'Univers,

Fit voir des Assassins, des Voleurs, des Faussaires,
Mais dez l'âge d'argent l'on vit des Adulteres.

On voit clairement par cette Traduction, que les paroles qu'on donne pour estre de Juvenal n'en sont point, & mesmes qu'elles portent un sens contraire à celuy de ce Poëte; car ce Poëte dit que la Pudeur demeura sur la Terre pendant le regne de Saturne qui est le mesme que celuy de Rhée, & que le siecle d'argent vit les premiers Adulteres; Et le pretendu Traducteur dit que dez le temps de Rhée,

La Chasteté déja la rougeur sur le front,
Avoit chez les mortels reçû plus d'un affront.

L'Autheur de la Satyre n'auroit-il point fait cette Traduction, pour montrer d'une maniere fine combien les Modernes sont inferieurs aux Anciens?

Il y a une infinité de Vers qui n'ont point de cesure; en voicy quelques-uns.

a *Dans la ruë en avoient rendu graces à Dieu*
b *Son mariage n'est qu'une longue querelle*
c *Ne sçavent pas s'il est au monde un S. Paulin*
d *Qui veut vingt ans encore aprés son mariage.*

a Pag. 12. b Pag. 14. c Pag. 18. d Pag. 26.

Pour les transpositions il y en a d'insuportables, & en grande abondance. M^r. Chapelain n'estoit qu'un apprentif pour les faire bien dures & bien sauvages : j'en rapporteray que deux ou trois.

[a] *Entendre des discours sur l'amour seul roulans,*
[b] *De Phedre dedaignant la pudeur enfantine.*

Cette derniere transposition fait une équivoque ; on ne sçait s'il veut dire que Phedre dédaignoit sa pudeur enfantine, comme la Grammaire & la construction naturelle veulent qu'on l'entende : ou si c'est *la femme yvre d'un Mousquetaire*, qui dédaigne la pudeur enfantine de Phedre.

[c] *Et par tout où tu vas, dans ses yeux enflammez*
T'offrir non pas d'Isis la tranquille Eumenide.

Il falloit mettre, *t'offrir dans ses yeux enflammez*, & non pas, *dans ses yeux enflammez t'offrir*. Ce qui suit, donne à croire que l'Ombre de Quinault le poursuit par tout : car aprés luy avoir donné dés l'abord un coup de dent en parlant de la morale de l'Opera, de quoy s'avise-t-il d'aller chercher hors de propos, qu'il y a dans l'Opera d'Isis une Furie qui à son gré ne se tourmente pas assez.

[a] Pag. 6. [b] Pag. 8. [c] Pag. 15.

[a] *A chasser un Valet dans la maison cheri*

[b] *D'un Censeur dans le fond qui folastre & qui rit.*

Je ne m'arresteray point aux chevilles ni aux obscuritez, elles y sont presque sans nombre ; & de plus cela ne consiste souvent qu'en *mots & en syllables.*

L'Histoire du Magistrat avare, & de sa femme qui l'estoit encore plus que luy, me semble un peu hardie. Dieu veuille que l'Autheur ne s'en apperçoive pas, car il pourroit y avoir des Parens d'assez mauvaise humeur pour n'en pas rire.

[c] Peu de gens ont entendu ce que vouloit dire un *lit effronté*, où une Dame se fait traiter d'une santé visible & parfaite. S'il s'agissoit d'un lit de débauche où une femme eût commis plusieurs adulteres, on pourroit s'imaginer, pour peu qu'on se laissast aller à la Poësie, que l'effronterie de la femme auroit passé jusqu'à son lit ; mais d'appeller ce lit effronté, parce que la femme qui est couchée dessus, ose dire qu'elle est malade quand elle ne l'est pas : il y a asseurément un peu trop de Poësie dans cette fiction.

On a de la peine à deviner ce que veulent dire ces deux Vers.

[a] *Pag.* 16. [b] *Pag.* 17. [c] *Pag.* 19.

[a] *Mais pour quelques vertus si pures, si sinceres,*
Combien y trouve-t-on d'impudentes faussaires.

Par faussaires on ne peut entendre que ceux qui contrefont, ou des Actes ou des signatures. On n'a jamais ouï parler que les femmes se mélassent d'un tel mestier. Elles ont bien de la peine à former une vraye écriture, comment auroient-elles assez d'habileté pour en faire de fausse ? On entrevoit que par faussaires il veut dire des hypocrites, mais cela ne s'entend que parce qu'on veut bien l'entendre.

Cecy est encore un peu obscur :

[b] *Et que dans son logis fait neuf en son absence,*

On ne comprend point comment un homme revenant de la ville chez luy, peut trouver son logis fait neuf : il faut plus de temps pour faire un logis neuf. S'il y avoit qu'il trouve qu'on a fait maison neuve chez luy, cela s'entendroit: car maison signifie aussi-bien ceux qui habitent une maison, que la maison mesme ; mais logis ne signifie que le lieu où l'on habite.

Cecy est plus étrange.

[c] *N'allons donc point icy reformer l'Univers,*
Ni par de vains discours & de frivoles Vers.

[a] Pag. 22. [b] Pag. 25. [c] Pag. 5.

N'eſt-il pas plaiſant que le Poëte faſſe parler un de ſes Interlocuteurs, comme ſi la converſation qu'il rapporte s'eſtoit faite en Vers : c'eſt comme ſi Corneille avoit fait dire à Auguſte en parlant à Cinna : Preſte l'oreille à mes Vers, au lieu de dire, comme il fait : *Preſte l'oreille à mon Diſcours.*

[a] On a de la peine à entendre ce que veut dire *une Capanée.* On ne ſçait ſi on voit un homme ou une femme; *Une*, marque que c'eſt une femme ; & *Capanée*, que c'eſt un homme : car s'eſtoit un des ſept Capitaines qui aſſiegeoient la ville de Thebes, fort connu par ſon impieté. Je ne ſçai pas ſi on peut dire qu'une femme eſt une Capanée, pour ſignifier qu'elle eſt une Impie ; mais je ſçai bien qu'on ne dira jamais qu'une femme eſt une Theſée, pour dire qu'elle eſt une infidelle ; qu'elle eſt une Ciceron, pour dire qu'elle eſt fort éloquente, ni qu'elle eſt une Socrate, pour dire qu'elle eſt fort ſage. Il y a là, ſi je ne me trompe, un ſoleciſme, & des plus gros, peut-eſtre que l'*apprentie Autheur* qui a précedé, authoriſe *une Capanée*, & qu'*une Capanée* authoriſe enſuite l'*apprentie Autheur.* Je doute cependant qu'ils ſe puiſſent maintenir l'un l'autre, ni meſme s'empeſcher de tomber tous deux.

Il dit que les Pariſiens ſont

[a] *Satyre page 26.*

Gens de douce nature, & mari's bons Chreſtiens

Si on examine de prés ce que *bons Chreſtiens* veut dire là, pour peu qu'on aime le nom de Chreſtien, il ſera difficile de n'eſtre pas indigné de la ſignification que l'on luy fait avoir.

Mais c'eſt aſſez parler de la Satyre contre les femmes, diſons quelque choſe de leur Apologie. Je ne doute point que pluſieurs gens du bel air ne trouvent étrange que je faſſe conſiſter un ſi grand bonheur dans l'amitié conjugale, eux qui ne regardent ordinairement le mariage que comme une voye à leur eſtabliſſement dans le monde, & qui croyent que s'il faut prendre une femme pour avoir des Enfans, il faut choiſir une Maiſtreſſe pour avoir du plaiſir. Mais cette conduite vicieuſe, quoyqu'aſſez uſitée, ne prevaudra jamais aux premieres loix de la Nature & de la Raiſon, qui demandent une union parfaite entre ceux qui ſe marient: loix ſi ſages, ſi commodes & ſi honneſtes.

Je ſuis encore perſuadé que quelques femmes de la haute volée n'aimeront pas ces meres & ces filles, qui travaillant chez elles,

b *Ne ſongent qu'à leur taſche, & qu'à bien recevoir*
Leur pere ou leur époux quand il revient le ſoir.

a *Pag.* 28. b *Apol. pag.* 7.

Elles trouveront ces manieres bien bourgeoiſes, & le ſentiment que j'ay là-deſſus, bien antique pour un Défenſeur des Modernes; mais quoyqu'elles puiſſent dire, & quelque authoriſées qu'elles ſoient par l'uſage & par la mode, il ſera toûjours plus honneſte pour elles de s'occuper à des ouvrages convenables à leur ſexe & à leur qualité, que de paſſer leur vie dans une oiſiveté continuelle.

Il y a quelques portraits dans mon Apologie, mais ils ne marquent perſonne en particulier; & ſi quelqu'un ſe les applique, c'eſt qu'il le voudra, & qu'il trouvera que ces portraits luy reſſemblent. Il n'en eſt pas ainſi du portrait de l'Autheur de S. Paulin dans la Satyre. Quelque obſcur que ſoit cet Autheur, & quoyqu'il n'y ait point d'honneſte homme qui ſçache s'il *eſt au monde un Saint Paulin*, pluſieurs honneſtes gens n'ont pas laiſſé de le reconnoiſtre, ſans le ſecours meſme de la premiere lettre de ſon nom, & des deux étoiles qui manquent qu'il eſt de deux ſyllabes.

La Satyre paroiſt en quelque façon faire main-baſſe ſur toutes ſortes de Mariages, & n'en approuver aucun; je ſerois bien faſché qu'on cruſt que je penſe la meſme choſe du Célibat. Non ſeulement je le louë & le revere dans ceux qui ſe conſacrent à l'Egliſe,

ou qui se retirent dans des Monasteres ; je le loue encore dans ceux qui le choisissent pour mener une vie plus austere, en demeurant dans le monde, ou pour vacquer plus librement à l'étude. Je le loue mesme en ceux qui n'ayant pas le bien necessaire pour soûtenir les charges & les dépenses du mariage selon leur qualité, s'en éloignent par prudence & par moderation. Je n'en veux qu'à ceux qui choisissent cet état par pur libertinage, pour ne pouvoir souffrir aucun lien qui les retienne dans les bornes de la raison & de l'honesteté ; à ces hommes sans joug, à ces enfans de Belial, comme parle l'Ecriture, qui non contens de vivre sans regle & sans ordre veulent que tout le monde vive comme eux, & qui prétendent, tout insensez qu'ils sont, passer pour les plus sages d'entre les hommes.

L'APOLOGIE

L'APOLOGIE DES FEMMES.

Timandre avoit un Fils, triſte, fâcheux, colere,
Des Miſantropes noirs le plus atrabilaire,
Qui mortel Ennemi de tout le genre humain,
D'une maligne dent déchiroit le Prochain,
Et ſur le Sexe meſme, emporté par ſa bile,
Exerçoit ſans pitié l'acreté de ſon ſtyle.

Le Pere qui vouloit qu'une ſuite d'enfans
Peuſt tranſmettre ſon nom dans les Siecles ſuivans,
Cent fois l'avoit preſſé, pour en avoir lignée,
De vouloir ſe ſoumettre aux Loix de l'Hymenée;
Et cent fois par ce fils de chagrins heriſſé,
Se vit avec douleur vivement repouſſé.

Un jour qu'il le trouva d'une humeur moins ſauvage,

Le tirant à l'écart il luy tint ce langage :

Ce qui plaist, ce qui charme & qu'on ayme en
tous lieux,
Te sera-il toûjours un objet odieux ?
Ne sçaurois-je esperer que ton dedain se passe,
Et qu'enfin le beau Sexe avec toy rentre en grace?
Si tu t'en éloignois par un saint mouvement
Et pour ne regarder que le Ciel seulement,
Te blasmer sur ce point seroit une injustice,
Et je t'applaudirois d'un si grand sacrifice ;
Mais ce qui t'a jetté hors du chemin battu,
Ce n'est que le Caprice & non pas la Vertu.

C'est un ordre eternel qu'encore toute pure
Au fond de tous les cœurs imprime la Nature,
De rendre à ses Enfans le depost precieux
De la clarté du jour qu'on tient de ses Ayeux.
Heureux ! qui reverant cette sainte conduite,
N'arreste pas en soy, de soy mesme la suite;
Mais se rend immortel au gré de son desir.
Serois-tu bien, mon fils, insensible au plaisir

De voir un jour de toy naistre un autre toy-mesme
Qui serve l'Eternel, qui l'adore & qui l'aime?
Qui lorsque le trépas aura fermé tes yeux,
Après toy rende hommage à son nom glorieux,
Et d'où puisse sortir une seconde race,
Qui jusqu'au dernier jour te beniſſe en ta place?
Tu sçais, je te l'ay dit, à quoy tendent mes vœux,
Et ce qui peut nous rendre & l'un & l'autre heureux.

Il est, j'en suis d'accord, des femmes infidelles,
Et dignes du mespris que ton cœur a pour elles;
Mais si de deux ou trois le crime est averé,
Faut-il que tout le sexe en soit deshonnoré

Dans une grande Ville où tout est innombrable,
Comme il est naturel de chercher son semblable,
D'aimer à le connoistre & d'en estre connu
Selon les divers gousts dont on est prevenu,
Chacun en quelque endroit que le hazard le porte
Ne rencontre & ne voit que des gens de sa sorte.
Ceux qui par le sçavoir se sont rendu fameux,
Ne trouvent sur leurs pas que des sçavans comme eux;

Ceux qui cherchant toûjours la Pierre bien aimée,
Ont l'art de convertir leur argent en fumée,
Ne trouvent que des gens qui fondant le metal,
Par le meſme chemin courent à l'Hoſpital.
L'homme de ſymphonie & de fine muſique,
Abordera toûjours un homme qui s'en pique;
Et ceux qui de rubis ſe bourgeonnent le nez,
En rencontrent par tout d'encor plus bourgeonnez.
Ceux qu'à le bien ſervir le Tout-puiſſant appelle,
Ne trouvent que des Saints brûlans du meſme zele,
Que des cœurs où le Ciel ſes dons a répandus:
Faut-il donc s'étonner ſi des hommes perdus,
Jugeant du ſexe entier par celles qu'ils ont veuës,
Aſſeurent qu'il n'eſt plus que des femmes perduës?

Pour ſix qui ſans cervelle avec un peu d'appas,
Feront de tout coſtez du bruit & du fracas,
Par leur dance, leur jeu, leurs folles maſcarades,
Leurs cadeaux indiſcrets, leurs ſombres promenades,
Sans peine on trouvera mille femmes de bien,

Qui vivent en repos & dont on ne dit rien.

A toute heure, en tous lieux la Coquette ſe montre,
Il n'eſt point de Plaiſirs où l'on ne la rencontre,
Allez au Cours, au Bal, allez à l'Opera,
A la Foire, il eſt ſeur qu'elle s'y trouvera.
Il ſemble, à regarder l'eſſor de ſa folie,
Que pour eſtre par tout elle ſe multiplie.
Pour des femmes d'honneur, dans ces lieux hazardeux
De cent que l'on connoiſt on n'en verra pas deux.

Rejette donc, mon fils, cette fauſſe maxime
Qu'on trouve rarement une femme ſans crime,
C'eſt ſeulement ainſi que parle un Suborneur,
Qui de femmes ſans foy, ſans honte & ſans honneur
Fait, prés de ſon Iris, une liſte bien ample,
Pour la faire tomber par le mauvais exemple.

Au lieu d'eſtre toûjours dans les lieux de plaiſir
A repaiſtre tes yeux, à charmer ton loiſir,
A regarder ſans ceſſe au Cours, aux Thuilleries,
Du Fard & du Brocard chargé de Pierreries,
Va dans les Hoſpitaux, où l'on voit de longs rangs;
De Malades plaintifs, de Morts & de Mourans;
Là tu rencontreras en tout temps, à toute heure,
Malgré l'air infecté de leur triſte demeure,
Mille femmes d'honneur dont ſouvent la beauté
Que cache & qu'amortit leur humble pieté,
A de plus doux appas pour des ames bien faites;
Que tout le vain éclat des plus vives Coquettes.
Deſcens dans des caveaux, monte dans des greniers
Où des Pauvres obſcurs fourmillent à milliers,
Tu n'y verras pas moins de Dames vertueuſes
Frequenter ſans dégouſt ces retraites affreuſes,
Et par leur zele ardent, leurs aumoſnes, leurs ſoins,
Soulager tous leurs maux, remplir tous leurs beſoins.

Entre dans les Reduits des honnestes familles,
Et voi-y travailler les Meres & les Filles,
Ne songeant qu'à leur tâche & qu'à bien recevoir
Leur pere ou leur époux quand il revient le soir.
Charmé de leur conduite & si simple & si sage,
Tu te verras contraint de changer de langage.

Veux-tu ne sçavoir pas que la Civilité
Chez les femmes naquit avec l'Honnesteté?
Que chez elles se prend la fine Politesse,
Le bon air, le bon gouſt, & la Delicatesse?
Regarde un peu de prés celuy qui Loupgarou,
Loin du sexe avec soi renfermé dans son trou,
Tu le verras crasseux, mal-adroit & sauvage,
Farouche dans ses mœurs, & rude en son langage.

Quand le Sexe s'oublie, & de tant de façons
Sert de folle matiere à de folles chansons,
N'as-tu pas remarqué que de tout ce scandale,
Les Maris sont souvent la cause principale:
Soit par le dur excés de leur severité,
Soit par leur indolence & leur trop de bonté.

S'il arrive qu'un jour aux nœuds du mariage
En ſuivant mes deſirs ton heureux ſort t'engage
Ne t'aviſes jamais d'affecter la rigueur,
De vivre en Pedagogue avec trop de hauteur;
Temoignes de l'amour, du reſpect, de l'eſtime;
En Mari toutefois qui conduit & qui prime:
On a beau publier & prôner en tous lieux
Que le Sexe eſt hautain, qu'il eſt imperieux;
La Femme en ſon époux aime à trouver ſon maiſtre,
Lorſque par ſes vertus il merite de l'eſtre;
Si l'on la voit ſouvent reſoudre & decider,
C'eſt que le foible Epoux ne ſçait pas commander.

Il en eſt, il eſt vray, qui dans leurs mariages
N'ont pas toûjours trouvé des Epouſes bien ſages;
Mais auroient-ils le front d'en oſer murmurer?
Ont-ils en épouſant tâché d'en rencontrer?
Eux & leurs vieux Parens n'ont avec leurs
leſicles

Pendant des mois entiers lû, relû des articles
Qu'afin de parvenir par leur ſoin diligent,
A bien apparier deux tas d'or & d'argent,
Sans regarder plus loin, ſans voir ſi les Parties
D'eſprit, d'âge & d'humeur ſeroient bien aſſorties.
Ils ne comprennent point que pour vivre content,
Le choix de la perſonne eſt le plus important;
C'eſt une verité qui leur ſemble bizare,
Et qui n'entra jamais dans le cœur d'un Avare.

Quand le premier Mortel fut mis dans l'Univers.

Pour commander lui ſeul à tant d'Eſtres divers,
Son œil, n'en doutons point, vit avec complaiſance
Ses richeſſes ſans nombre, & ſa vaſte puiſſance;
Mais lorſque dégagé de ſon premier ſommeil,
Le Seigneur lui montra la femme à ſon reveil,
La femme ſa moitié, ſa compagne fidelle;
Quittant tout, il tourna tous ſes regards ſur elle,
Et charmé de la voir, trouva moins de douceur
A regir l'Univers qu'à regner dans ſon cœur.

La Gloire nous ravit par ſa beauté ſuprême ;
L'Or nous rend tout puiſſans & nous charme de
même ;
Mais malgré tout l'éclat dont ils frappent nos
yeux ,
Des biens le plus ſolide & le plus precieux ,
Eſt de voir pour jamais unir ſa deſtinée
Avec une Moitié ſage , douce & bien née ,
Qui couronne ſa Dot d'une chaſte pudeur ,
D'une vertu ſincere & d'une tendre ardeur .
A ces dons precieux , ſi le Ciel favorable
Se plaiſant à former un chef-d'œuvre admirable ;
D'une beauté parfaite a joint tous les attraits ,
Le vif éclat du teint , la fineſſe des traits ;
Si ſes beaux yeux , ornez d'une brune paupiere ,
Jettent , ſans y penſer , de longs traits de lumiere .
Si ſa bouche enfantine & d'un corail ſans prix
A tous les agremens que forme un doux ſouris ;
Si ſa main le diſpute à celles de l'Aurore ,
Et ſi le bout des doigts eſt plus vermeil encore ;
Faudra-t-il déplorer le ſort de ſon Epoux ,

Et pourroit-tu le voir ſans en eſtre jalouſe ?
Il n'eſt rien icy-bas de plus digne d'envie,
Ni qui meſle tant d'or au tiſſu d'une vie.
Les malheurs les plus grands n'ont rien d'apre,
d'affreux,
Quand deux cœurs bien unis les partagent entre eux,
Et le moindre bonheur que le Ciel leur envoye,
Les inonde à l'envi d'un Ocean de joye.

Si dans la bonne chere un Epoux emporté,
En diſſipant ſon bien altere ſa ſanté,
Par de ſages repas, & ſans dépenſe vaine,
Chez elle adroitement l'Epouſe le rameine,
Et retranchant toûjours la ſuperfluité,
Le remet pas à pas dans la frugalité.

Si ſon mal apperçoit quelque intrigue galante,
Alors elle ſe rend encor plus complaiſante,
Souffre tout, ne dit mot, tant qu'enfin ſa douceur
L'attendrit, le déſarme & regagne ſon cœur.

Par elle tous les jours la Jeuneſſe volage,
Se retire du vice & du libertinage ;
Par ſa bonne conduite une famille en paix,
A des enfans bien nez, & de ſages valets,
Par elle une maiſon tombée en decadence,
Veit revivre en ſon ſein l'éclat & l'abondance.

Ce n'eſt point ſeulement dans les premiers
beaux jours,
Ni dans la jeune ardeur des naiſſantes amours,
Que d'un heureux hymen ſe goûtent les délices,
Son cours n'eſt pas moins doux que ſes tendres
premices.
C'eſt un bonheur égal, un bien de tous les temps

Ah ! combien d'un Epoux les yeux ſont-ils
contens,
Quand il voit près de luy pendant ſa maladie,
Une épouſe attentive, & qui ne s'étudie
Qu'à prevoir ſes beſoins & qu'à le ſoulager,
Et qui pleure en ſecret dés le moindre danger ;

Tout plaist d'elle, il n'est plus de medecine amere
Dés qu'elle passe à luy par une main si chere :
Et si le Ciel enfin ordonne son trépas,
Sans peine & sans murmure il meurt entre ses bras.

Ainsi s'acheve en paix l'heureuse destinée
De celuy qu'en ses nœuds engage l'hymenée,
Pendant que le Prôneur du libre Celibat,
Luttant contre la Mort sur son triste grabat,
Confus, embaraſſé d'un si penible rôle,
Voit l'œil à demy clos, son valet qui le vole,
Et sent quoy qu'abattu de douleur & d'ennuy,
Qu'on tire impudemment son drap de dessous luy.

Si son destin permet qu'un serviteur fidele
Luy donne en ces momens des marques de son zele,
Ses Amis sont ailleurs, & pour comble de maux
Son lit est entouré d'aſpres Collateraux,
Qui craignant que des legs ne gaſtent leur affaire,
Veillent à détourner Confeſſeur & Notaire,
Apprehendant toûjours qu'un bol de Quinquina

En faisant son effet ne le tire de là.

N'est-il pas vray, mon fils, que cette seule image
Des aimables douceurs d'un heureux mariage,
Et sur tout de l'horreur qui suit le Celibat,
Te trouble, te saisit, te confond & t'abat.
Que ton esprit ému de ce qu'il vient d'entendre,
Des deux routes qu'il voit ne sçait laquelle prendre.
Je sçay qu'à mon avis tu viendras te ranger,
Mais je te donne encor du temps pour y songer.

LA CHASSE
A MONSIEUR
DE ROSIERES.
EPITRE.

LA Chaſſe où vous vous délaſſez,
Pendant les jours que vous paſſez
Dans vôtre charmante Province,
Eſt ſans doute un plaiſir de Prince,
Un plaiſir qui n'a point de prix,
Sur tout pour ceux qui dans Paris
Suivant leur triſte deſtinée,
Ont travaillé toute l'année,
Et qui pendant les jours entiers
Ont eu le nez ſur des papiers.
Quel plaiſir quand l'Aube vermeille
Sur ſon lit de pourpre s'éveille
Et chaſſe les feux de la Nuit,
De ſortir ſans faire de bruit

Avec la * Fidelle & * Mouſtache
Qu'on vient de tirer de l'attache ;
Pendant qu'à la faveur du frais
Et s'en dormant ſur nouveaux frais
L'Eſpouſe ſuit ſon premier ſomme
Et croit tousjours tenir ſon homme.
On ſort, on marche, on tourne à droit ;
Enfin dés le premier endroit
Où la bonne étoille vous meine
On voit s'élever de la plaine,
Douze gros Perdreaux maillez,
Que la Fidelle a reveillez,
En jouë, auſſi-toſt on les couche,
Et par une aſſez rude touche,
Car le coup eſt des plus heureux,
Dans le chaume il en tombe deux ;
Le reſte va, paſſant la haye,
Se remettre en une ozeraye.
Là les pauvres effarouchez
Penſent s'eſtre bien retranchez,
Mais la Fidelle en diligence

* Noms de deux chiens de chaſſe.

Vous les poursuit, vous les relance,
Et les force à se mettre en l'air ;
Le fusil plus prompt qu'un éclair
Desole encor la bande grise,
Ainsi de remise en remise
On les suit leger & dispos,
Sans leur donner aucun repos
Que l'on n'ait dans la Gibeciere
Fait entrer la douzaine entiere.
Ensuite, en prenant sur le haut,
On voit un frippon de Levraut
Qui se releve la moustache
Dans un creux sillon qui le cache,
On se glisse par les guerets
Et lors qu'on en est assez prés,
D'un petit bruit on le reveille,
Il tressaut, il dresse l'oreille,
Et dans ce moment à souhait
Le fusil luy donne son fait.
Cependant Moustache & Fidelle
Faisant tousjours la sentinelle

Un autre Lievre ont découvert,
Et le talonnent de couvert.
La Bête de prés poursuivie,
N'obmet rien pour sauver sa vie,
Elle leur donne cent détours,
Ils la suivent ; l'on croit tousjours
La voir dans leur gueule qui jappe,
Cependant tousjours elle échappe,
Et sort de leurs crocs courroucez
Pour quelques poils qu'elle a laissez.
Elle a beau courir, & bien viste,
Il faut venir mourir au giste ;
Et bien-tost l'un des Pretendans
Vous la rapporte entre ses dents.
Delà l'on passe à la Garenne
Où l'on abbat presque sans peine,
Et tant que l'on en ait assez,
Lapins de genêt engraissez
Qu'un valet met en gibeciere,
Ou s'en fait une bandoüilliere.
Ensuite pour avoir du frais

On deſcend le long du Marais
Dont les ſaules & les aunettes,
Séjour éternel des Fauvettes,
Sont d'un agrément ſans pareil
Dans la grande ardeur du Soleil.
Là ſe repoſant à l'ombrage
De leur vert & ſombre feüillage
On voit au travers des roſeaux,
Sur le tranquille ſein des eaux
Nager les timides Cercelles,
Les noirs Pluviers & les Jodelles
Parmi de ſauvages Canards;
Plus deffians que des Renards.
Sans bruit on s'ajuſte, on les mire,
Et le coup qu'à fleur d'eau l'on tire
Diſperſe l'eſcadron peureux,
Pendant que cinq ou ſix d'entre eux
Atteints par la poudre mortelle,
Couchez ſur l'eau battent de l'aiſle.
Barbet qui ſans eſtre attendu,
Là de luy-meſme s'eſt rendu

Se jette auſſi-tôt à la nâge ;
Et faiſant cinq fois le voyage
Rapporte tout ſans rien manger
Ny ſans rien meſme endommager ;
Tant l'art de celuy qui le dreſſe
A ſçû luy donner de ſageſſe ;
Cependant le declin du jour
Oblige à ſonger au retour ,
Plus encor la flâme inteſtine
D'une faim qui devient canine ;
On revient plus content qu'un Roy
Du Gibier qu'on porte avec ſoy.
On ne conçoit point cette joye ;
Et je ſuis ſeur qu'Hector de Troye
Chargé des Dards & des Ecus
Des Gregeois qu'il avoit vaincus ,
Dans ſa démarche triomphante
N'avoit pas l'ame plus contente.
Mais à quel point n'eſt pas charmé
Le goût d'un Chaſſeur affamé
Dans le moindre mets qu'on luy donne ;

Toute ſauce luy ſemble bonne ;
Sur tout quand il met ſous ſa dent
Le Gibier du jour précedent ;
Car pour celuy qu'il vient de prendre
Il ſe fait un plaiſir d'attendre
Qu'il ſoit aſſez mortifié
Pour le monde qu'il a prié.
Ce monde eſt tout ſon voiſinage ;
Gentilshommes de haut parage ,
Qui n'ont point de jours ouvriers ,
Et nourriſſent des Levriers ;
Tous ont ce qu'il faut pour la chaſſe
Fuſils , Baſſets , Furets , Tiraſſe
Et meſme les plus apparens
Ont la Meutte de Chiens courans.
Sont-ils arrivez dans la ſalle
Ou ſe doit faire le regale
On ſert ſur table & le Gibier
D'un air & d'un gouſt ſingulier ,
A tout moment reçoit loüange
De chaque bouche qui le mange.

A l'exalter rien ne s'obmet,
Et rien n'egale ſon fumet,
Cependant quoy qu'il leur en ſemble
Tous ont moins de plaiſir enſemble
Que le ſeul Chaßeur ſur ce point
Quand meſme il n'en mangeroit point.
Par tout alors eſt en campagne
Le petillant vin de Champagne,
Le Maiſtre ne l'épargne pas ;
Enfin dans le fort du repas
On propoſe une grande chaſſe
Qui toutes les autres efface
Où, pour faire nombre de Chiens,
Chacun faſſe amener les ſiens,
Où, pour eſtre bien aſſortie,
Les Dames ſoient de la partie.
On commence à s'inquieter
Comment il faudra s'ajuſter,
Où prendre juſt'aucorps & juppe
Et dequoy ſe faire une huppe.
On paſſe alors les jours entiers

A broder ſur de grands metiers
Tel travail n'eſt pas fort utile
A prendre fauve ou volatile
Mais quand d'habits neufs & brillans
Bien entendus, & bien galans,
Femme ſe pare en telles feſtes
C'eſt pour chaſſer à d'autres beſtes.
Le jour de la chaſſe arrivé
Chacun de bon matin levé
Se trouve avec ſon équipage
Au rendez-vous dans le Bocage;
Où ſe fait par ordre donné
Un magnifique déjeuné.
Dans le vin tout chagrin ſe noye
Et l'on ſe diſpoſe à la joye.
Desja dans vingt lieux écartez
Les Relais ont eſté poſtez,
Desja revenus de leur queſte
Les Limiers ont fleuré la Beſte;
Et desja les galants Chaſſeurs
Non ſans debiter des douceurs,

Ont fait placer ſous des feuillées
Les Dames de neuf habillées,
Jurant qu'en ſes derniers abbois,
Le Cerf viendra ſortant du bois
A leurs pieds terminer ſa peine.
Choſe pourtant fort incertaine.
Enfin ſe donne le ſignal
Pour faire partir l'Animal.
Il ſe leve un bruit effroyable,
Et qui pourtant eſt agreable,
De Chiens, de Chaſſeurs & de Cors
Qui penetrant dans tous les forts,
Fait treſſaillir les Oreades
Et le cœur des vertes Dryades.
D'abord dans l'épais du taillis
On entend un grand chamaillis,
Mais ſi toſt que ſous la fuſtaye
Le Cerf plus au large s'égaye,
On a le plaiſir de le voir
S'élancer de tout ſon pouvoir,
Et quand il trouve des branchages

Plier ſon bois ſous leurs feüillages.
Aprés luy mille Chiens courans
Gris, noirs, Iſabelles & blancs
De leur jambe viſte & legere
Touchent à peine la fougere.
Ce ſpectacle vif & charmant
Ne dure preſque qu'un moment.
Ils rentrent tous dans le bois ſombre
Et ſe dérobent ſous ſon ombre;
Il n'en reſte qu'un peu de bruit,
Qui bien-toſt aprés eux s'enfuit.
Tantoſt le Cerf va ſur des Roches
Pour mieux éviter les approches
Des Chiens qu'il a ſur ſes talons
Tantoſt il va dans des valons,
Enſuite il enfile la plaine,
Et dans d'autres bois il les meine.
Là par ruſe & détours adroits
En defaut il les met trois fois,
Et trois fois avec meſme adreſſe
La ſage Meute ſe redreſſe;

Le cœur luy manque, il bat des flancs
Et pouſſe les derniers eſlans :
En vain à courir il s'excite,
Il ſent que la force le quitte
Et qu'une impitoyable mort
Va bien-toſt terminer ſon ſort.
Enfin pour reſſource derniere
Il ſe jette dans la riviere ;
Il fend l'onde & ſes deux coſtez
Tracent deux ſillons argentez
Qui derriere luy s'élargiſſent
Juſqu'à ce qu'au bord ils finiſſent.
Toute la Meute eſt en deffaut
Sans meſme en excepter Briſaut
Mais par les Chiens de l'autre rive
Il eſt reçû quand il arrive,
Et les flots qu'il a traverſez
Roidiſſant ſes jarets laſſez
Non loin du rivage & ſans peine
La Meute l'eſtend ſur l'arene.
Les Dames qui dans ce moment

S'y rencontrent heureuſement.
Quoy que bien-aiſes, ſont faſchées,
Et voudroient, de pitié touchées,
Arreſter le moment fatal
D'un ſi noble & bel animal.
Il eſt vray que d'une voix baſſe
Il ſemble leur demander grace
Et dans ſes mortelles douleurs
Les vouloir toucher par ſes pleurs;
Mais des Chiens la troupe inhumaine
S'abandonne au feu de ſa haine
Et les Chaſſeurs, cruelles gens,
Loin d'eſtre au beau Sexe indulgens,
De leurs Chiens excitent la rage
Et les animent au carnage.
Dans le meſme temps tous les Cors
Par certains lugubres accors
Du Cerf dont on voit les entrailles,
Sonnent les triſtes funerailles
Et font ſçavoir à tous les bois,
Que leur grand Cerf eſt aux abbois.

A ce bruit se mettent à nage
Tous les Chiens de l'autre rivage
Et viennent de colère ardens
Donner aussi leurs coups de dents
Les Veneurs qui de près les suivent
Sur le bord aussi-tost arrivent
Et passent l'onde sans songer
S'il y peut avoir du danger ;
Ils sont vingt dans une nacelle
D'autres en ont jusqu'à la selle
Et d'autres sans tant de façons
Passent l'eau comme des Poissons ;
Tant les Veneurs ont tous en teste
D'estre à la prise de la Beste.
Dés que les Chasseurs entreglé
Que le Cerf est bien étranglé ,
Les Valets à grands coups de gaules ,
Sur les fesses , sur les épaules
Font quitter prise à tous les Chiens
Et chacun d'eux reprend les siens ;
Une Voiture toute preste

Se charge auſſi-toſt de la Beſte ;
Et ſuperbe d'un tel honneur
La porte au Chaſteau du Seigneur.
Le ſoir ſous une belle ormoye
Le Cerf aux Chiens ſe donne en proye ,
Aprés pourtant qu'on en a pris
Tous les morceaux les plus exquis.
Là les Dames en capelines
Et tenant en main des houſſines
En donnent des coups ſur le nez
Des Chiens trop vifs , trop acharnez
Lors qu'en mangeant , mal ils s'accordent ,
Ou qu'en grondant ils s'entremordent.
Enfin tous ces divers ébats
Se ferment par un grand repas
Ou dans l'ardeur de l'allegreſſe
Chacun fait valoir ſon adreſſe.
Sans moy , dit l'un , je ſuis certain
Qu'on euſt chaſſé juſqu'à demain.
Par deux fois dans la patte d'oye
J'ay remis les Chiens ſur la voye.

Bon, dit l'autre, & ſi dans le bois,
Où le chemin ſe fourche en trois,
Je n'euſſe fait tourner à droitte
Dans la route la plus eſtroitte
Où le Cerf s'eſtoit arreſté,
Où diable en aurions nous eſté.
L'on diſpute, l'on fait frerie,
On boit, plus l'on boit plus l'on crie.
Et ſur le declin du repas
L'on parle & l'on ne s'entend pas.
Le jour venant on ſe retire
Plus contens qu'on ne ſçauroit dire.
Chacun a bien fait ſon devoir,
Et l'on brule de ſe revoir;
Cette Chaſſe n'a point d'égale
Et depuis Narciſſe & Cephale
Heros Chaſſeurs du temps paſſé
On n'a jamais ſi bien chaſſé.
Voila de vos belles journées,
Et de vos Chaſſes fortunées,
Les peintures que je me fais,

Quand mon eſprit eſt bien en paix,
Et que ſon œil en toutes choſes
Ne voit que des lis & des roſes.
Mais comme un homme un peu rüineux
N'eſt pas tousjours en belle humeur
Je vous confeſſe que ma bile
Le prenant ſur un autre ſtyle
Me fait dans de certains momens
Des meſmes divertiſſemens
Une image bien differente.
Eſt-ce une choſe fort plaiſante
Dis-je par fois en y penſant,
Et dans mon eſprit repaſſant
Les maux, les fatigues, la peine
Que l'amour de la Chaſſe amene
A qui s'en eſt laiſſé ſaiſir;
Eſt-ce dis-je un fort grand plaiſir,
Lors que l'on dort du meilleur ſomme
Que peut jamais dormir un homme,
D'eſtre tout à coup reveillé
Et cruellement tiraillé

Par un pauvre ami que haraſſe
L'inquiet demon de la Chaſſe,
On ne s'eſt couché qu'à minuit,
On eſt las, l'Aube à peine luit,
Mais cet ami peu s'en informe
Et veut, parce qu'un Lievre en forme
Attend, dit-il, dans un hallier
Que ſon fuſil l'aille éveiller.
D'une main foible, languiſſante
Et que le ſommeil rend peſante
On chauſſe ſes bas à l'envers,
On ſe boutonne de travers,
On baille, on ſe gratte l'oreille
Et puis enfin l'on ſe reveille.
Ainſi veſtu diligemment
Il faut ſans perdre un ſeul moment
Prendre & mettre ſur ſon épaule,
Nons pas une legere gaule,
Mais un Fuſil long & peſant
Qui mis de travers; & poſant
Sur l'os qui joint la clavicule,

A moins qu'on ne ſoit un Hercule ;
Se fait cruellement ſentir ;
Et cauſe un ſecret repentir.
Mais eſt-il Chaſſeur qui refuſe
De ſe charger d'une arquebuſe ?
On ſort, & ſans faire d'écarts ;
(Car c'eſt un Levrant de trois quarts
A qui l'on va caſſer la teſte)
On s'achemine vers la beſte.
Prés du giſte on ſe va coulant
On n'en approche qu'en tremblant
Dans les brouſſailles l'on ſe plonge ;
On ſe racourcit, on s'allonge ;
Mais au lieu du Lievre peureux
On ne trouve qu'un buiſſon creux.
Pour le trouver en ſa demeure,
Il faut venir de meilleure heure.
En s'éloignant de cet endroit
On va par un ſentier eſtroit ;
Dans des vignes bien allignées
Se brider le nez d'araignées.

Et meſme par trop ſe preſſant
En gober quelqu'une en paſſant.
On ne rencontre ame qui vive,
Hors quelque Merle, ou quelque Grive.
Il faut aller en d'autres lieux
Chercher quelque choſe de mieux.
Maintenant que toutes les plaines
De mille grains tombez ſont pleines
Chaque ſillon, chaque ſentier,
Y doit regorger de Gibier.
On deſcend, & d'un fuis la ronde
D'une grande Campagne blonde.
Sans eſtre payé de ſes ſoins;
Mais, lors qu'on y penſe le moins
Trois Perdrix en battant des ailes
Partent de deſſous des javelles;
Et toutes trois donnent beau jeu
Mais l'amorce ne prend pas feu.
Que faire? aller à la remiſe
Sereit une vaine entrepriſe
Du premier vol toutes ſes trois

Ont gagné la rive du bois.
Après avoir repris haleine
On arpente encore la plaine,
On rostit : un Soleil ardent
Ses longs traits à plomb va dardant
Mais d'une force si cruelle
Qu'on se sent bouillir la cervelle,
Du moins on croit qu'elle se fond
Et se distille par le front.
De poudre on a la bouche pleine
On ralle, on crache de la laine,
Encore à peine la peau on
Pousser plus loin que son mouton.
Une Mare alors découverte
Vous presente sa bourbe ouverte,
Mais c'est un nectar ravissant
Dans l'aspre soif que l'on ressent,
Un sauvage Oyseau de riviere
Construit de bizare maniere,
Parmi les joncs & les glayeux
Frappe inopinément les yeux.

Il faut l'avoir. Sur un vieux ſaule
On ſe gliſſe, on paſſe une épaule.
Le coup eſt preſt d'eſtre donné
Mais l'arbre que l'âge a miné
Sous l'homme, du bord ſe ſepare
Et tombe avec luy dans la Mare;
L'Oyſeau s'envole & le Chaſſeur
Plein de bourbe & tranſi de peur
Se tire, en gagnant le rivage
De ſon ſale & boueux naufrage.
Ce jour eſtoit malencontreux.
On ſera demain plus heureux.
Point du tout. Avec grande inſtance
Un Gentilhomme d'importance
Lui-meſme eſt venu vous prier
D'aller manger de ſon Gibier,
Qui deſormais un peu trop tendre
Se gaſte & ne peut plus attendre.
(Pour bien dire la verité
Il eſtoit desja tout gaſté.)
On va dans la Gentilhommiere.

Qui tient un peu de la chaumiere.
Sur la porte on voit d'un Loup gris
La teſte & deux Chauveſouris
Dans la cour, où, dés que l'on entre
On a du fumier juſqu'au ventre
Trois Cannes avec un Oiſon
Font les honneurs de la maiſon,
Par leur chant nazard & champeſtre.
On rencontre bien toſt le Maiſtre,
Qui joyeux & plein de bonté,
N'a que trop de civilité.
A peine a-t'on ſervi ſur table
Que du roſt l'odeur deteſtable
Vient par mille endroits détournez
Faire la guerre à tous les nez.
Quatre grands Lapins qui s'eſtalent
A puer de loin ſe ſignalent
Mais plus que tous un vieux coquin
Dont l'eſtomac de bleu turquin
Exhale une infernale haleine,
L'Hoſte qui de fine garenne

Le croit & le veut garentir,
A ſes Voiſins le fait ſentir,
Et du cul de la beſte immonde
Frotte le nez à tout le monde.
Le lendemain dans la foreſt
Avec un magnifique appreſt
Se doit faire une grande Chaſſe,
Il n'eſt rien que chacun ne faſſe,
Pour donner à ce doux plaiſir
Tout ce qu'invente ſon deſir.
Dés le ſoir une groſſe pluye
De vents, & de greſle ſuivie,
Tombe dans tous les lieux voiſins,
Fait des lacs de tous les chemins,
Deſole tout, & par tout change
La terre griſe en noire fange.
La pluye a beau toujours cingler
Il ne faut pas laiſſer d'aller.
Les Chevaux juſqu'au ventre enfoncent,
Les plus vigoureux y renoncent,
Ou trebuchent à tout moment;

Les Chiens n'ont plus de ſentiment,
On ne connoiſt plus les briſées,
Et les Dames ſont diffamées.
Icy l'un tombe ayant gliſſé,
Sur ſon fuſil dans un foſſé,
Et donnant du front ſur la croſſe
Se fait une effroyable boſſe,
Avec un trou, mais ſans chagrin,
Quatre gouttes d'eſprit de vin
Gueriront la boſſe & la playe,
Un autre en forçant une haye,
Et des branches peu ſe gardant,
Souffre un plus fâcheux accident,
Une épine qui ſe releve
Luy donne dans l'œil & le creve,
Mais qu'importe? à quoy bon deux yeux?
Qui n'en a qu'un en viſe mieux.
Icy ſur un Lievre qui paſſe
L'un prend un rat de bonne grace,
L'autre qui ne tire pas bien
Manque le Lievre, & tuë un Chien.

De tous coſtez on eſt en queſte
Pour trouver le fort de la beſte,
Mais en vain l'on cherche par tout
On n'en ſçauroit venir à bout.
Les Veneurs à perte d'haleine
Traverſent le bois & la plaine
Et ſont dans un cruel ſouci,
Les Dames galoppent auſſi,
Deux ou trois font la culebutte
Et ſont heureuſes dans leur chûte,
Selon qu'elles ont de blancheur
Ou d'embonpoint & de fraiſcheur.
La Nuit ſurvient on ſe retire
De honte on n'oſe ſe rien dire,
On peſte, & le plus vieux Routier
Maudit luy-meſme le meſtier.
Par une Chaſſe ſi bizare
Que pour m'égayer je vous narre
N'allez pas vous imaginer
Que je veüille vous deſtourner
De cette agreable manie

Où ſe porte voſtre genie,
Car tous ces petits embaras
Ont leurs attraits & leurs appas.
Dans le monde tout eſt de meſme;
Rien ne déplaiſt dans ce qu'on aime.
Un Plaideur eſt en Paradis
Quand il fournit des contredits,
Ou nouveaux moyens il expoſe,
Soit qu'il gagne ou perde ſa cauſe.
Combien de Bourgeois, de Marchands,
Coëffez de leur Maiſon des champs,
Quoy qu'un Seigneur les contrarie
Sur leur eau, leur bois, leur prairie
Et leur faſſe cent mauvais tours,
Y vont & s'y plaiſent touſjours.
Un Amant qui dans ſon martyre
Sans ceſſe gemit & ſoûpire,
De celle qui retient ſon cœur,
Cherit tout juſqu'à ſa rigueur.
Ceux qui cheminent vers la Gloire
Par les ſentiers de la Victoire

Vont gayement & ſans reſchigner
Tous les jours ſe faire échigner,
Par gens contre qui de leur vie
De ſe battre ils n'eurent envie,
Et qui peut-eſtre dés demain
Viendront leur toucher dans la main.
Un bon faiſeur de Commentaires,
Qui dans quelques vieux exemplaires,
Aprés s'eſtre long-temps tué
Trouve un mot mal accentué :
Enchanté de ſa découverte
De ſon temps ne plaint point la perte.
Moy, qui n'aiment Chaſſe ni Chiens,
M'acharne ſur les Anciens,
Eſt-il au monde une folie
Plus bizare & plus accomplie ?
Que ſert, & qu'importe en effet
Que Catulle ait bien ou mal fait?
Qu'Horace ait ſçû dans ſa Satyre
Adroittement ou non médire ?
Mille gens & fort à propos

Sur tout cela ſont en repos.
Pourtant, quand au gré de ma ratte
Je puis donner un coup de patte,
Ou ſerrer un peu le bouton,
Au mielleux & divin Platon
Ou quand mon * Abbé *temeraire*
Fait voir le bec jaune d'Homere,
Je reſſens des plaiſirs biens doux,
Et peut-eſtre non moins que vous
Quand meſme d'une ſeule balle
Vous trouſſez un Chevreüil en malle,
Ou lors que dans un traquenard
Vous prenez quelque vieux Renard.
Pourſuivez donc & de la Chaſſe,
Qui de chagrins vous debaraſſe,
Gonflez bien toutes les douceurs
Vous le plus ſage des Chaſſeurs.
Bon ſoir, puiſſe cette folie
Par endroits vous ſembler jolie.

* Un des Perſonnages des Dialogues du Parallele des Anciens & des Modernes.

FIN.

871134

Ракић
20.11.67
[VOLT.]